

L'APOTRE



S. G. MGR J.-OMER PLANTE
Évêque titulaire de Dobero et Auxiliaire à Québec

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

OCTOBRE 1927

Pages	TEXTE	
49 — En Ontario		THOMAS POULIN.
50 — De l'art au Ciel.		R. VALDOR.
54 — La Croix colossale du Mont St-Hilaire.		E.-Z. MASSICOTTE, (<i>Bul. des Rech. hist.</i>).
56 — Chien de Récollets.		HARRY BERNARD.
60 — Chronique littéraire : <i>La Colonisation de la Province de Québec</i> . . .		FERDINAND BÉLANGER.
62 — Éphémérides canadiennes : septembre 1927.		
65 — La machine humaine : La tuberculose pulmonaire.		LE VIEUX DOCTEUR.
67 — La justice sociale et la charité.		PIERRE LÉPINE.
68 — L'art de démolir : En causant.		JEANNE LE FRANC.
68 — Boîte aux lettres.		JEANNE LE FRANC.
69 — Pour s'amuser.		
70 — Le Coureur des bois (<i>feuilleton</i>).		GABRIEL FERRY.

ILLUSTRATIONS

53 — Vue aérienne de Nimègue.	
59 — La chute Montmorency à sec.	
63 — Feu l'abbé Cyrille Samson.	
63 — MM. les abbés A. Quenneville et J.-B. Michaud.	
64 — L'hon. Sén. G.-C. Dessaulles.	
96 — Volendam, un des plus beaux ports de pêche de Hollande	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00

“ L'Apôtre ” est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, OCTOBRE 1927

N° 2

EN ONTARIO

L nous a été donné, au cours du mois dernier, de voir se produire en Ontario un événement d'une extrême importance pour l'avenir des nôtres en cette province-sœur, et pour la cause de l'unité nationale tout court.

On y a pratiquement rappelé le fameux et tyrannique Règlement XVII, qui décrétait la disparition graduelle du français dans la province d'Ontario, où les Canadiens français forment près du dixième de la population totale.

Une grande erreur politique est en train d'être corrigée après quinze années de lutte tenace et disciplinée de la part des Canadiens français.

Le régime scolaire qui avait été fait aux nôtres y laissait un peu de français, juste assez pour permettre d'apprendre l'anglais, dans les écoles où déjà on enseignait le français lors de l'adoption de ce règlement. Dans toutes les écoles nouvelles il ne pouvait être question de français. Il ne permettait pas plus la formation d'un personnel enseignant bilingue réellement qualifié.

Le peu de français qui restait pouvait être comparé aux dernières gouttes d'eau que l'on donne au mourant pour rendre ses derniers moments moins cruels.

*
* *

Ce fut la résistance que l'on sait, mais que dans le camp des adversaires on avait prévu ne devoir être qu'un feu de paille. On s'atten-

dait certes à de véhémentes protestations, à des incidents même, mais, nous jugeant mal, on croyait que tout en resterait là.

Le contraire se produisit, les protestations n'étant en somme que des cris de ralliement. La résistance s'organisa serrée, stratégique sur tous les secteurs du front. Il fut impossible de la briser et le monde entier en entendit les échos. Peu à peu les Anglais eux-mêmes s'éveillèrent aux réalités, étudièrent, remontèrent aux causes du conflit et se laissèrent les uns après les autres gagner à une cause qu'ils comprenaient désormais et qui ne pouvait qu'apparaître juste à leur esprit droit.

La victoire morale dès ce jour était gagnée. L'autre, la victoire pratique, ne l'était pas encore.

Il y a deux ans, M. Bélanger, député de Russell à Toronto, prononça en plein parlement un froid mais très vigoureux plaidoyer en faveur du français. La lumière se faisait trop abondante pour qu'il n'en sortit pas quelque chose de bon. L'erreur politique apparaissait manifeste à tous, mais il fallait la contourner pour la corriger. On allait s'y appliquer.

Une commission d'enquête fut créée pour étudier les résultats des quinze années du Règlement XVII.

Cette commission a déposé son rapport. rendu public il y a quelques semaines, et que le premier ministre a fortement approuvé.

*
* *

A la lecture de ce rapport il est facile de se rendre compte qu'on s'est surtout préoccupé d'en faire accepter les conclusions par la population anglaise de la province. Aussi les com-

missaires se sont-ils attachés, surtout, à établir qu'un règlement rigide, uniforme pour toutes les écoles ne pouvait apporter de bons résultats. Faire accepter par des esprits anglais qu'un régime scolaire ne doit pas être un moule unique était emporter le morceau d'un seul coup.

Cela pouvait justifier la nomination d'un directeur français et d'un directeur anglais, chacun dans son domaine devant veiller au bon fonctionnement des écoles.

Il est impossible de dire dès aujourd'hui ce que sera le nouveau régime, mais nous pouvons supposer qu'il a tout ce qu'il faut pour rendre justice, si on le veut. Si on ne le voulait pas, le régime que l'on propose ne serait sans doute qu'une amélioration sur le papier.

Tout dépendra de la valeur du directeur français et de la latitude qu'on voudra bien lui laisser. C'est à lui qu'il appartiendra de faire les suggestions qui conviennent, d'assurer même le recrutement futur de véritables instituteurs bilingues, point pourtant important que ne mentionne pas même le rapport.

Tout cela sera de son domaine, et réussira, si on veut seulement lui permettre d'agir.

Nous n'avons, pour le moment, aucune raison de supposer que ce directeur sera un homme sans pouvoirs pratiques. Nous avons au contraire tout lieu de croire qu'on veut en faire l'instrument de la justice que l'on est décidé à rendre.

En attendant donc que le nouveau régime puisse être jugé à l'œuvre il nous reste à nous réjouir de ce qui vient de se passer en Ontario.

Le Règlement XVII est mis hors jeu, c'était le point important.

Thomas POULIN.

DONNER VITE C'EST DONNER DEUX FOIS

Le jeune Robert essaye d'emprunter vingt piastres à son oncle. Celui-ci, fatigué de l'insistance de son neveu, finit par dire :

— Enfin, je veux bien, je te les donnerai demain matin.

— Oh ! mon oncle pourquoi pas tout de suite ? Donner vite, c'est donner deux fois.

— Au fait, tu as raison, et j'y gagnerai.

Et l'oncle tend à son neveu un billet de dix piastres.

De l'art au Ciel

SURTOUT, Senor Peintre, si vous avez besoin de quelque chose ne craignez pas de le demander Ici, tout est à votre service. Nous sommes si heureux et si honorés de vous posséder !

— Merci, Senor Curé, vous êtes trop bon, c'est moi qui suis heureux et fier de travailler pour la gloire de Dieu en contribuant à la décoration de la Cathédrale de Séville !

L'artiste qui s'exprimait ainsi parlait dans toute la sincérité de son cœur. Célèbre à 30 ans et voyant tout lui sourire, il menait dans le monde la vie d'un moine, élevant son art à la hauteur d'un sacerdoce, et trouvant juste de rendre à Dieu le Don Magnifique que Dieu lui avait concédé.

Quand le prêtre fut parti, le jeune homme installa son matériel mais, avant de monter sur son échafaudage, il voulut terminer une délicieuse tête d'Ange qu'il comptait reproduire, dans ses fresques.

Tandis qu'il s'absorbait dans son travail, il entendit retentir sur les dalles de l'Église de petits pas qui bientôt s'immobilisèrent derrière lui. Au bout de quelques minutes, le peintre troublé tourna la tête et aperçut un enfant de chœur en contemplation devant son tableau. L'artiste fut frappé par la beauté des yeux noirs de l'enfant, et surtout par l'expression d'angélique pureté répandue sur son visage.

— Cela t'amuse donc bien de me voir peindre, petit ? demanda-t-il !

— Oh ! Oui, Senor, fit le jeune garçon en joignant les mains je resterais bien toute la journée à vous regarder ! C'est si beau ce que vous faites ! On dirait que l'Ange va s'envoler hors du tableau. Mais, moi aussi, poursuit-il d'un accent convaincu, moi aussi plus tard, je peindrai la bonne Vierge et les Saints !

— Ah ! ah ! tu veux être peintre !

— C'est mon plus grand désir, senor : à la fin de l'année, quand le senor curé aura trouvé quelqu'un pour être enfant de cœur j'entrerai chez mon oncle, qui est aussi un artiste : il m'apprendra à travailler. Je serais si heureux !

— Mais c'est une véritable vocation ! tu y penses depuis longtemps, mon enfant ?

— Depuis toujours, je crois, senor, mais, depuis le printemps dernier, je suis tout à fait décidé.

— Pourquoi depuis le printemps ?

— Parce qu'à cette époque je suis allé un jour avec le " Padre (curé) porter les derniers sacrements à un mourant. C'était un pauvre homme qui demeurait dans une rue sombre, tout en haut d'une vilaine maison, mais quand on entra chez lui, on croyait pénétrer au

Paradis. Il y avait partout des tableaux représentant le ciel, Dieu, les Séraphins, oh ! c'était beau ! quand le mourant eut été administré, il me fit un signe, je m'approchai de lui, il prit dans mon encensoir un charbon éteint avec lequel il traça sur la muraille blanche une magnifique tête du Christ, puis il laissa retomber sa main et rendit le dernier soupir. C'était la première fois que je voyais mourir quelqu'un, señor, mais je n'eus pas peur, au contraire, je pensais que cet homme était très heureux et je voudrais bien, moi aussi, travailler toute ma vie pour Notre-Seigneur et mourir en reproduisant son image.

C'est pourquoi je désire tant être peintre !

— Et tu le seras certainement, s'écria l'artiste, surpris et charmé de rencontrer chez ce petit garçon des sentiments si conformes aux siens, et si peu ordinaires chez les enfants de son âge ! Ou je me trompe beaucoup, ou tu feras un grand artiste quelque jour, car tu as sûrement le feu sacré ! Comment t'appelles-tu ?

— Bartolomé Esteban, que besa sus manis, señor, répondit le petit en faisant un grand salut. Et vous ? interrogea-t-il à son tour naïvement.

— Moi je me nomme Francesco de Zurbaran, répondit l'Artiste en souriant, et je serais très heureux d'être dépassé par toi dans la carrière artistique.

Oh ! Señor, vous voulez vous moquer de moi ! répondit en rougissant l'enfant, qui connaissait la réputation du célèbre artiste appelé de son temps " La Gloire de l'Espagne ".

A ce moment une voix retentit dans les profondeurs de l'église.

— Bartolomé, petit flâneur ! que fais-tu ? Tu ennues le Señor peintre.

Et un gros sacristain apparut un plumeau sous le bras.

Excusez-le, señor, dit-il en prodiguant à l'artiste les marques du plus profond respect. Il vous a dérangé, mais cet enfant-là, voyez-vous, quand il est en face d'une peinture, il ne se connaît plus.

— Il ne m'a pas dérangé du tout, répondit l'artiste en souriant, j'ai découvert en lui un futur confrère, il sera certainement un grand peintre !

Peut-être bien, señor, mais, en attendant, j'ai besoin de lui à la Sacristie, c'est demain dimanche, il y aura procession des Saintes reliques, et nous avons beaucoup de préparatifs à faire. Allons Bartolomé, allons !

— Je viens, señor, répondit l'enfant de chœur d'un ton résigné.

Et il suivit le Sacristain, non sans tourner bien des fois la tête.

Zurbaran revit bien plusieurs fois le petit Bartolomé pendant son séjour à Séville, puis ayant terminé les fresques qui ajoutèrent encore

à sa gloire, il quitta la ville et n'eut plus l'occasion d'y revenir.

Une vingtaine d'années plus tard l'illustre peintre vint s'installer à Madrid. Deux motifs l'y attiraient, son amitié pour Velasquez qui l'y appelait instamment, et une commande de Philippe IV.

Le roi d'Espagne dont il était le peintre ordinaire, l'avait, en effet chargé d'exécuter les douze travaux d'Hercule pour la décoration du salon de Buen Retiro. On conçoit que ce sujet païen n'était pas du goût d'un artiste aussi profondément chrétien que Zurbaran, mais il ne pouvait refuser à son maître, surtout un maître comme Philippe IV, qui savait apprécier les artistes, les récompensait largement et avait pour eux de ces mots qui valent plus que de l'or.

C'est lui qui, ayant chargé Velasquez, alors tout jeune, de faire le portrait de son grand amiral, entra un jour dans l'atelier comme ce portrait venait d'être miné. L'artiste l'avait placé dans l'embrasement d'une porte d'où tombait de grands rideaux de velours formant cadre et cachant complètement les bords de la toile. L'image était si ressemblante, si frappante de vie qu'un instant le roi s'y méprit et lui adressa la parole. Revenu de son erreur, il s'approcha de Velasquez, et, lui frappant sur l'épaule :

— Jeune homme lui dit-il, vous m'avez trompé, cela n'est pas bien.

— C'est Philippe IV également qui, voyant un jour Zurbaran ajouter sous sa signature ces mots " Peintre du Roi " lui prit le crayon des mains et rectifia ainsi l'inscription : " Roi des Peintres ".

Après les séances du Buen Retiro, tous deux s'en allaient ensemble faire de longues promenades.

Un jour qu'ils traversaient une place de Madrid, Velasquez dit à son compagnon : voulez-vous que je vous fasse faire la connaissance d'un confrère ? Bien que beaucoup plus jeune que vous, il est déjà fort illustre. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de Murillo ?

— Murillo ! s'écria Zurbaran, assurément j'ai entendu parler de lui : j'ai même vu deux de ses tableaux qui ont été achetés par un grand seigneur de mes amis. C'est superbe : C'est plus que du talent, c'est du génie qu'il y a dans sa peinture. Il est ici ?

Momentanément. Il m'a même fait l'honneur de me dire qu'il y était venu exprès pour me voir. J'en suis enchanté, d'ailleurs, car j'ai pu lui rendre service. Il voulait voyager pour étudier les diverses écoles de peinture des autres pays. C'eût été du temps et de l'argent dépensés inutilement, car nos belles collections sont plus que suffisantes pour lui enseigner ce qu'il a besoin d'apprendre, c'est ce que je lui

ai fait comprendre, il a été ravi de mes conseils, et va faire un séjour ici pour visiter ces collections.

Il m'a conté très simplement son histoire, ses débuts ont été fort durs, il en était réduit pour vivre à barbouiller des bannières et autres objets de pacotille à destination de l'Amérique, et qu'il vendait lui-même sur la foire de Séville. C'est un jeune homme extraordinaire, une espèce de Saint dans votre genre, mon cher ! Il vit comme un anachorète ! On fait cercle pour le voir prier à la chapelle, tant il semble ravi en extase, et je sais qu'il n'entreprend jamais un ouvrage considérable sans communier auparavant ! Voulez-vous le voir ?

J'en serai ravi, répondit Zurbaran.

Ils entrèrent dans le patis d'une vaste maison. Velasquez poussa une porte, et les deux amis se trouvèrent dans un atelier très simple ! Devant un chevalet était assis un jeune homme aux cheveux noirs, qui tournait le dos à l'entrée et qui, tout absorbé par son travail, ne bougea pas. Il peignait une esquisse de cette admirable Assomption que possède le Louvre ! On remarquera que, dans cette peinture, comme d'ailleurs dans toutes les autres images de la Vierge exécutées par Murillo, les pieds de la Mère de Dieu sont entièrement recouverts par les plis de la draperie.

Le dicton castillan qui prétend qu'une femme ne doit point avoir de pieds" était très en honneur en Espagne au 17^e siècle. La modestie exigeait qu'une dame cachât soigneusement ses pieds, même chaussés, c'était une partie de sa personne dont on ne pouvait jamais parler, qu'on devait encore moins voir ou toucher.

Zurbaran et Velasquez regardèrent quelques instants en silence travailler le jeune homme, puis Velasquez lui mit la main sur l'épaule, Murillo tressaillit, et, se levant promptement :

— Oh ! pardon maître, dit-il, je ne vous avais pas entendu entrer.

— C'est bien beau, ce que vous faites là, dit Velasquez, mais si je me permettais de vous adresser un reproche, je vous dirais que vous entreprenez trop de choses à la fois, pourquoi ne terminez vous pas cette belle tête de Christ.

— J'attends qu'il vienne me parler ?

Velasquez lança à son compagnon un regard qui signifiait : " Que vous ai-je dit ? " Puis lui désignant leur jeune confrère :

Mon cher Zurbaran, permettez-moi de vous présenter le señor Murillo, dont je vous parlais tout à l'heure.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, señor, dit Zurbaran.

— Et moi bien honoré de refaire la vôtre maître, car c'est la seconde fois que j'ai le bonheur de me trouver en face de vous.

— La seconde fois, ne faites-vous pas erreur, señor ?

— Oh ! non maître, nous nous sommes déjà vus, il y a une vingtaine d'année. J'eus l'honneur de vous approcher quand vous vintes à Seville décorer, à la Cathédrale, la Chapelle St-Pierre. Il n'y a rien d'étonnant à ce que vous ayez oublié le pauvre petit enfant de chœur avec qui vous avez bien voulu causer, mais l'enfant de chœur serait impardonnable s'il ne se souvenait pas d'une circonstance aussi flatteuse pour lui.

— J'ai si peu oublié cet enfant extraordinaire que je lui ai volé ses yeux noirs pour nombre de mes têtes d'anges, et que je me souviens encore parfaitement de son nom, il m'avait dit s'appeler Bartolomé Esteban.

— Cet enfant, c'est moi, maître.

— Vous, vous, s'écria Zurbaran, prenant les mains de son interlocuteur et les serrant avec effusion. Que je suis heureux de vous revoir ! mais comment se fait-il que je vous retrouve sous un autre nom, car je ne me trompe pas, le vôtre, à l'époque où je vous vis à Séville, était bien Esteban ?

Parfaitement, maître Esteban est mon nom patronymique, mais en souvenir de ma pauvre mère, que j'ai perdue tout jeune, je signe mes œuvres de son nom Murillo.

— Et c'est celui-là que vous immortalisez, mon jeune ami ! Je vois avec plaisir que ma prédiction s'est réalisée : vous êtes en train de me laisser bien loin derrière vous.

— Oh ! maître, ce sont surtout vos vertus que je voudrais égaler.

— Sur ce terrain-là, répondit Zurbaran en riant, je suis encore plus sûr d'être battu.

— Allons, fit Velasquez, prenant part à la conversation, quand vous aurez fini de vous congratuler, cela me fera bien plaisir ! Que vais-je devenir, moi, pauvre profane, entre deux Saints comme vous ? Tenez, venez souper avec moi, si toutefois vous vous nourrissez d'autre chose que de prières et d'Idéal ! Vous continuerez vos compliments pendant le repas.

Zurbaran, cependant, avait dit la vérité, Murillo devait le surpasser. Toute sa vie peut se résumer en deux mots : art et vertu ! Il mourut d'ailleurs, victime de l'un et de l'autre. Prié par les Capucins de décorer leur chapelle, il avait entrepris pour le maître autel une grande composition : Les Fiançailles de Sainte-Catherine ! Voulant juger de l'effet et oubliant, dans le feu de son inspiration, qu'il était sur un échafaudage, il se recula trop, et il tomba dans le vide.

Il s'était fait, dans sa chute, une dangereuse blessure interne à l'abdomen.

Par un sentiment de modestie, peut-être excessif, mais en tout cas admirable, il refusa absolument de se laisser visiter par aucun médecin, préférant subir la mort, qui n'arriva

qu'au bout de deux années de cruelles tortures, supportées avec une sainte résignation.

Ajoutant ainsi à la terrestre couronne de gloire la céleste couronne méritée par la souffrance, il alla rejoindre ses deux illustres confrères Velasquez, et Zurbaran, qui l'avaient précédé de vingt ans dans la tombe.

R. VALDOR.

APRÈS LA MORT D'UN ÉLÉPHANT DU ROI

L'acteur Dugazon semblait s'être fait une tâche joyeuse de mystifier son collègue Desessarts, qui était d'une corpulence extraordinaire. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédait, Dugazon alla prier Desessarts de venir avec lui chez le ministre pour y jouer un petit proverbe qui le divertirait, et dans lequel il lui fallait un compère intelligent. Desessarts y consent et s'informe du costume qu'il doit prendre.

— Mets-toi en grand deuil ; tu es censé représenter un héritier.

Voilà Desessarts en habit noir complet, avec des crêpes de tous côtés. On arrive chez le ministre.

— Monseigneur, dit Dugazon, la Comédie-Française a été fort attristée à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi ; elle tentera néanmoins d'apporter un adoucissement à la douleur de Sa Majesté.

Puis, priant Desessarts de s'avancer, il ajoute :

— Si Sa Majesté veut bien reconnaître les longs services de Desessarts, la Comédie-Française le propose pour prendre la survivance de l'éléphant !

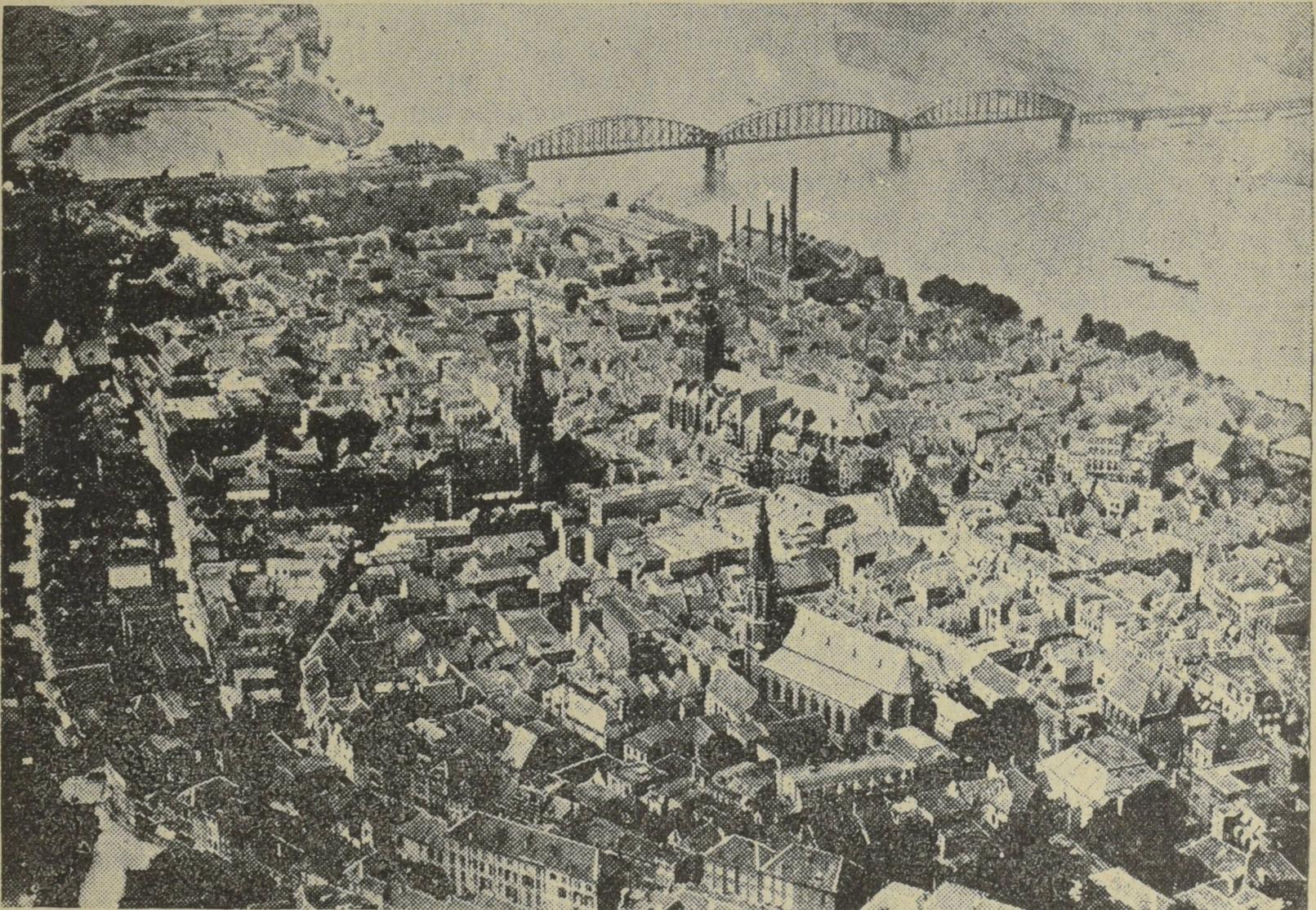
Il serait difficile de dépeindre l'hilarité de l'assistance et l'embarras du pauvre Desessarts. Il sort furieux, et le lendemain provoque Dugazon. On se rend au bois de Boulogne.

— Mon ami, dit Dugazon, j'éprouve vraiment un grand scrupule de me mesurer avec toi, tu me présentes une surface énorme ; j'ai trop d'avantage, laisse-moi égaliser la partie.

A ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur l'abdomen de Desessarts :

— Écoute, ajouta-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas.

Rire général ! Desessarts se déclare battu. Et tout cela se termine par un excellent déjeuner.



VUE AÉRIENNE DE NIMÈGUE, où l'empereur Charlemagne avait sa résidence.

La Croix colossale du Mont St-Hilaire

Il y a trois quarts de siècle, Mgr de Forbin-Janson, au cours de sa visite en Canada, eu l'idée d'orne le mont Saint-Hilaire d'un chemin de croix à nul autre pareil. Et voici en quels termes les *Mélanges religieux* du 6 août 1841 font part de la nouvelle à leurs lecteurs :

“ Le vénérable évêque de Nancy, après avoir placé la croix dans le cœur et sur le front de tant de fidèles, en ce pays, après l'avoir arborée dans plusieurs de nos campagnes, n'est pas encore satisfait... Ce digne pontife a de plus conçu la noble idée de mettre le diocèse entier à l'ombre de cet étendard sacré du salut.

“ C'est sur le mont Saint-Hilaire, sur ce pic si fréquenté et si connu de nos concitoyens que... Sa Grandeur élèvera ce monument à la gloire de Dieu... C'est donc à nous de répondre aux vœux ardents de l'illustre comte. Choisissons cette circonstance pour lui témoigner la gratitude que lui doit le pays. Érigeons ce monument afin de perpétuer le souvenir heureux de son passage au milieu de nous et pour redire à nos arrière-neveux ses travaux et son zèle.

“ Au pied de cette croix sera placé un autel sur lequel on pourra, à certaines époques, offrir le saint sacrifice... Outre ces avantages précieux, Sa Grandeur se propose d'ériger sur une route facile, un *Chemin de croix*. De sorte que ce qui n'était jusqu'ici qu'une promenade de plaisir et de curiosité va devenir en même temps un pèlerinage de piété et d'indulgences.”

Le 3 septembre suivant, le même périodique publiait de nouvelles informations sous le titre *Le Monument religieux et national* :

“ Les appréhensions de non réussite qu'avaient occasionnées aux amis de la religion, les grandes dépenses nécessaires pour l'érection du monument religieux à élever sur le Mont Saint-Hilaire, viennent heureusement de disparaître. On nous informe que les plans et prix de ce travail sont arrêtés, que l'entrepreneur est à l'œuvre et qu'il a contracté pour un ouvrage estimé, dans sa moindre valeur, à 323 louis, c'est-à-dire à 1615 dollars de notre monnaie...”

“ Déjà nous savons quel a été le zèle et l'empressement de la population locale pour ouvrir et pratiquer un chemin tout à fait facile sur une des pentes de la montagne. On y a si bien comblé les précipices, aplani les aspérités, qu'on peut aujourd'hui, se rendre aisément en voiture à une très petite distance du calvaire et ce travail sera parfaitement complété au premier moment libre à la suite des pressants travaux de la moisson ”.

Puis le journaliste, après avoir dit que la montagne est sise en entier dans la paroisse

de Saint-Hilaire et qu'elle est la propriété personnelle de M. Hertel de Rouville, seigneur du lieu, ajoute : “ Nous aimons aussi à rendre hommage à la conduite de cet honorable monsieur, qui a eu la générosité de joindre une gratification considérable en argent et en matériaux, au don pur et simple qu'il a fait du terrain nécessaire pour asseoir le monument, y fixer une chapelle et procurer une avenue spacieuse pour y monter ”.

L'inauguration de la “ Croix colossale ” comme l'on disait volontiers et avec raison, avait d'abord été fixé au 21 septembre 1841, mais les travaux n'étant pas terminés, la cérémonie fut reportée au 6 octobre.

On s'y prépara de façon à faire de ce jour un événement non ordinaire. Des excursions furent organisées de Québec, des États-Unis et d'ailleurs et une foule qu'on estima à 25,000 personnes se porta à St-Hilaire. Mais laissons la parole à un témoin oculaire : “ Mercredi, le 9 octobre, sur les 9 heures du matin, NN. SS. les évêques de Nancy, de Montréal, de Kingston et de Sydime, se mirent en route du manoir seigneurial de Rouville pour se rendre à la montagne. Ils étaient précédés et suivis par une multitude de calèches, de cavaliers et de piétons. Les prélats accompagnés d'une cinquantaine de prêtres venus de toutes les directions s'acheminèrent vers le lac où ils revêtirent leurs habits pontificaux et où Mgr de Nancy, la mitre en tête, adressa un discours éloquent sur l'honneur dû à la croix... Un religieux silence régnait au milieu de cette foule immense ; tous paraissaient pénétrés de la grandeur du sujet qui les réunissait en ce jour. C'était un spectacle vraiment imposant et propre à faire une impression profonde... Puis après que Mgr de Nancy eut engagé la multitude à crier : *Vive la Croix, Vive Marie, le Canada toujours catholique*, il annonça que les quatre évêques allaient tous ensemble bénir cette nombreuse assemblée. Ce fut là, sans contredit, le moment le plus touchant de cette imposante cérémonie...”

Le prédicateur indiqua ensuite que la procession allait se mettre en marche. Il bénit successivement chacune des 14 croix qui composent la *voie sainte* et rendu sur le sommet de la montagne... le prélat exhorta ses auditeurs à lever souvent les yeux vers cette croix magnifique qu'ils y élevaient et qui n'était placé si haut qu'afin d'être vue de toutes les campagnes environnantes.

Le 3 novembre eut lieu au pied de la grande croix la bénédiction de la chapelle du Saint-Sépulcre par Mgr de Forbin et il y célébra la première messe en présence d'une foule de fidèles.

Apprenons maintenant quelles étaient les dimensions du monument sans pareil, qui venait d'être inauguré. Pour ce, nous résumons

les renseignements copieux, qui, dans le temps, furent publiés dans la plupart des journaux canadiens.

La croix avait 100 pieds de hauteur sur 6 de largeur et 4 d'épaisseur. Elle était en bois recouvert en fer étamé.

Cet arbre gigantesque est formé, écrit un témoin oculaire, d'une charpente régulière dont les parties principales sont d'énormes pièces de bois solidement liées ensemble par de fortes lames de fer qui couvrent les entures. L'intérieur de la croix est vide de manière à y placer des échelles et il y a des ouvertures à différentes hauteurs. Les bras de la croix placés à 15 pieds du sommet, ont 30 pieds d'envergure et sont soutenus en dessus et en dessous par huit barres de fer qui les rattachent fortement au tronc de la croix. Cette charpente si solide et si compacte est liée au rocher sur lequel elle est assise, par 12 grosses chaînes les plus fortes que d'habiles ouvriers ont pu cramponner dans le roc vif. Ces chaînes placées à différentes distances et à différentes hauteurs, même à 75 pieds, peuvent au moyen d'écrous, se raccourcir ou s'allonger, suivant le besoin. De plus, le pied de cette croix est bien enfoncé dans le roc et il y est affermi par des mortaises.

Enfin la base est entourée d'une chapelle de 20 pieds carrés dont le comble terminé en plate forme sert de promenade et d'observatoire.

Telle était succinctement décrite cette œuvre étonnante pour le pays et pour l'époque.

Bientôt, de pieuses organisations se portèrent vers la croix de Mgr de Nancy.

Le vendredi, 7 octobre 1842, on fêta l'anniversaire de la bénédiction du monument. Près de 9,000 personnes firent le pèlerinage et le R. P. Honorat, oblat, érigea de nouveau le chemin de la croix qui avait été en partie détruit l'été précédent par les soldats. Enfin, une messe fut chantée à la chapelle (*Mélanges religieux*, 11 octobre 1842).

En 1843, 10,000 Canadiens français se réunirent au Mont Saint-Hilaire pour célébrer la fête nationale, puis le 14 septembre suivant, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, 2,000 personnes firent un pèlerinage à la grande croix.

Moins de trois ans après la cérémonie grandiose qu'il avait présidée au mont Saint-Hilaire, le promoteur du monument quittait ce monde.

Né à Paris, en 1785, il entra dans les ordres, devint évêque de Nancy et de Toul, puis fut exilé en 1830. C'est alors qu'il parcourut le globe, prêchant la parole de Dieu. On conserve trace de son passage en Asie Mineure, aux États-Unis et au Canada. A peine âgé de 58 ans, il décéda à Marseille, au mois de juillet 1844.

Il ne connut donc pas le sort qui attendait le monument qu'il avait fait ériger dans la région de Montréal. D'ailleurs, dans l'idée de Mgr de Nancy, comme dans celle des gens de son époque, la " Croix colossale " devait durer un temps indéfini. Tout semblait avoir été prévu pour assurer ce résultat. Hélas ! il n'en fut pas ainsi. Alors que le calvaire d'Oka a résisté aux années et qu'il compte aujourd'hui plus d'un siècle et demi, le " phare pieux qui fixait le cœur et le regard " fut renversé en 1846 par un ouragan ainsi que le rapporte la *Minerve* en ces termes :

" Pendant la nuit du 13 au 14 octobre un vent impétueux du Nord-Ouest a soufflé plus de trois heures... Nous avons à déplorer la perte d'un monument auquel se rattache de bien doux souvenirs. Le vent a brisé et abattu la magnifique croix érigée sur le Mont Saint-Hilaire, en octobre 1841, par feu Mgr de Nancy."

Comme ce désastre remonte à soixante-et-dix-sept ans, il ne doit plus guère exister de gens qui se rappellent avoir vu sur le mont Saint-Hilaire, la croix qui un jour couronna son chef.

E.-Z. MASSICOTTE.

(*Bulletin des Recherches hist.*)

A MÉDITER

C'est pour les autres que l'on t'a donné ce que tu as. Que tes œuvres ne cessent donc pas de rayonner autour de toi.

A quoi sert la science si elle n'aide pas à croire ?

Tes œuvres éclaireront d'autant mieux que tu te montreras plus humble.

Nul humble ne s'est perdu ; beaucoup de savants se sont égarés.

Si les cieux proclament ma gloire, combien plus ton intelligence la doit-elle proclamer.

Prêche la vérité ; communique ce que tu sais, comme le comporte ton état ; et ton nom brillera au ciel.

PÈRE GABRIEL PALAU, S. J.

Chien de Récollets⁽¹⁾

(Ecrit pour l'Apôtre)



LES Récollets de Québec, aux alentours de 1790, avaient un chien comme on n'en voit guère. C'était un roquet maigre, bas sur pattes, qui tenait à la fois de l'épagneul et du griffon. Il répondait au nom de Capuchon, comme il sied à bon chien de moines, serviable et d'heureuses dispositions, qui n'a point honte de sa communauté.

Si Capuchon n'avait pas cent métiers, il en exerçait trois ou quatre, ce qui est déjà convenable, même pour un chien de Récollets. Il protégeait le verger contre loqueteux, voleurs de pommes et de prunes, remenait les vaches des champs, aboyait aux garnements qui sonnent pour rien la cloche du parloir. Il savait en outre, et ce n'était pas son moindre titre, tourner comme personne, avec une patience véritablement monacale, la broche de la cuisine.

Ce n'était pas mince affaire que ce dernier travail. Le frère cuisinier et les aides marmitons s'y essayaient parfois, quand ils ignoraient la règle et voulaient mortifier leur corps par la pénitence. Mais ils suaient alors avec tant de générosité, la figure enluminée, l'eau leur roulant dans le cou, sur les joues, au bout du nez, qu'ils promettaient de ne plus pécher.

Le bon Capuchon, lui, tournait pour toute la maisonnée. Non qu'il eût pour cette besogne un goût particulier, mais parce qu'on la lui imposait, et que personne ne sollicitait son avis. A tout moment, le matin, l'après-dîner, sur le coup de trois heures ou de cinq, le frère Jean, chargé de la cuisine, empoignait Capuchon par la peau du cou et l'introduisait bon gré mal gré, en dépit de sa résistance et de ses glapissements indignés, dans une cage destinée à son usage, non loin de la cheminée.

Cette cage était ronde, sur le modèle de celles où l'on enferme les écureuils, pour le plaisir de les voir courir après leur queue. Capuchon tournait, tournait, et la broche qu'un ingénieux mécanisme reliait à sa prison mobile, tournait aussi de son côté, présentant à la chaleur du feu, tantôt sur une face, tantôt sur l'autre, les gigots dorés, reluisants de beurre fondu, les poulets odorants et gras, fruits de la charité des seigneurs d'alentour.

Après un quart d'heure, le pauvre chien n'en pouvait mais. Il suait, soufflait, autant et plus que les frères novices, car, s'il ne portait point la bure, il était affligé d'épaisse et longue fourrure. La chaleur l'étouffait, les pattes lui faisaient mal, mais rien ne devait l'arrêter. Il allait, plus vite qu'une roue, affolé et affriolé par l'odeur des viandes, se heurtant la tête aux parois de la cage. Il tournait, tournait, courait comme à la chasse, la langue pendante et longue d'un demi-pied, cependant que l'écume mousait aux coins de sa gueule.

Mais il n'était point de pitié pour lui.

— Tourne, mon gars, disait le frère cuisinier, tourne pour tes fredaines. Tu auras ton dîner quand il sera gagné, et toute l'eau qu'un bon chien peut boire...

*

* *

Donc, un matin de fête, le frère Jean préparait un dîner soigné. Il attrapa Capuchon de bonne heure et l'enferma en lieu sûr, afin qu'il fût, a bon moment, à portée de la main. On avait des cuissots de chevreuil, don d'une famille amie, et les fils de saint François, sauf le respect qui leur est dû, sentaient l'eau leur venir à la bouche. Le cuisinier et ses aides apprêtèrent les belles viandes, les assaisonnant, les fleurissant de persil.

Mais quand on réclama les services de Capuchon, supposé dans l'étable, on n'y trouva que sa chaîne, et pas plus de chien que sur la main. Les moines le cherchèrent en vain, de la cave aux combles, et frère Jean, qui l'avait enfermé lui-même, ne savait que croire ni à quel saint se recommander.

— Qu'à cela ne tienne, finit-il par conclure, mais la communauté doit manger comme à l'ordinaire. En ce dimanche surtout, qui est jour de fête. Peste soit du malheureux chien ! Mais il faudra le remplacer sans délai, car le dîner doit être cuit à l'heure dite. Frère Alexis, et vous, frère Amable, j'ai peur que vous n'ayez à tourner ma broche. Vous offrirez cette épreuve pour votre sanctification. D'ailleurs, j'essaierai de vous donner un coup de main, ce qui me vaudra bien, à moi aussi, quelques mérites...

Liées par le vœu d'obéissance, les deux victimes se rendirent à la cuisine, assez dépitées

(1) En marge des *Mémoires* de P.-A. de Gaspé.

tout de même et vouant au diable, en leur for intérieur, le Capuchon qui leur jouait un aussi mauvais tour.

Une couple d'heures durant, les pauvres moines, suant et soufflant, tournèrent la broche, leurs vêtements épais collés à la peau. On était en juillet, par un soleil éclatant, et la chaleur morte du dehors, entrant par les fenêtres, ajoutait à l'atmosphère torride de la cuisine. Tout le mécanisme à l'usage de Capuchon était inutile. Assis sur un escabeau, sa robe repliée entre les genoux, un des frères agitait une longue gaule, de bois sec, percée au bout, qui servait de manivelle. Il chantonnait pour se distraire, harcelé par les mouches, s'essuyait le front du revers de sa manche. Puis il céda la place à son compagnon d'infortune, qui chantait à son tour.

Le dîner cuit à point, tout le monde mangea d'excellent appétit. Le Père de Bérey, supérieur du couvent, félicita frère Jean de son rôti. Mais il n'eut pas un mot à l'adresse des tournebroches, ignorant d'ailleurs ce qu'il leur devait.

*

* *

Capuchon revint le lendemain, tête ébouriffée et queue frétilante, heureux de revoir ses maîtres. Il courait de l'un à l'autre, le regard inquiet, comme désireux de se faire pardonner son équipée. Personne ne parut remarquer ces manifestations. A la première nouvelle, le malheureux avait réintégré sa cage et besognait ferme des quatre pattes. Il n'eût de répit que le vendredi, jour d'abstinence. Nos Récollets mangeaient alors du poisson salé, des œufs à la tripe, à la coque, ou encore cette magistrale farce d'œufs à l'oseille, chef-d'œuvre culinaire de frère Jean, renommée dans toute la contrée.

Tout alla bien jusqu'au dimanche suivant.

Ce jour-là comme les autres, le cuisinier se saisit *manu militari* du docile Capuchon, le poussa dans une petite bâtisse, à proximité des communs, où il l'attacha solidement. Il appuya ensuite la porte, par l'extérieur, avec un piquet de cèdre.

Mais quand, au retour de l'office, il s'en fut quérir la bête, grande fut sa surprise de trouver ouverte la porte basse du réduit. Le piquet avait été arraché de terre, l'attache jetée dans

un coin, et Capuchon, naturellement, disparu, parti, volatilisé. Il y avait anguille sous roche, et le frère cuisinier, intrigué, jura qu'il en aurait le cœur net.

*

* *

Le lendemain de bonne heure, après une nuit passée à ruminer son problème, frère Jean exposa un plan à ses aides.

— Selon toute évidence, expliqua-t-il, quelqu'un se paye notre tête. Bien que, par peur du dîner à cuire, Capuchon aît déguerpi auparavant, il est incapable de se détacher seul, de déraciner un gros pieu fiché en terre, d'ouvrir une porte et de s'évanouir comme une fumée. Quelqu'un y a mis la main. Je n'ose porter mes soupçons, naturellement, sur les membres de cet ordre. La règle de notre maître saint François condamne une conduite aussi réfractaire au principe de l'autorité. Je ne saisis pas bien qui peut être l'auteur de ces ennuis dont nous sommes victimes, sinon des ennemis inconnus de notre couvent, ou d'infâmes gamins du voisinage. Ce sont peut-être les mêmes, sait-on jamais ? qui sonnent à tour de bras la cloche du parloir, pour l'indignation et l'humiliation du frère portier...

Et comme les autres le regardaient :

— Voici ce que je propose : Demain, j'enferme le chien, je prends un panier et je sors comme si j'allais au marché. Mais je reviens après un tour en ville, et vous me laissez entrer, frère Amable, par la petite porte du jardin. Après quoi nous nous cachons l'un et l'autre. Pendant ce temps, frère Alexis s'introduit dans l'armoire de la cuisine, puis nous attendons les mauvais plaisants, et rira bien qui rira le dernier...

Chacun fit donc comme il était arrêté.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, frère Jean et son panier rentrèrent au couvent, Capuchon aboyait dans son cachot, le frère Alexis se pliait en quatre dans l'armoire qui lui était assignée.

Et l'on attendit.

Pas longtemps, cependant, car ce pauvre frère Alexis, mal à l'aise dans son étroite prison, entendit bientôt venir dans le corridor. Un pas lent, hésitant parfois, comme si l'arrivant s'arrêtait pour écouter. Puis une tête mal peignée,

LE THÉ "SALADA"

F24

est sans égal—essayez-le.

*Nos lecteurs nous
rendraient un appré-
ciable service en men-
tionnant "L'Apôtre"
lorsqu'ils s'adressent à
nos annonceurs.*

suivie de toute la personne d'un long flandrin, malingre et mou, apparut dans le cadre de la porte. Frère Alexis se garda de bouger. L'homme entra tout à fait.

C'était un fainéant réputé de la ville de Québec, paresseux, ivrogne et menteur, qui répondait à l'harmonieuse appellation de Coq Sarrasin, dit T'as-trop-bu. Nu-pieds, sans chapeau, il alla vers la fenêtre et regarda dehors, huma l'air autour de lui, comme s'il se fiait à son flair pour découvrir les habitants du lieu.

Certain d'être seul, l'homme traversa vivement le hangar attenant à la cuisine, comme quelqu'un qui connaît les aîtres, et se trouva dans le jardin, où il examina les alentours. Il ne s'étonna point de ne voir personne, bien que le couvent et les dépendances, en temps ordinaire, fussent grouillants de l'activité des moines. Mais parvenu à la cabane où pleurait Capuchon, Coq Sarrasin se tailla une bouchée de tabac et commença, parfaitement à l'aise, de déraciner le piquet de frère Jean. Il en vint à bout, ouvrit la porte, libéra le chien qui le reconnut et se mit à sauter autour de lui. Il prit ensuite une corde, la passa au cou de la bête, se dirigea vers le fond du jardin.

C'est à ce moment que frère Jean lui tomba dessus.

Caché derrière un bouquet de cerisiers, le cuisinier surveillait le manège. D'un bond, il fut sur l'intrus. Carré d'épaules, trapu comme un paysan normand, frère Jean avait solide poigne, et quand il saisit Coq au collet, celui-ci ne fit qu'un tour sur ses talons nus. Abasourdi,

tel un homme qui reçoit un gourdin sur la tête, le polisson balbutia :

— J'ai rien fait, je vous jure que j'ai rien fait... Laissez-moi tranquille, pas besoin de m'secouer comme un prunier...

— Tu n'as rien fait ! Et qu'est-ce qui t'amène ici, vaurien, dans le jardin des frères ? Tu tombes de la lune en plein midi, je suppose ? Tu n'as rien fait, et tu emportes le chien de la maison, comme si le frère gardien t'en avait fait don...

— Laissez-moi partir et gardez-le, vot'chien ; j'en veux pas...

— C'est délicieux : gardez-le ! Tu me le donnes, peut-être !

Mais il n'en tira autre chose que des plaintes. Les autres frères avaient quitté leur cachette et rejoint le groupe. On questionna longuement Sarrasin, qui ne voulut rien expliquer. Sur Capuchon et ses disparitions successives, pas un mot.

C'est alors que frère Amable eut son idée. Il courut à la cuisine, revint un gobelet à la main.

— Tiens, dit-il au visiteur, prends ça ! Tu es tout énervé, une goutte de vin te fera du bien...

L'autre accepta sans discuter, comme on avait lieu de s'y attendre, et vida d'un trait le gobelet. Puis il dit sans pudeur :

— J'ai encore soif ! Vous m'croirez pas, mais y fait si chaud...

A la cuisine, il avala un autre verre et retrouva soudain le mémoire. Sa langue se déliant, il dit tout ce qu'on voulut. Il s'était caché dans l'église, voisine du couvent, avait pénétré ensuite

jusqu'aux communs. C'était lui, depuis quelque temps, qui volait Capuchon à l'heure des repas. Il voulait faire une farce aux frères, parce que ceux-ci, un jour qu'il travaillait pour eux, l'avaient humilié. En effet, on se rappela que Sarrasin, alors qu'il aidait à entrer la provision de bois, avait été surpris déroband du vin de messe. Le frère Didace lui avait lavé la tête d'importance, devant une demi-douzaine de religieux, et ce grand nigaud de Sarrasin s'était promis de se venger. Connaissant, comme tous les Québécois du temps, le rôle de Capuchon à la cuisine des Récollets, il le subtilisait discrètement, afin que les frères eussent le chaud plaisir de tourner leur broche.

— Tu trouves cela drôle? demanda frère Jean.

— C'est pas ça... Mais c'est pas toujours votre tour à rire du monde... Pas vrai?

— Tu as peut-être raison, approuva le cuisinier, mais ce n'est pas à nous non plus, les frères novices et moi, de tourner toujours quand Capuchon prend congé. Cela nous soulagerait, de temps à autre, si nos amis de l'extérieur nous prêtaient un coup de main. Qu'en penses-tu?

Sarrasin regarda les trois hommes devant lui.

— J'sais pas, dit-il, c'que vous voulez dire...

— Eh bien! mon vieux, je te tire les choses au clair! Viens ici...

En cinq sec, avant qu'il comprît ce qui lui arrivait, le grand Coq Sarrasin était attrapé, secoué, installé devant la cheminée. Puis on lui mit dans les mains le bâton-manivelle de la

broche, avec ordre de surveiller la cuisson lente d'énormes rôtis.

Au bout d'un quart d'heure, il était en nage. Les yeux pleins d'eau, la tignasse collante de sueurs, il s'effondra sur un banc.

— J'peux plus, dit-il en larmoyant, j'vas mourir.

— Allons donc! Et Capuchon? Est-ce que Capuchon ne se repose pas aujourd'hui? Tourne, mon bonhomme, tourne bravement... Quand tu auras soif, ne te gêne point; il y a de l'eau plein le puits...

— J'vous dis que j'vas mourir!

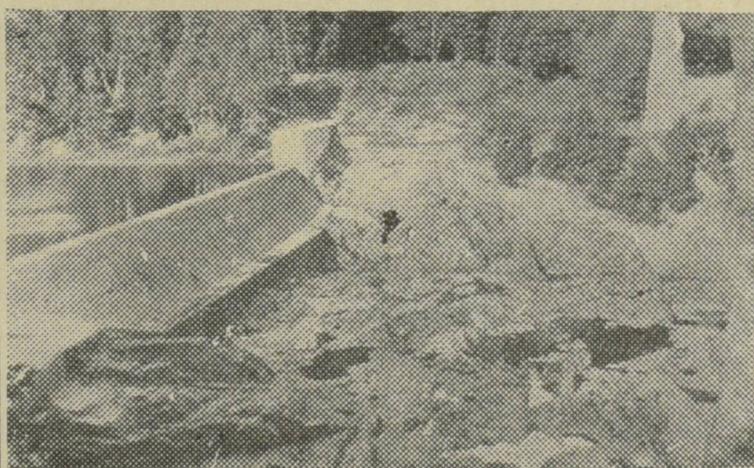
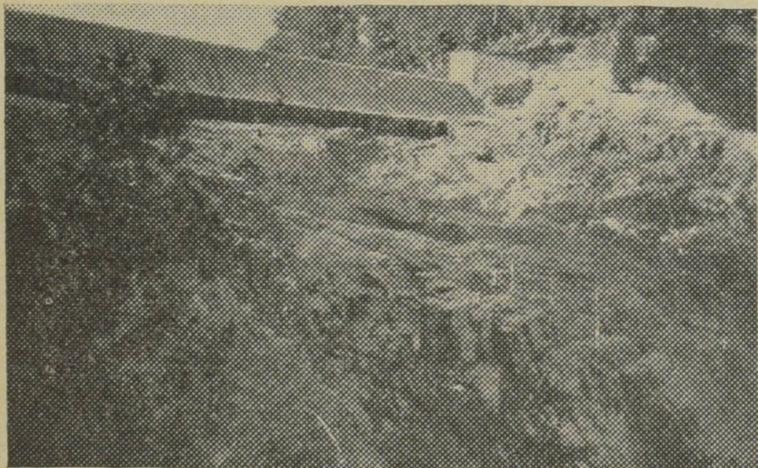
Mais il s'accrocha de nouveau à sa manivelle. A midi, le dîner était prêt.

Quant à Sarrasin, il était tellement moulu, meurtri et rôti, qu'il n'attendait plus que d'expirer. Il s'écroula comme une masse, soufflant et gémissant. On lui apporta de l'eau, et il but vite, goulûment, la trouvant meilleure que tous les vins. Il demanda ensuite, un peu remis, s'il pouvait s'en aller?

— Tu es libre, répondit frère Jean. A moins que tu tiennes à cuire le souper? Oui, tu peux t'en aller... Mais plus tard, un jour ou l'autre, si tu veux t'amuser aux dépens des religieux, ne choisis pas les fils du bon saint François. Et si l'on te parle du chien des Récollets, tu pourras dire son genre de vie, et s'il gagne ou non la pâtée qu'on lui sert.

Coq Sarrasin se leva, marcha en chancelant jusqu'au parloir, et l'on ferma la porte derrière lui.

HARRY BERNARD.



LA CHUTE MONTMORENCY À SEC. Vues prises le 24 septembre 1927.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“La Colonisation de la Province de Québec”

par M. l'abbé IVANHOË CARON

— Avez-vous lu Émile Salone, *La Colonisation de la Nouvelle-France* ?

— Non, j'ignore cet ouvrage.

Je dus répondre aussi modestement, un jour de l'année dernière, — à moins que ce ne soit il y a deux ans, — au plus spirituel et intelligent des professeurs que je connaisse, à François Hertel de l'*Action Française*.

— Eh ! bien, il faut le lire, me dit-il. Pour moi, j'estime n'avoir pas connu parfaitement mon histoire du Canada aussi longtemps que j'ignorai cet auteur. Et je n'enseignai plus de la même manière l'histoire nationale le jour où je le possédai.

Je pensai à cet autre qui disait : Avez-vous lu Baruch ? Mais je me précipitai à la recherche de Salone et le dévorai.

François Hertel avait raison.

On relate la vie d'une colonie ou d'un jeune pays plutôt, semble-t-il, par le mouvement de sa population et ses progrès économiques que par les exploits militaires de ses administrateurs.

Or, il en arriva autrement pour la Nouvelle-France. Elle fut le théâtre de tant d'actions éclatantes de la part de ses gouverneurs et défenseurs, militaires ou marins, que l'on s'attachait plus au récit de la lutte avec les sauvages et la colonie voisine, aux dissensions politiques du régime anglais, qu'à la vie intime du pays neuf.

Et, naturellement, les manuels furent sur ce dernier point d'une discrétion toute silencieuse.

*

* *

Mais nous revenons à des curiosités moins glorieuses et plus nécessaires.

Salone indiquait les voies. On s'y engagea.

Et parmi ceux qui prennent grande part à l'œuvre utile, il faut remarquer M. l'abbé Ivanhoë Caron.

M. l'abbé Caron a publié, en 1923, le premier tome d'un ouvrage sur la colonisation de la

province. Il y était traité de la colonisation du Québec au début de la domination anglaise.

L'auteur à travers les événements politiques et militaires démêle la trame de notre géographie humaine et les fils de la vie économique. Il nous introduit au nouveau régime foncier, à la tenure en franc et commun socage. Il trace le tableau de la province en 1763, énumère les seigneuries, marque l'état de leurs défrichements et indique, le moment venu, les discussions que suscite chez les Loyalistes la tenure seigneuriale et nos lois françaises.

On nous fait apercevoir le mouvement des paroisses anciennes et la création des paroisses nouvelles ; les conditions du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, de l'instruction ; la situation matérielle et morale de notre population de 1760 à 1791.

Nombreuses citations de documents officiels, des notes marginales, de longs appendices viennent appuyer les avancés de l'ouvrage, — que nous avons apprécié à l'époque de sa publication.

*

* *

Aujourd'hui, M. l'abbé Caron livre au public un second tome de *La Colonisation de la province de Québec*.

Cette fois, il est question plus particulièrement de la période qui va de 1791 à 1815 et de la colonisation des Cantons de l'Est.

Et dans le même ordre, à peu près, l'écrivain groupe le témoignage de faits nouveaux à propos de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la répartition des habitants et de la richesse dans le Québec et surtout dans ce coin du Québec, les Cantons de l'Est.

L'organisation politique, les événements militaires dessinent le fond du tableau.

A l'avant-scène, on voit agir la nouvelle loi des terres ; les chefs de cantons et leurs associés ; le clergé anglican attentif à surveiller l'établissement de réserves pour son entretien ; les officiers de la couronne et les arpen-

teurs, les conseillers législatifs et les gouverneurs.

Marius et Sylla n'eurent guère plus de facilité à distribuer des terres que n'en possédèrent, à ce moment, certaines créatures vénales. Et malgré toute la bonne volonté et même l'énergie des gouverneurs, ou des secrétaires d'État anglais, il y eut dans cette distribution de fortes et coûteuses originalités.

"De 1800 à 1815, les membres du Conseil, avec l'approbation du chef du gouvernement, vont donner gratuitement et à tout venant des milliers d'âres de terre, et pendant de longues années on aura à subir les tristes conséquences de cette politique imprévoyante."

M. l'abbé Caron donne les noms des spéculateurs, le nombre d'âres qu'ils reçurent, nous fait assister à toute la comédie.

*
* *

Ce volume second, comme le premier, comprend les plus précieux appendices. On y lit le nom des paroisses fondées dans le Bas-Canada depuis le recensement de 1791 ; le décret d'érection de la paroisse de l'Islet-du-Portage sous l'invocation de Saint André, apôtre, (Saint-André de Kamouraska) ; la liste des écoles de l'Institution Royale en 1815 et des écoles paroissiales sous la direction des curés ;

les plans de lotissement des réserves du clergé anglican et de la couronne ; un tableau des comtés de la province du Bas-Canada, avec leurs bornes respectives et les paroisses comprises dans chacun (1792), etc.

Et le nombre des appendices n'a pas dispensé l'auteur de citer largement, dans le texte, des documents dont il nous donne jusqu'à neuf ou dix pages en petits caractères.

C'est souligner que M. Caron a la passion intelligente des vieux mémoires et désire vous la faire partager ; qu'il préfère un beau document, si aride qu'il apparaisse, à une analyse même troussée et impartiale ; qu'il est archiviste plus encore qu'il n'est historien.

Voici l'écueil : ces longues citations coupent le texte lourdement et accablent un ouvrage destiné au lecteur ordinaire, impatient et superficiel, avide d'analyses agréables et toutes préparées.

Cependant, *La Colonisation de la province de Québec*, œuvre d'érudit, d'une écriture sans prétention, intéressera vivement "l'honnête" homme par la valeur des détails de notre histoire nationale qui y sont accumulés. Elle sera une source précieuse de renseignements à quiconque écrira du pays de Québec et de sa vie intime aux derniers jours du XVIII^{ème} siècle.

Ferdinand BÉLANGER.

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

- I — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.
- III — PROGRAMME MENSUEL :
- | | |
|---|-------------------|
| RELIGION..... | Eugène Achard |
| FRANÇAIS : | |
| Cours préparatoire et inférieur..... | Eugène Achard |
| Cours moyen..... | Émile Girardin |
| Cours supérieur..... | A. Thibault |
| Cours complémentaire..... | Wilfrid DuCap |
| LA REDACTION par l'image..... | Eugène Achard |
| UNE CHANSON par mois (<i>L'amitié</i>). | |
| LA LEÇON D'ANGLAIS. | |
| ARITHMÉTIQUE : | |
| Cours préparatoire, inférieur et moyen..... | Eugène Achard |
| Cours supérieur..... | Roch Pinsonneault |
| Cours complémentaire..... | Jules Chrusten |
| LE CALCUL RAPIDE..... | Eugène Achard |

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,
143, Villeneuve-Ouest, Montréal

LIVRETS AVEC

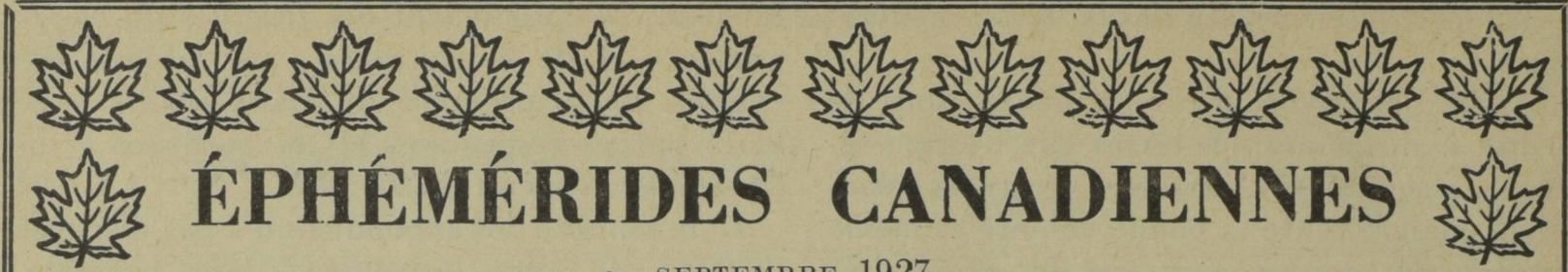
ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES

L'Action Sociale Limitée

103, Ste-Anne, 103

QUEBEC



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

SEPTEMBRE 1927

1 — On apprend que l'Université catholique de Washington vient de choisir un de ses plus brillants lauréats, le R. P. Marie-Ludovic Maltais, O. F. M., ancien élève du Séminaire de Québec, originaire de la Malbaie, pour donner en son nom une série de conférences dans la Nouvelle Angleterre, pour y faire mieux connaître le développement industriel et social de la Province de Québec.

— Le ministre canadien de la Défense nationale, l'honorable M. Ralston, annonce que son service a acquis, dans la paroisse de S.-Hubert, comté de Chambly, à six milles de Montréal, un lopin de terre d'un mille carré, où seront établis un mat d'ancrage et un parc d'atterrissage, aux fins du service interimpérial, en préparation, par dirigeables et avions.

— A l'Hôtel-Dieu de Montréal décède, après quelques semaines de maladie, M. le chanoine Maxime Marleau, procureur de l'évêché de Valleyfield.

— Le monoplan canadien "Sir John Carling" piloté par les aviateurs Tully et Medcalf, parti de London, Ont., pour voler sans escale, jusqu'à Londres, Angleterre, est forcé d'atterrir dans un champ, près de Washburn, dans le Maine.

2 — A la salle des Promotions de l'Université Laval, a lieu la clôture solennelle de la VIIe Semaine sociale du Canada. L'hon. Thomas Chapais y prononce un maître discours sur "la Papauté et l'ordre international."

3 — M. Maurice Bokanowski, ministre du commerce et de l'aviation de France, actuellement au Canada, visite Québec, d'où il partira, demain en aéroplane pour les États-Unis.

— Son Ém. le Cardinal Mundelein, archevêque de Chicago, arrive à Montréal.

— Aujourd'hui a lieu l'ouverture de l'exposition provinciale de Québec.

4 — Les ouvriers catholiques de Montréal, au nombre de près de 50,000, ont une grande démonstration à l'Oratoire St-Joseph, à la Côte des Neiges, à l'occasion de la fête du Travail. S. Ém. le Cardinal Mundelein assiste à cette manifestation de foi et y adresse la parole.

— A Québec, les membres des syndicats nationaux assistent à une messe dite pour eux en l'église de Saint-Joseph.

5 — La fête du Travail est chômée dans toutes les villes du Dominion.

— Les Mennonites qui, naguère, fuyaient le Manitoba pour le Paraguay, recommencent à se grouper en Saskatchewan. Voici qu'une vingtaine de leurs familles, rassemblées de divers points du pays, viennent d'acquérir 6,000 acres de terre, pour s'y installer en tribu, dans le district Madison, à 150 milles au sud-ouest de Saskatoon.

6 — S. Ém. le Cardinal Mundelein est solennellement reçu à Québec où il passera toute la journée de demain.

7 — Leurs Altesses royales le Prince de Galles et le Prince Georges s'embarquent à Québec pour l'Angleterre, à bord de l'"Empress of Scotland", après un séjour de plus d'un mois au Canada.

8 — M. l'abbé Cyrille Samson, curé de St-Romuald, au Comté de Lévis, décède subitement à l'âge de 62 ans et cinq mois.

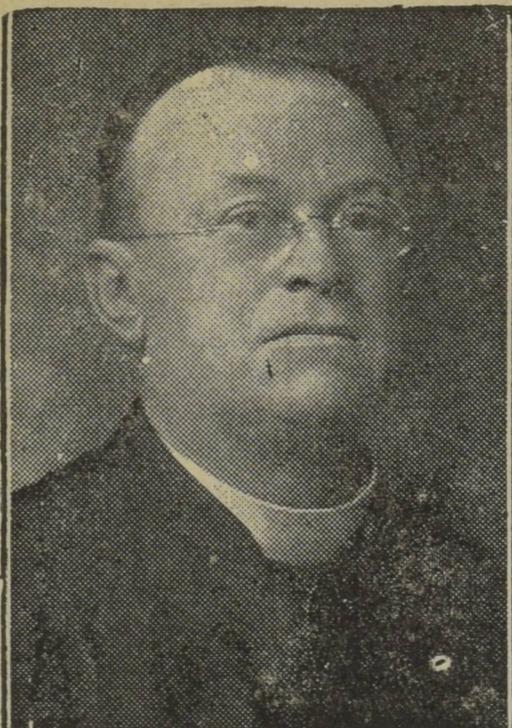
— Le lauréat du mérite agricole chez les jeunes vient d'être connu. C'est Maurice Lamarre, de l'Islet, qui a conservé 92 points sur 100. Le deuxième prix va à Robert Sylvain, de Princeville, qui conserve 90 points, et le troisième, à Léopold Blais, de St-Pierre, Montmagny, qui a obtenu 88.1.

— Le monoplan canadien "Sir John Carling", manœuvré par le capitaine Terrence Tully et le lieutenant James Medcalf, parti avant-hier, de Havre-de-Grâce, Terre-Neuve, pour traverser l'Atlantique, n'est pas encore arrivé à destination. On le croit perdu en mer. Ce désastre porte à neuf le nombre des avions qui se sont perdus cet été en voulant faire la traversée de l'Atlantique.

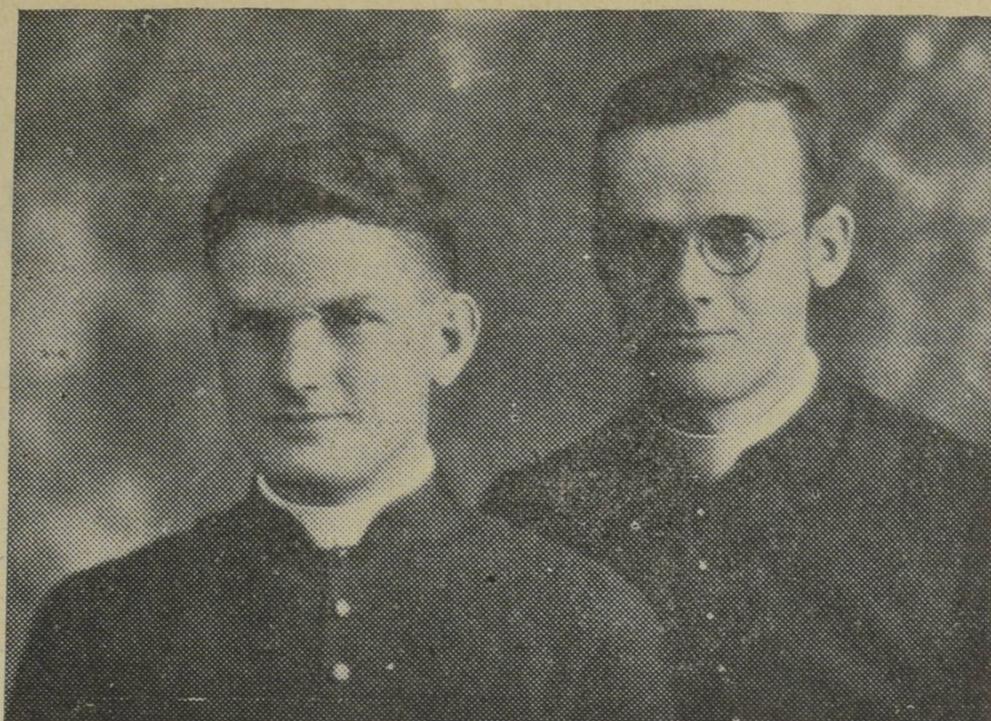
9 — S. G. Mgr Rouleau, archevêque de Québec, demande aux Chevaliers de Colomb de notre ville d'organiser une souscription de \$300,000 en faveur du nouvel hôpital du Saint-Sacrement, chemin de Ste-Foy.

— Le premier essai de transport des malles européennes en avion, de Rimouski à Montréal, subit un échec. Le biplan "Vannessa" se brise au moment du départ de Rimouski. L'aviateur est sain et sauf et les matières postales se rendront à Montréal par chemin de fer.

11 — La paroisse du Sacré-Cœur de Jésus de Québec, célèbre solennellement le 10ième anniversaire de sa fondation.



FEU L'ABBÉ CYRILLE SAMSON,
curé de St-Romuald.



MM. LES ABBÉS ARTHUR QUENNEVILLE (à gauche), et J.-B. MICHAUD, (à droite), du séminaire canadien des Missions Étrangères, partis pour les missions de la Chine.

12 — On apprend avec plaisir que la santé de S. G. Mgr Mathieu, archevêque de Régina, se rétablit assez rapidement et que ses médecins sont pleins de confiance.

12 — A l'élection complémentaire fédérale qui a eu lieu aujourd'hui dans Huron Nord, Ontario, M. G. Spotton, candidat conservateur, a une majorité de près de 200 voix sur son adversaire libéral, et une majorité de près de 2,000 voix sur le candidat progressiste.

13 — L'hon. M. Taschereau, premier ministre de Québec, inaugure officiellement à Drummondville la "Canadian Celanese Limited", fabrique de soie artificielle.

14 — Un "motocade" comprenant 175 excursionnistes, venant d'Atlanta, E.-U., arrive à Québec, après avoir parcouru environ 1816 milles. Les visiteurs sont reçus par les autorités civiques, et les autorités de la Province leur donnent un dîner au Château Frontenac.

15 — A Montréal, en la chapelle des Sœurs de l'Immaculée-Conception, a lieu l'impressionnante cérémonie du départ pour les missions de la Chine et du Japon, de deux prêtres du Séminaire canadien des Missions Étrangères de Pont-Viau, les RR. Arthur Quenneville et J.-B. Michaud, et de neuf sœurs de l'Immaculée Conception. Les deux missionnaires sont partis le même soir de Montréal pour Vancouver, en route pour Moukden, Manchourie.

— La Cie de navigation transatlantique Hambourg-Amérique, annonce-t-on de Berlin, va reprendre, au printemps prochain, le service direct pour passagers qu'elle faisait autrefois, entre le Canada et l'Allemagne. Deux de ses

navires : "Westphalia" et "Thuringia", feront régulièrement escale à Halifax.

— On apprend de Genève que le Canada a été élu, en même temps que Cuba et la Finlande, à un des sièges non permanents du Conseil de la Société des Nations. L'hon. Raoul Dandurand sera vraisemblablement le titulaire de ce siège.

— Une épidémie de paralysie infantile fait des ravages dans l'Alberta et la Colombie britannique.

16 — Le ministre de la justice du Canada, l'hon. Ernest Lapointe, prend des mesures pour porter devant le Conseil Privé de Londres, la cause des écoles séparées de l'Alberta, qui a été étudiée par la Cour Suprême du Canada en avril dernier.

— Le deuxième essai de transport des malles européennes, de Rimouski à Montréal, par voie des airs, a un plein succès. L'hydravion, qui portait 37 sacs du courrier de l'"Empress of Australia", fait le trajet en six heures.

20 — Au Manège militaire de Québec, s'ouvre le Salon de Radio, le premier du genre tenu en notre ville.

21 — On apprend qu'un incendie a complètement détruit, lundi dernier, 19 du courant, la mission catholique de Beauval, sur le lac Plonge, dans l'extrême-nord, et que dix-neuf enfants et la Rév. Sœur Léa, périrent dans les flammes. Tous les enfants de la mission étaient des Indiens et les RR. Sœurs Grises, de la maison de Montréal, en avaient la direction.

— L'hon. M. Ferguson, premier ministre conservateur de l'Ontario, rend public le rapport du Comité spécial nommé en 1925 pour

faire enquête sur les conditions des écoles bilingues de l'Ontario. Le rapport recommande la disparition du fameux règlement XVII, et d'autres modifications favorables à l'élément français de la province sœur.

— On apprend que la maison, Wood Gundy and Co., de Toronto, achète la "Canada Cement Co.", au prix de \$250 par action.

24 — On donne le nom de Ferguson à la nouvelle route régionale de 500 milles qui relie Toronto aux centres de l'Ontario Nord.

— On apprend que les Sœurs de la Charité de Québec ont accepté de prendre charge du nouvel hôpital du S. Sacrement, Chemin Ste-Foy, Québec. Cet hôpital, qui ouvrira ses portes sous peu, aura pour premier chirurgien M. le Dr Calixte Dagneau, et M. le Dr Arthur Rousseau sera chargé au service de médecine.

25 — Une tempête de neige commencée hier soir s'abat sur le nord de la Saskatchewan.

27 — Dans la cathédrale de Québec, S. G. Mgr R.-M. Rouleau, archevêque de Québec, sacre son nouvel auxiliaire, S. G. Mgr J.-Omer Plante, évêque titulaire de Dobero. Les deux évêques co-consécrateurs sont LL. GG. NN. SS. Deschamps, auxiliaire à Montréal, et Comtois, auxiliaire aux Trois-Rivières. S. G. Mgr F.-X. Ross, évêque de Gaspé, prononce le sermon.

— S. Ex. Mgr André Cassulo, délégué apostolique au Canada, fait sa première visite à Québec. Le soir, en la Basilique, S. G. Mgr Rouleau lui présente les hommages du clergé et des fidèles du diocèse. Son Excellence passera trois jours à Québec.

— A Kapuskasing, dans l'Ontario du Nord, le Premier ministre ontarien, M. Ferguson, vient de présider la cérémonie officielle de la pose de la pierre angulaire d'une vaste usine à pulpe, que l'on construira et mettra en opération pour le mois de juillet 1928. Cette fabrique nouvelle, la plus importante dans la province voisine, sera capable de produire 550 tonnes de papier par jour.

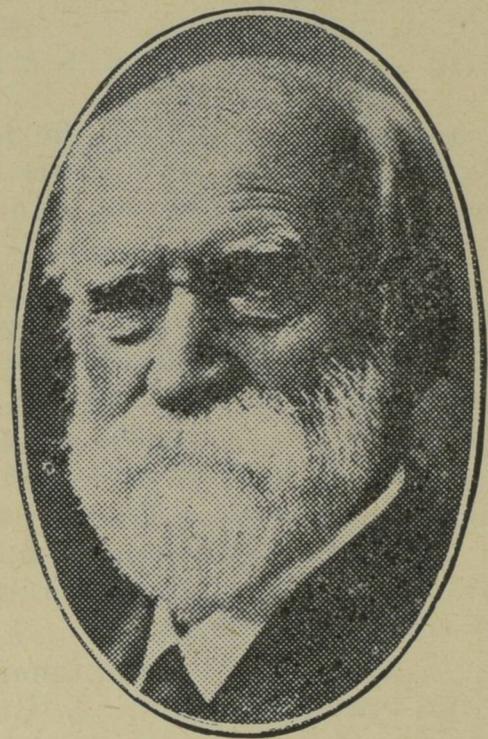
28 — L'Association Canadienne française d'Éducation d'Ontario, n'hésite pas à louer le récent rapport du comité d'enquête des Écoles bilingues, à une ou deux légères réserves près, en attendant les actes, et elle approuve les conclusions générales. Elle se félicite de s'assentiment sincère qu'a voulu donner, sans retard, à ce rapport le Premier ministre et ministre de l'Éducation, M. Howard Ferguson, et elle engage au gouvernement son loyal concours pour la mise en œuvre de cette entreprise de justice et de saine restauration pédagogique.

— Le nouveau chapitre de la cathédrale de Sherbrooke qu'avait créé S. G. Mgr Larocque, peu de temps avant sa mort, est solennellement installé. S. G. Mgr Guillaume Forbes, évêque de Joliette, préside cette cérémonie.

29 — S. G. Mgr A.-O. Gagnon, évêque de Sherbrooke, est solennellement intronisé en sa cathédrale en présence de plusieurs évêques, d'un nombreux clergé et d'une grande foule de fidèles.

— A St-Hyacinthe, on célèbre le 100e anniversaire de naissance de l'hon. sénateur G.-C. Dessaulles.

— L'hon. M. Ferguson, premier ministre de l'Ontario et ministre de l'Éducation, réorganise l'enseignement primaire de sa province conformément aux suggestions du rapport du Comité d'enquête sur les écoles bilingues. On annonce qu'il a désigné les deux directeurs généraux, tels que proposés pour ce service. Ce sont le Dr Karr pour la partie anglaise, et pour la partie française, M. le Professeur A.-J. Beneteau, de l'école franco-anglaise de Sandwich. M. Ferguson a également nommé deux nouveaux inspecteurs français : MM. Charles Latour, de Toronto, et Louis Charbonneau, de l'Université d'Ottawa.



L'HON. SÉNATEUR G.-C. DESSAULES
qui a célébré son centenaire, le 29 septembre dernier.

— Un comité de citoyens de Québec décide d'élever un mausolée au cimetière Belmont à la mémoire du grand musicien québécois, Joseph Vézina.

30 — D'après le dernier recensement que viennent d'achever les évaluateurs de Québec, et qui a été soumis ce soir, au conseil de ville, la population de notre cité s'est accrue de 6,750 unités, depuis un an. Elle compte aujourd'hui 131,071 âmes, au lieu de 124,341, douze mois plus tôt. Il y a, dans Québec 118,836 catholiques de langue française, et 6.185 de langue anglaise, plus 5,957 protestants.

— S. Ex. le Délégué Apostolique quitte Québec après avoir visité les principales maisons religieuses de notre diocèse.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

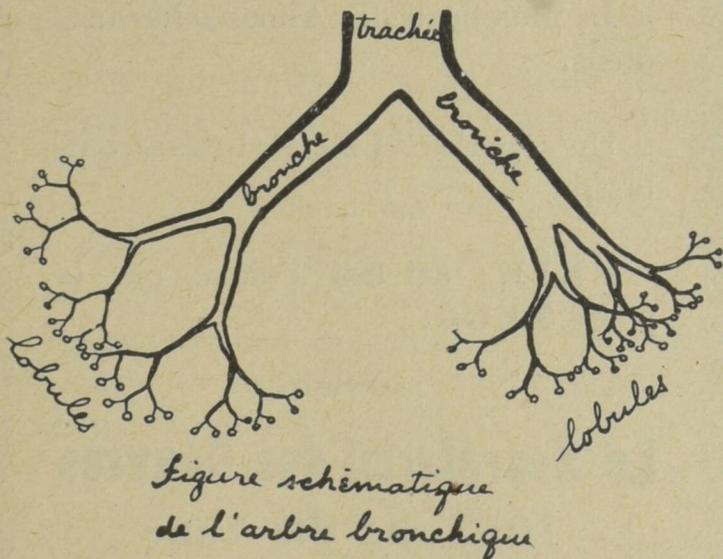
LA TUBERCULOSE PULMONAIRE

MAINTENANT que nous savons ce que c'est que le bacille de Koch, et qu'il produit la tuberculose, laquelle peut sévir dans n'importe quelle partie du corps, nous allons parler de la tuberculose pulmonaire, la plus fréquente des affections tuberculeuses, celle du moins dont on parle le plus, celle qui a donné lieu au vocable *consommation*.

Mais d'abord il faut s'entendre sur ce qui existe dans le thorax, la poitrine si vous aimez mieux.

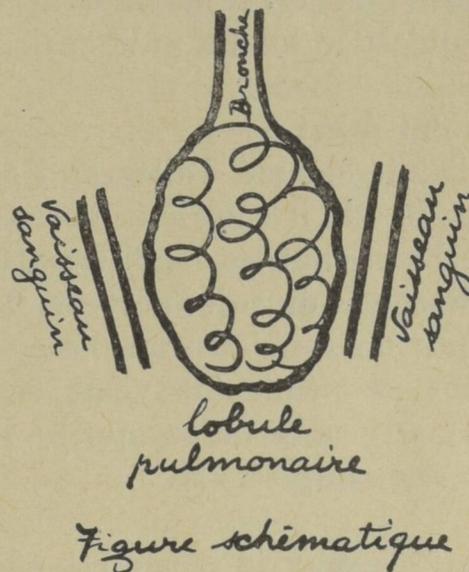
Comment, encore une distinction vous écriez-vous ! Que voulez-vous ? Pour bien comprendre une bataille, un événement, il faut d'abord connaître le terrain sur lequel l'un ou l'autre s'est passé.

Et donc le thorax, la poitrine, renferme les poumons et le cœur.



Les premiers sont traversés par les bronches, tubes d'arrivée de l'air, et enveloppés par la plèvre, mince membrane qui les tapisse et se replie sur la paroi interne de la poitrine. C'est

sur cette membrane que le poumon glisse à chaque mouvement respiratoire. C'est elle qui est atteinte dans la maladie appelée pleurésie.



Le cœur est aussi tapissé d'une membrane, le péricarde, qui est affectée dans la maladie appelée péricardite.

Entre les grosses bronches et lui existent encore des ganglions qui sont assez facilement atteints de tuberculose, ce qui montre que le bacille de Koch a de multiples moyens et de multiples manières d'exercer ses ravages dans la poitrine.

* * *

Mais il y a tout de même une tuberculose pulmonaire.

Encore quelques mots d'explication pour en comprendre la genèse et l'évolution :

Comme on vient de le voir, les bronches ouvrent à travers le poumon de multiples passages à l'air atmosphérique. Où aboutissent ces passages qui vont se rétrécissant sans cesse ?

Aux lobules pulmonaires.

Que se passe-t-il dans le lobule pulmonaire ? L'air y vient en contact avec le sang veineux, c'est-à-dire le sang usagé qui n'est plus propre à la consommation ; il le transforme, en le déchargeant de son acide carbonique et en le

chargeant d'oxygène, en sang artériel, c'est-à-dire en sang nouveau, utilisable pour la nutrition de l'organisme

Or les microbes de la tuberculose, qui pullulent dans la poussière des appartements, dans celle de la rue, sont aspirés par le passant à chacune de ses respirations. Quelques-uns restent dans la bouche, dans la gorge surtout, la grande barrière de défense. D'autres se glissent dans les bronches, et jusque dans cet ultime cul-de-sac qu'est le lobule pulmonaire.

Que devient-il là ?

Parfois il fait comme Talleyrand durant la Révolution, il vit, il continue d'exister. Mais parfois aussi trouvant les conditions favorables par affaiblissement du sujet porteur, il pullule ; le lobule pulmonaire s'obstrue, l'air entré par les bronches ne peut plus venir en contact avec le sang. Il y a ce qu'on appelle *rétrécissement du champ respiratoire*.

Cette petite asphyxie locale est encore peu de choses. Mais le propre du microbe est de continuer à pulluler si les conditions restent favorables pour lui ; il étend donc ses conquêtes, et à mesure qu'il passe d'un lobule à l'autre, il rétrécit d'autant le champs respiratoire, le malade commence à s'affaiblir ; il s'essoufle facilement, le moindre effort l'épuise.

* * *

Mais le microbe n'agit pas que mécaniquement. Il secrète des substances qui sont les *toxines*, poisons qui agissent pour leur part au détriment de la victime, et la désarment. Ce sont ces toxines qui provoquent les douleurs lointaines, souvent fugitives et changeantes.

Le tuberculeux, le poitrinaire, est aussi sujet aux douleurs fixes, aux *points de côté*. C'est que le microbe, là où il opère, provoque de l'inflammation, que l'inflammation ne va pas sans gonflement, et que le gonflement lorsqu'il se fait dans le voisinage de filaments nerveux, provoque de la douleur.

Cette douleur varie avec les sujets. Il y en a chez qui elle est violente, insupportable ; d'autres qui arrivent au dernier degré de leur maladie sans l'avoir ressentie.

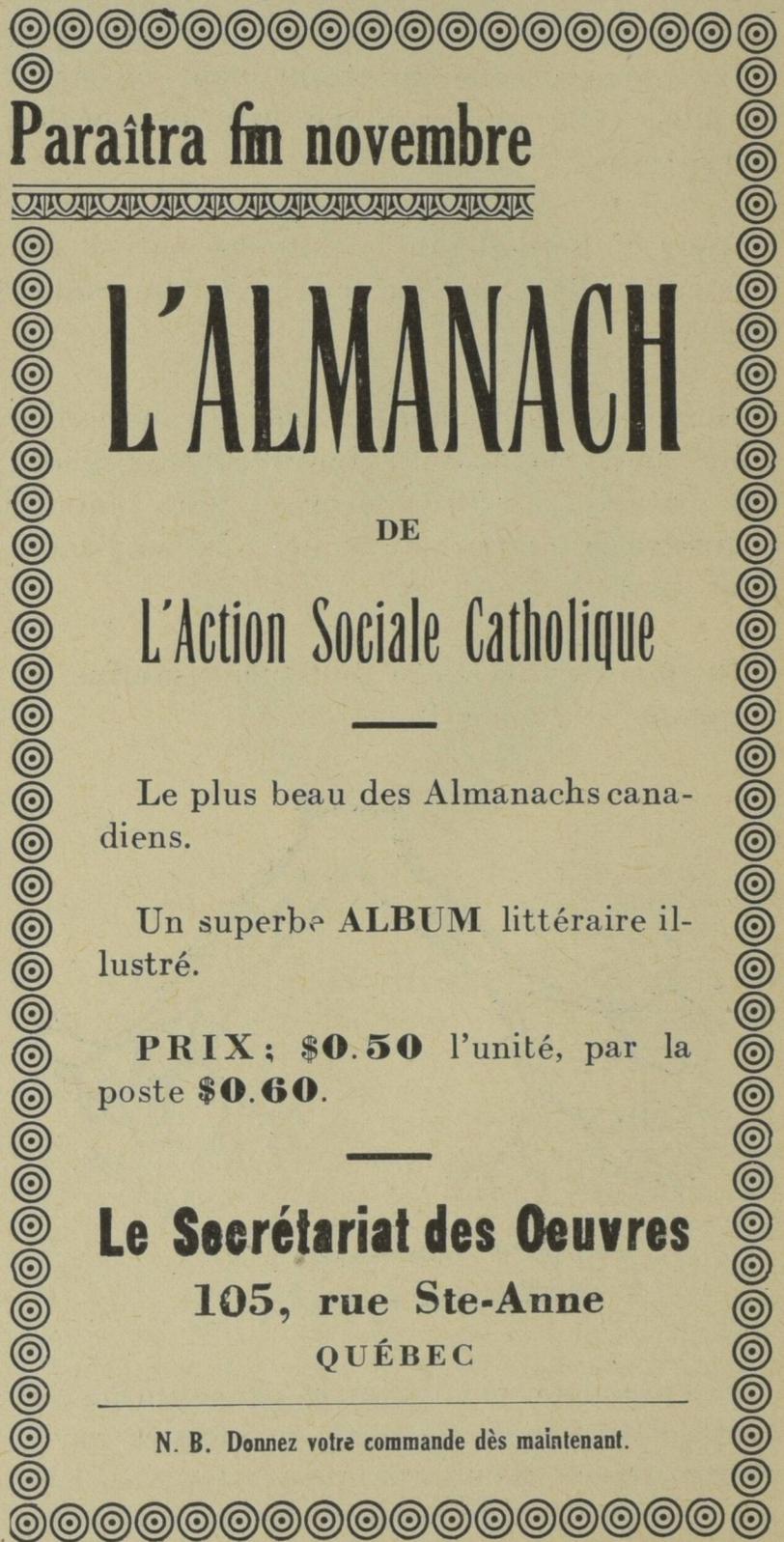
Comment arrive la mort ?

Lorsque le champ respiratoire est assez rétréci pour que le malade ne puisse régénérer la quantité de sang nécessaire à sa vie.

Plus souvent elle survient par des complications : poussée aiguë de pneumonie, hémorragie parfois foudroyante.

Voilà en résumé ce qu'est la tuberculose pulmonaire.

LE VIEUX DOCTEUR.



Paraîtra fin novembre

L'ALMANACH

DE

L'Action Sociale Catholique

Le plus beau des Almanachs canadiens.

Un superbe ALBUM littéraire illustré.

PRIX ; \$0.50 l'unité, par la poste **\$0.60**.

Le Secrétariat des Oeuvres
105, rue Ste-Anne
QUÉBEC

N. B. Donnez votre commande dès maintenant.



Coin de l'ouvrier

La justice sociale et la charité

DU sein du prolétariat s'élève une clameur, plus intense en certains pays que dans d'autres, mais assez générale pour la considérer comme universelle.

Même dans notre pays, on en entend parfois des échos. C'est la masse des travailleurs qui se fatiguent de peiner pour une maigre pitance et voudraient avoir leur part des jouissances des classes privilégiées.

Cette clameur, si elle est plus généralisée de nos jours, n'est cependant pas nouvelle : elle provient de l'envie et va parfois jusqu'à la haine qui soulève des tempêtes populaires dans lesquelles sombrent des institutions vénérables. Tout le monde connaît les désastres causés par les révolutions française et russe. Dans ces pays, l'ouvrier et le paysan sont-ils depuis plus heureux qu'ils n'étaient sous le régime de la monarchie ? En Russie, particulièrement, on disait le peuple esclave. Il a conquis la liberté, oui : la liberté de crever de faim !

On dira que pour prouver notre thèse, nous citons des exemples qui ne se répèteront plus. Erreur : le peuple est partout le même, et ses convoitises excitées le portent aux mêmes excès en quelque lieu que ce soit.

Il est donc souverainement dangereux de dire à l'ouvrier, en lui montrant les coffres remplis d'or des capitalistes : " Pourquoi donc n'as-tu pas plus d'argent dans tes poches ? C'est qu'on t'exploite et que tu n'as pas ta juste part du produit de tes sueurs. "

Qu'espère-t-on en parlant ainsi ? L'égalité de conditions nécessairement différentes ? Mais Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit : " Il y aura toujours des pauvres parmi vous ". Et donc il y aura aussi toujours des riches parmi vous.

L'inégalité est la base nécessaire de toute société humaine. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais changer ce que Dieu lui-même a voulu.

Tenter de mettre tous les hommes au même niveau, c'est vouloir détruire un ordre de choses indispensable, créer le chaos, mettre l'anarchie dans la société.

Il faut donc qu'il y ait des pauvres et des riches, des patrons et des ouvriers, des maîtres et des serviteurs.

Le mal en tout, c'est l'excès. Quand tout l'or d'un pays est passé aux mains de quelques-uns, le peuple endure des souffrances imméritées qui le portent à la révolte.

Mais d'un autre côté, quand la puissance passe aux mains du peuple, malheur aux classes dites privilégiées !

Pour prévenir ces excès apparemment opposés mais conduisant aux mêmes résultats désastreux, il n'y a encore qu'un remède connu : c'est celui que prêchait Jésus-Christ : la charité.

On dit — vous l'avez sans doute souvent entendu raconter vous-même — que devenu très vieux et retiré dans l'île de Pathmos, saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, se faisait porter au bord de la route et ne cessait de répéter aux passants : " Aimez vous les uns les autres. "

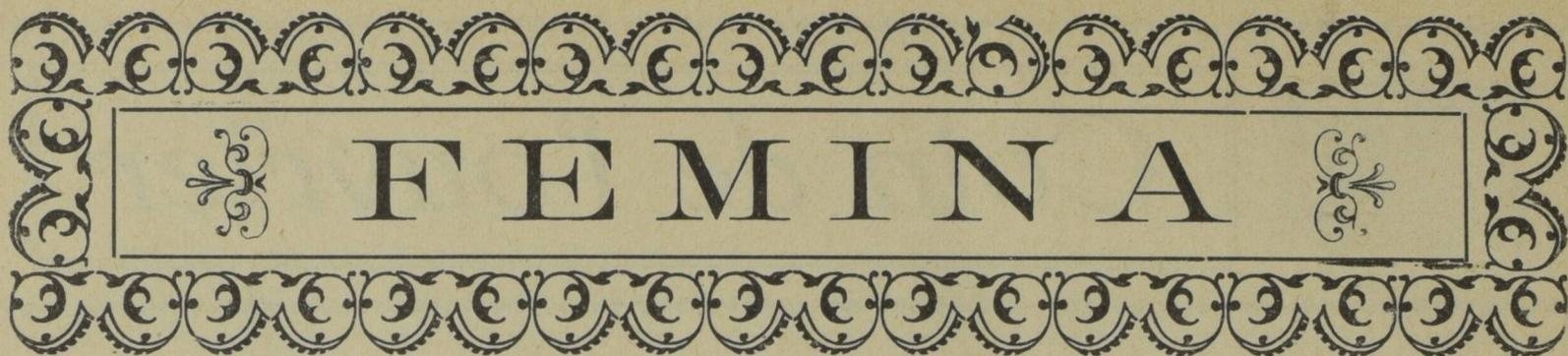
La charité, voilà l'unique remède aux maux dont souffre la société. Sans la charité, la prétendue justice sociale n'est qu'un vain mot.

Que patrons et ouvriers se traitent comme des frères travaillant dans des sphères différentes à une œuvre commune, et il n'y a plus de question sociale !

— Mais, me direz-vous, les souffrances de la masse des travailleurs devront-elles donc durer toujours ?

Nous en dirons un mot dans notre prochaine chronique.

Pierre LÉPINE.



L'ART DE DÉMOLIR...

En causant

DES ouvriers dans mon entourage sont à démolir un édifice. Les pierres, les briques, les pièces de bois tombent sous le pic du démolisseur, c'est une avalanche de débris de chaux, de plâtre que d'autres ouvriers chargent dans des voitures.

Le passant s'attarde, il voit d'un œil indifférent ou mélancolique briser des choses qui auraient encore leur utilité, mais le progrès demande que l'on se hâte et pendant qu'un groupe de travailleurs détruisent, un autre groupe prépare les assises d'une construction nouvelle.

La loi des contrastes est toujours la même. Le souvenir d'hier est remplacé par le modernisme de demain. Des matériaux neufs remplaceront les anciens et le progrès aura marqué d'un pas son ascension continue.

Dans notre pauvre humanité soumise elle aussi à cette loi de progrès, des démolitions s'accomplissent en nombre considérable. Une réputation, une carrière s'écroulent en bien peu de temps... il suffit d'une parole calomniatrice dite presque de gaieté de cœur. Cette réputation, cette carrière ne sont plus capables de se reprendre, elles ne parviendront jamais, malgré tous leurs efforts à gravir la colline d'où elles se sont vues précipiter. Ce sont souvent des amis, des êtres chers qui se font ainsi les démolisseurs de ce qui devrait leur être sacré.

Pourquoi dans notre peuple catholique croyant et sincère est-on si facilement destructeur de réputation ?

Pourquoi chez nous, cultive-t-on avec tant de ferveur cet art de démolir son prochain ?

On est peiné de voir disparaître un souvenir historique, une chose du vieux temps, et personne ne prend la revanche des absents dont on flétrit la réputation et l'honneur. Pourquoi

au lieu d'essayer sans cesse nos forces à cette manie de démolir, pourquoi ne pas nous constituer des constructeurs d'harmonie et de bonne entente ?

A notre époque où l'on parle tant d'accord et de liaison, il est triste de constater combien parfois nous sommes peu sincères et pas du tout charitables pour ceux qui sont près de nous.

Avec un peu d'attention et de bonne volonté, avec du jugement et surtout du cœur il serait facile de faire disparaître cette anomalie et certes nos rapports avec nos semblables — qui ont leurs vertus comme nous avons les nôtres — y gagneraient en franchise et en cordialité.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MATHILDE. — Vous êtes toujours la bienvenue. Votre lettre m'est parvenue avec l'article qui me plaît mais que nous ne pouvons reproduire au *Femina*. Mille regrets.

On doit tendre la main ou simplement s'incliner suivant le cas, car il est difficile de tracer des règles immuables. On doit plutôt laisser l'initiative à la personne plus âgée ou d'une situation plus élevée.

Je vous suis reconnaissante pour ce que vous dites de bien des "Heures brèves"; je souhaite que plusieurs passent des heures agréables en compagnie de ces courts billets écrits au fil de la plume.

CLÉMENCE. — Il est difficile de donner une réponse sans avoir lu le manuscrit, mais je ne crois pas qu'une personne qui n'a pas d'expérience dans l'art d'écrire puisse composer un roman qui vaille beaucoup...

Vous avez attendu bien longtemps une réponse à votre dernière lettre. Il faut toujours adresser sa missive avant le 15 du mois précédent. Ainsi pour avoir votre réponse au courrier de septembre vous auriez dû écrire à la fin d'août.

Je serai toujours heureuse de vous lire.

Jeanne LE FRANC.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE SEPTEMBRE

QUESTION HISTORIQUE

A Louis XI.

LOSANGE

B
BAC
BAGUE
BAGARRE
CURÉE
ERE
E

MNÉMOTECHNIE

Les trois Parques: Lachesis, Atropos, Clotho.

VERS A TERMINER

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on
[abandonne,
Se balencent au vent sur le ciel gris de fer,
Oh ! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver !

Ont trouvé toutes les solutions justes :
Mlle Marie-Thérèse Bouillé, Deschambault ;
Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame,
Manchester, N. H. ; M. Jules Bouré, 11, Ste-
Marguerite, Québec ; L'Hôpital Civique, Qué-

bec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin
Ste-Foy, Québec ; Mme Anatole Cyr, Cyrville,
Ont. ; M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-
Thérèse, Québec ; Mlle Évangéline Nézan,
240, Breeze-Hill, Ottawa ; Mlle Céline La-
chappelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ;
M. Antony Joly, St-Hyacinthe ; Mlle Jeanne
Grisé, St-Césaire, P. Q. ; Mlle Blanche Des-
chênes, 101½, Chemin Ste-Foy, Québec ;
M. C.-Eug. Bellavance, 230, rue Ste-Thérèse,
Québec ; R. Frère Antoine, 262, rue St-Fran-
çois, Québec ; M. Robert Wagner, 4, rue Fer-
land, Québec ; Mlle Eug. Viel, rue Ste-Thérèse,
Québec ; Mlle Madeleine Lahaye, 264, rue
Elm, Holyoke, Mass. ; M. Bernard Paré,
Deschambault ; Mlles Marie-Jeanne et Cécile
Leclerc, Loretteville ; Mme H.-A. St-Pierre,
8, rue Harris, Springvale, Me.

Les noms suivants ont été tirés de l'urne :
Mlle Jeanne Grisé et M. Bernard Paré.

JEUX D'ESPRIT N° 101

DEVINETTE

Un arpenteur fait l'ascension d'une haute
montagne. A une certaine hauteur, il s'aperçoit
qu'il n'a pas son mètre ; il s'assied donc et dit
à son aide : Va vite chercher mes mesures, je
vais m'asseoir ici pour t'attendre. A quelle
hauteur se trouvait-il ?

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

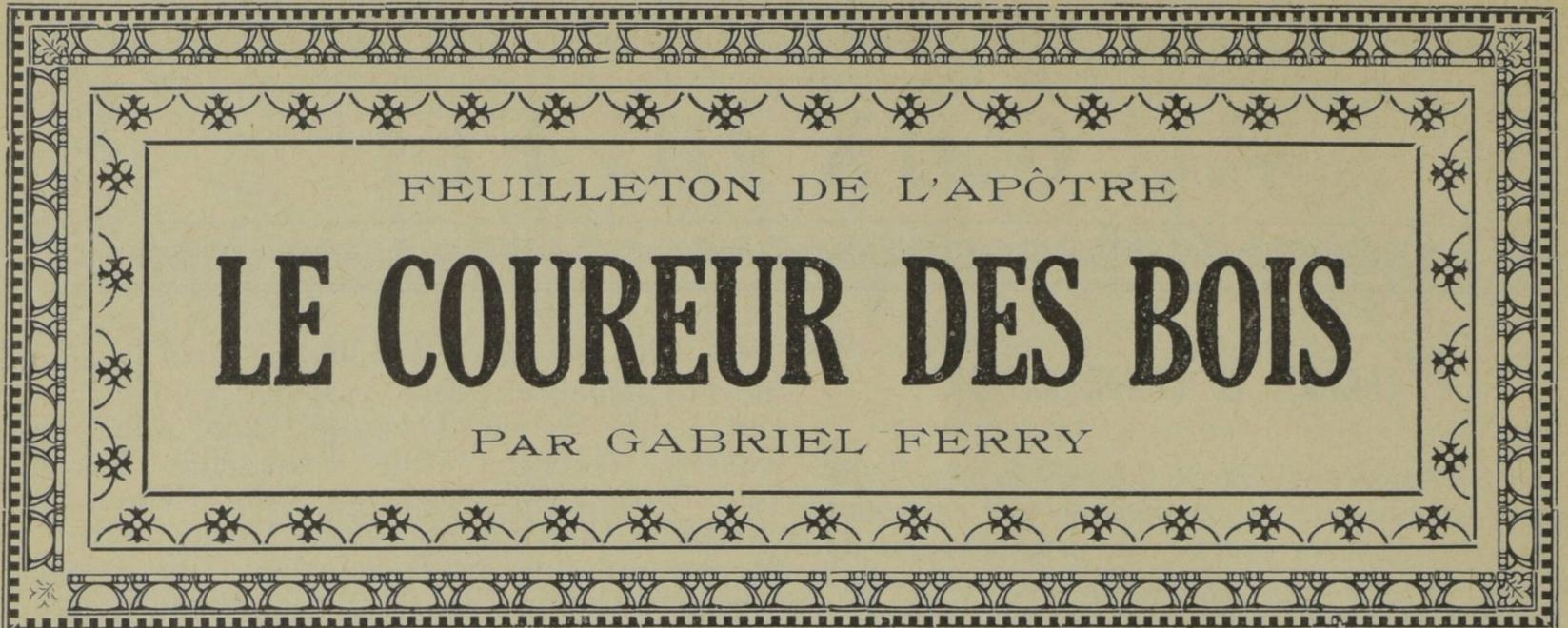
Deux mots charmants ; tous deux partent du
[cœur,
Tous deux donnent bonheur.
Cherche ! Pour ton ami tu ressens le premier,
Cherche ! De ton ami tu reçois le dernier.

PARONYMES

Quel est le chef-lieu de département français
qui devient le nom d'un oiseau, si l'on en
change la première lettre ?

DERNIÈRES PAROLES

Qui a prononcé ces dernières paroles: "Tu
montreras ma tête au peuple, elle en vaut la
peine."



No 2

CHAPITRE VIII

OÙ BENITO LAISSE PERCER QUELQUE PARTIALITÉ
POUR LES JAGUARS

Le vieux pâtre aurait bien pu reprendre son récit sans que personne l'interrompît, mais aussi avec la certitude de ne pas être écouté.

L'imminence d'un danger tout à l'heure si éloigné, le voisinage de la bête féroce glaçaient le cœur et paralysaient la langue des auditeurs du vaquero. Celui-ci se taisait du reste comme les autres, en paraissant réfléchir à ce qu'exigeait cette terrible circonstance, quand l'Espagnol rompit le silence profond qui régnait dans le bivac.

— Prenez vos armes ! s'écria don Estévan.

— C'est inutile, seigneur maître, reprit le conteur, à qui son expérience du danger ne tarda pas à rendre tout son sang-froid. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas laisser éteindre le foyer.

Un fagot de branches sèches, qu'il y jeta en disant ces mots, répandit tout alentour une flamme éblouissante dont l'éclat enveloppa tous les assistants d'une nappe de lumière.

— A moins que la soif ne l'étrangle, reprit Benito, le démon des ténèbres n'osera franchir ce cercle de feu. Cependant, je dois dire que la soif l'étrangle souvent ; alors...

— Alors ? interrompit un des interlocuteurs d'un ton d'anxiété.

— Alors, continua le vaquero, alors il ne connaît ni feu ni flammes. Aussi, à moins d'être bien décidé à lui défendre l'approche de l'eau, le plus prudent est de s'écarter de son chemin. Ces animaux-là ont toujours plus soif que faim.

— Et quand ils ont bu ? demanda à son tour Baraja, dont la flamme éclairait la contenance peu rassurée.

— Ils cherchent à apaiser leur faim. Ces jaguars sont fort sensuels. C'est, du reste, bien naturel, ce me semble.

Un second rugissement, mais qui paraissait évidemment plus éloigné, vint prouver à l'auditoire de

Benito, terrifié par sa théorie des tigres, que celui-là du moins n'éprouvait pas la soif à son dernier paroxysme. Tout le monde gardait un profond silence, interrompu seulement par le pétilllement des broussailles que Baraja jetait avec profusion dans le brasier.

— Doucement, corbleu ! s'écria Benito ; si vous consommez nos provisions de bois, vous chargerez-vous d'en aller chercher de nouvelles dans la forêt ?

— Non, de par tous les diables ! répliqua l'aventurier.

— Alors, tâchez de les faire durer, pour que nous ne nous trouvions pas dans les ténèbres à la merci du jaguar, dont deux heures de plus d'abstinence auront redoublé la soif.

Si Benito eût pris à tâche d'effrayer ses auditeurs, il eût certes parfaitement réussi ; car tous jetaient un regard d'angoisse sur le peu de bois mort qui restait amoncelé à la portée de leur main ; mais, en dépit de ses réponses railleuses, il y avait dans la voix de l'ancien vaquero quelque chose de solennel qui portait en soi une conviction profonde. A peine y avait-il assez de bois pour entretenir une heure de plus la flamme protectrice qui brillait dans le foyer.

On conçoit que don Estévan avait remis à une autre occasion d'interroger Tiburcio. Celui-ci cependant n'eût pas attendu plus longtemps pour remercier l'Espagnol ; mais il ignorait que ce fût lui qui avait donné ses ordres à Cuchillo. Plus d'une fois, néanmoins, don Estévan jeta à la dérobée, au milieu de ce terrible moment, un regard observateur sur Tiburcio ; mais, par l'effet du hasard, la figure du jeune homme, constamment restée dans l'ombre, demeurait invisible pour lui. Tiburcio, de son côté, sentait aussi que le moment eût été mal choisi pour échanger des compliments de courtoisie avec le chef du bivac.

Le silence continuait à régner au loin. Don Estévan et le sénateur avaient regagné leur lit de camp sur lequel ils étaient assis, le fusil à la main, et il ne resta plus autour de Benito que ses deux camarades, Baraja, Cuchillo et Tiburcio. Les chevaux continuaient néanmoins à se grouper le plus près possible

du foyer, et leur présence à côté des hommes, le souffle bruyant de leurs naseaux indiquaient que, pour être plus éloigné, le danger n'était pas encore dissipé.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi sans que le son d'une voix humaine troublât la morne tranquillité de la forêt.

Au milieu du plus grand danger, il y a toujours dans la voix de l'homme une harmonie consolante qui semble en diminuer l'horreur ; aussi l'un des domestiques pria le vaquero de continuer son récit.

— Je vous disais donc, reprit Benito, que le jaguar bondissait à la poursuite de mon cheval, et que je n'avais pas, comme ce soir, un feu clair pour l'éloigner. Tout à coup, j'aperçus de nouveau, à la clarté de la lune, le cheval lui-même qui galoppait de mon côté ; mais c'était la dernière course qu'il dût faire, à en juger par le terrible cavalier qu'il portait.

“ Le jaguar, cramponné sur son dos, la tête collée sur le cou du pauvre animal, se laissait emporter par lui, et il était à peine à quelque distance de moi, qu'un affreux craquement d'os brisés se fit entendre ; le cheval tomba comme la foudre ; le jaguar venait de lui casser la dernière vertèbre près de la tête.

“ Le tigre et le cheval roulèrent l'un sur l'autre en tournoyant, et, le lendemain, au jour, il ne restait plus que des lambeaux déchirés du coursier qui m'avait porté si longtemps.

“ Eh bien ! croyez-vous maintenant que le jaguar n'attaque que les poulains ? demanda le vieux pâtre.

Personne ne répondit ; mais les auditeurs de Benito tournèrent la tête vers l'endroit où la zone de lumière expirait devant d'épaisses ténèbres, comme si, au milieu d'elles dussent apparaître les prunelles flamboyantes d'un de ces formidables animaux.

Sous l'impression du récit de l'ancien pâtre et de celle causée par la présence indubitable d'un des terribles rôdeurs de nuit des bois d'Amérique, le silence des voyageurs se prolongea longtemps encore. Tiburcio fut le premier à le rompre. Aussi habitué que le vaquero à la vie solitaire, il était moins ému que ses compagnons.

— Cependant, dit-il, si vous n'eussiez pas eu de cheval, le jaguar vous eût dévoré à sa place ; votre cheval vous a donc sauvé en payant pour vous, et ici nous avons vingt chevaux pour un tigre.

— Ce jeune homme raisonne fort bien, ce me semble, s'écria Baraja, rassuré par cette observation.

— Vingt chevaux, oui, répondit Benito ; ils resteront près de nous jusqu'à ce que la peur ait troublé leur jugement, et, à l'approche immédiate du danger, ils s'enfuiront pleins d'une folle terreur. Le jaguar qui rôde par ici ne les poursuivra pas, parce que l'instinct des chevaux les entraînera du côté opposé à l'eau, dont il ne veut pas s'éloigner, et, peut-être...

— Peut-être ?... demandèrent plusieurs voix à la fois.

— Peut-être, reprit solennellement Benito, peut-être a-t-il déjà goûté de la chair humaine ; et ces animaux, comme je vous le disais tout à l'heure, étant fort sensuels, il dédaignera la chair d'un cheval pour celle de l'un de nous, ce dont, à tout prendre, on n'a pas trop le droit de le blâmer.

— C'est rassurant ! interrompit Cuchillo.

— Certainement, car il se contentera d'un seul, à moins...

Benito paraissait être l'homme des réticences effrayantes ; aussi, nul n'osa plus l'interroger pendant une minute. Cependant, Cuchillo, impatienté de le voir rester silencieux, s'écria :

— Achevez donc, de par tous les diables !

— Je voulais dire, répondit l'ancien vaquero, à moins qu'il n'ait sa femelle avec lui, auquel cas... Mais, à quoi bon vous effrayer ?

— Que le tonnerre vous brûle ! cria Baraja. Parlez donc !

— Auquel cas il se croirait obligé de faire à sa compagne la galanterie d'un second d'entre nous, acheva Benito comme à regret.

— Corbleu ! dit Baraja avec ferveur, je prie Dieu que ce tigre-là soit célibataire.

Et il jeta convulsivement dans le foyer une brassée de branches mortes.

— Doucement donc, répéta Benito, nous avons encore au moins six heures de nuit, et pas pour une heure de bois sec devant nous.

En disant ces mots, il arracha au brasier une partie des aliments qu'y avait jetés Baraja.

— Ainsi donc, nous avons trois chances, continuait-il en se rasseyant comme un homme décidé à subir un sort inévitable : la première, que ce tigre n'ait pas trop soif ; la seconde, qu'il se contente d'un des chevaux ; et la troisième, que ce soit un tigre garçon, comme dit l'ami que voilà.

Personne n'osa contester la terrible exactitude de ce calcul, qui avait, du reste, son côté rassurant ; mais il était dit que, de ces trois chances, nulle ne devait rester avant la fin de la nuit.

Bientôt, cependant, une clarté consolante apparut à l'horizon : c'était la lune qui se levait.

Ses rayons ne tardèrent pas à verser des flots de lumière blanche sur la cime des arbres, au haut desquels les chouettes faisaient seules entendre leurs notes lugubres. A l'exception de l'oiseau moqueur, qui répétait de temps à autre ses cris plaintifs ; du vampire, qui troublait le silence de la nuit du frôlement de ses grandes ailes, les solitudes environnantes paraissaient n'abriter nuls hôtes vivants autres que le groupe de chevaux et de cavaliers rassemblés autour ou à peu de distance du foyer.

— Pensez-vous, demanda Tiburcio à Benito, que le jaguar se soit retiré ? J'ai entendu plus d'une fois ces animaux hurler la nuit autour de ma hutte et s'éloigner pour ne plus revenir.

— Oui, répondit le domestique, quand les abords de leur abreuvoir étaient libres, quand ils éventaient sans doute l'odeur de quelque proie lointaine ; mais ici, leur abreuvoir est intercepté, nous sommes en grand nombre, et le jaguar n'abandonne pas ainsi

l'endroit où se trouvent réunis son boire et son manger. Tout animal féroce moins sensuel que le jaguar en ferait autant. Prions Dieu que celui-ci soit seul en chasse ! Mais, pour s'être éloigné, je n'en crois rien.

Un grognement sourd, moins rapproché, il est vrai, que le premier qu'ils avaient entendu, et moins éloigné que le second, vint confirmer l'assertion de l'ancien vaquero.

— C'est signe, dit-il, que la soif devient plus vive ; car l'air de la nuit ne fait que l'irriter, en lui apportant les fraîches émanations de la citerne.

Cependant, le brasier, petit à petit consumé, jetait des lueurs moins vives, et la provision de bois touchait à sa fin. Une proportion effrayante s'établissait entre les progrès de la soif chez le tigre et la diminution du bois au foyer. La lueur du feu était la plus infranchissable barrière à opposer au désespoir de la bête féroce.

— La soif serre de plus en plus le gosier du jaguar, à n'en pas douter ; la première chance nous échappe déjà, je le crains, dit Benito d'un air morne.

— *Hijo de...* te tairas-tu ! s'écria Cuchillo en s'avancant, le couteau à la main, vers Benito. Prophète de malheur ! n'as-tu que des nouvelles lugubres à nous donner ?

— Que puis-je faire ? dit le domestique sans s'émouvoir. Je suppose que je ne parle qu'à des hommes de cœur, et, quand votre couteau ferait ce que le jaguar peut faire d'un moment à l'autre, ce sera une chance de moins en votre faveur. Au lieu de huit, il n'aura plus qu'à choisir entre sept ; car ces animaux sont trop sensuels pour emporter un cadavre. A tout prendre, c'est un noble animal, qui...

Cette fois, la réticence de l'incorrigible panégyriste des tigres fut involontaire. Un rugissement, éclatant comme le son d'un clairon, retentit du côté opposé au dernier et lui coupa la parole.

— *Ave Maria !* le tigre est marié ! s'écria Baraja avec angoisse.

— Cet homme dit vrai, continua Benito ; car il y en a deux, et jamais deux tigres mâles n'ont chassé de compagnie. Quoi que vous en disiez, seigneur Cuchillo, voilà déjà deux chances de moins : la soif augmente et le tigre est double. Or, un est à quatre comme deux sont à huit, c'est-à-dire que... sur quatre...

— Ça fait cinq sur huit, interrompit Baraja, dont la terreur troublait les facultés mathématiques.

— *Caray*, comme vous y allez ! reprit froidement le vieux Benito. La peur vous fait extravaguer, mon cher ; pour deux tigres, il ne faut que deux hommes, si je sais bien calculer ; or, vous en mettez cinq, c'est trois de trop. Donc, sur huit que nous sommes ici, il est probable qu'il n'y en aura que six qui verront se lever l'aurore prochaine.

— Que la foudre me consume si j'ai jamais trouvé un compagnon d'infortune plus incommode que celui-là ! dit en gémissant Cuchillo, qui, malgré sa fureur, n'était plus disposé à diminuer la proportion des victimes exposées aux jaguars, et qui respectait

désormais la vie du vieux vaquero comme celle d'un fétiche.

— C'est égal, dit Baraja, tant que je verrai ces chevaux groupés autour de nous, j'aurai bon espoir.

— C'est l'unique chance qui nous reste, hasarda un des compagnons de Benito qui, connaissant sa longue expérience, écoutait ses paroles comme autant d'oracles.

Malheureusement, cette dernière chance ne devait pas subsister longtemps.

A un hurlement qui sembla partir des confins indécis des ténèbres de la nuit et de la zone lumineuse qui éclairait la Poza, les chevaux groupés près de la clarté du foyer se débandèrent, saisis d'une folle terreur.

La terre trembla sous leurs sabots, les broussailles craquèrent avec un bruit formidable, et tous se perdirent bientôt sous les arches sombres de la forêt, que les rayons de la lune éclairaient de lueurs brisées par le feuillage. C'était signe que, devant le péril qui grossissait, les animaux, compagnons de l'homme, perdaient toute confiance dans sa protection, et qu'ils n'attendaient plus de salut que de la vigueur de leurs jarrets, décuplée par une frayeur sans bornes.

Au moment où la dernière ressource sur laquelle les voyageurs pussent compter vint à s'évanouir. Benito se leva, et, traversant l'espace qui séparait le groupe dont il faisait partie de don Estévan et du sénateur assis à l'écart, il s'approcha d'eux.

— La prudence exige, dit-il, que vous ne restiez pas ainsi loin de nous ; on ne sait ce qui peut arriver. Vous l'avez entendu, le danger nous environne à droite et à gauche ; venez au milieu de nous, et nous vous ferons un rempart de nos corps.

La contenance effrayée du sénateur offrait un contraste frappant avec la contenance calme du chef espagnol.

— C'est un bon conseil à suivre, s'écria Tragaduros ; écoutons ce fidèle serviteur.

Et il se levait pour mettre à profit le dévouement du vieux domestique ; mais don Estévan l'arrêta.

— Ce ne sont donc pas des contes de chasseurs faits pour effrayer les novices, que ceux dont vous entretenez vos auditeurs ? dit-il à Benito.

— Seigneur Dieu ! c'est la vérité ! reprit celui-ci.

— Il y a donc un danger réel ?

— Inévitable.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, restons à notre place !

— Y pensez-vous ? interrompit Tragaduros.

— Le devoir d'un chef est de protéger ses soldats, et non de se faire protéger par eux, répliqua fièrement Arechiza, et voici ce que nous allons faire. Si le danger vient de ce côté, puisque c'est à droite et à gauche que nous avons entendu ces hurlements, je reste le fusil à la main pour attendre l'ennemi et protéger nos derrières. Avec un œil sûr, un cœur ferme et deux balles dans chaque canon, un jaguar n'est pas à craindre. Vous, seigneur, allez faire à l'avant-garde ce que je ferai à l'arrière, et, si votre... présence exige que vous vous appuyiez sur nos hommes, je laisse ce soin à votre discrétion.

Ce compromis, qui sauvait les apparences, était trop du goût du sénateur pour qu'il ne l'acceptât pas. De fait, Tragaduros était assez peu soucieux d'exposer en sa personne le propriétaire futur d'un demi-million de dot, et s'empressa d'aller se joindre au groupe réuni près du foyer, sous prétexte de protéger l'avant-garde.

Ces dispositions étaient à peine prises qu'un formidable dialogue sembla s'établir entre le couple affamé et altéré des jaguars. C'étaient tantôt des grondements étouffés, des rauquements graves ou des notes aiguës, que les deux animaux échangeaient de deux directions différentes. Cet effrayant orchestre éveillait dans le bois ou dans les plaines des échos sourds ou vibrants qui semblaient peupler les solitudes environnantes d'une douzaine de ces terribles hôtes. Chaque rugissement retentissait dans la poitrine des voyageurs.

Le fusil du sénateur tremblait dans ses mains comme le roseau que le vent agite ; Baraja se recommandait à tous les saints de la légende espagnole ; Cuchillo serrait sa carabine à la briser, et Benito, avec le fatalisme de l'Arabe, attendait froidement le dénouement de ce drame, dont les deux sauvages acteurs commençaient déjà le prologue par d'affreux rugissements.

CHAPITRE IX

LES TUEURS DE TIGRES

A la lueur projetée par le feu que Benito entretenait parcimonieusement, on pouvait voir don Estévan suivre des mouvements de son corps la direction où se faisaient entendre les rugissements de gauche. Il avait l'air calme d'un chasseur qui guette le passage d'un chevreuil. Tiburcio, à l'aspect du chef espagnol, sentit s'éveiller en lui cette exaltation que produit le danger sur certaines organisations énergiques ; mais son poignard était la seule arme qu'il possédât.

Il jeta un coup d'œil sur le fusil à deux coups dont le sénateur devait faire un usage peut-être plus funeste à ses compagnons qu'aux jaguars. A en juger par le tremblement convulsif de sa main, son coup d'œil devait être assez obscurci pour se tromper de but.

De son côté, le sénateur jeta un regard sur le poste qu'occupait Tiburcio au centre du groupe formé par les deux compagnons de Benito, le vieux vaquero lui-même, Baraja et Cuchillo. Tiburcio surprit un de ses regards :

— Seigneur sénateur, lui dit-il, il ne convient peut-être pas que vous exposiez ainsi une vie si précieuse que la vôtre. Vous avez des parents, une noble famille ; moi, personne ne me pleurera.

— Le fait est, dit le sénateur, que, si les autres attachent à ma vie la moitié seulement du prix que j'y mets moi-même, ma mort leur causera un affreux crève-cœur.

— Eh bien ! changeons de place ; donnez-moi ce fusil, et je vous ferai de mon corps un rempart contre la griffe et la dent des jaguars.

Cette proposition de Tiburcio avait lieu au moment où les voix cavernueuses du couple féroce se faisaient encore entendre alternativement. Mais, tout d'un coup, les deux voix se marièrent en un duo de rugissements qui déchiraient les échos et vibraient dans l'air au-dessus de la cime des arbres.

Sous l'impression causée par ce terrible concert, l'échange proposé par Tiburcio fut accepté. Le sénateur prit sa place, tandis que le jeune homme, les yeux étincelants, les lèvres frémissantes, s'avança de quelques pas hors du groupe, et attendit, le fusil sur l'épaule, l'attaque inévitable de l'un des deux tigres.

Don Estévan et lui paraissaient immobiles et inébranlables comme deux statues. Les reflets inégaux du feu éclairaient ces hommes si étrangement réunis par le hasard, et dont l'un ne le cédait à l'autre ni en orgueil ni en courage.

Le moment devenait de plus en plus critique. Les deux jaguars allaient, dès lors, se trouver en face d'ennemis dignes d'eux.

Le foyer ne jetait plus qu'à peine une pâle clarté.

Cependant, un nouvel incident devait bientôt changer la face des choses. Pour le faire bien comprendre, il est nécessaire de préciser exactement la situation des hommes et des lieux.

Nous avons dit que le campement avait été dressé dans un espace compris entre la ceinture d'arbres du petit vallon où était creusée la Poza et la lisière d'une forêt qui traversait la route menant à l'hacienda del Venado. C'était le centre de cet emplacement qu'on avait choisi pour le lieu de halte, mais plus près de la citerne que de la forêt. Des buissons de bois de fer assez élevés entouraient les deux autres côtés de cette clairière. C'était dans la direction en deçà, de la Poza d'un côté et au delà de la lisière du bois de l'autre, que se faisaient entendre les rugissements. Du premier côté, se tenait Tiburcio, et de l'autre don Estévan ; le groupe d'hommes occupait le milieu entre eux deux.

Dans un de ces moments de silence terrible qui est gros de toutes les terreurs de l'inconnu, un glapisement plaintif de chacal se fit entendre à quelque distance, au delà de la ceinture des bois de fer ; mais, tout lugubre que fût cette espèce de vagissement, c'était comme une douce mélodie en comparaison des rugissements des jaguars.

— Un chacal oser glapir si près d'un tigre, voilà qui me semble étrange, dit à voix basse le vieux vaquero.

— Mais j'ai entendu dire que, quand le jaguar est en chasse, le chacal le suit en hurlant, répondit Tiburcio du même ton.

— Il y a du vrai là dedans, reprit Benito ; mais le chacal ne se hasarde à glapir près du jaguar que quand ce dernier déchire sa proie. C'est une humble prière de lui en laisser sa part ; mais, lorsque le jaguar chasse, il se garde bien de s'en faire entendre de peur de servir lui-même de curée. C'est étrange, en vérité, reprit l'ancien pâtre comme en pensant tout haut ; mais, par Dieu ! il y a un second chacal de ce côté.

En effet, la mélodie plaintive, exactement cadencée comme la première, s'éleva lentement au milieu du silence, et dans une direction opposée.

— Je le répète, reprit Benito, les chacals n'auraient pas tant d'audace que de se trahir ainsi ; ce doivent être deux créatures d'une autre espèce qui ne redoute pas les jaguars.

— De qui voulez-vous parler ? demanda Tiburcio surpris.

— De deux créatures humaines, de deux chasseurs américains, je le parierais.

— Deux chasseurs du Nord, dites-vous ?

— Oui. Il n'y a guère qu'eux assez courageux pour chasser ainsi ces dangereux animaux la nuit. Ceux-là se sont séparés sans doute, et se servent d'un signal convenu pour se rejoindre dans les ténèbres.

Cependant, les deux chasseurs, si c'en était toutefois, devaient avancer avec bien des précautions, car on n'entendait craquer ni le moindre branchage, ni la moindre feuille.

— Holà, hé, du foyer ! cria tout à coup dans les ténèbres une voix semblable à celle des matelots qui se hêlent la nuit, nous *accostons*(1) ; n'ayez pas peur et ne faites pas feu.

La voix avait un accent étranger qui confirmait en partie la supposition de l'ancien vaquero ; mais l'aspect de l'homme qui se montra achevait d'en faire une certitude.

Ce n'est pas ici le moment de décrire la statue herculéenne, le bizarre accoutrement du nouveau venu : il figurera d'une manière trop marquante dans ce récit pour que nous n'ayons pas plus tard l'occasion d'en faire le portrait. Il nous suffira de dire que c'était une sorte de géant armé d'une longue et lourde carabine dont le canon épais était à six pans.

L'œil vif du chasseur américain eut bientôt parcouru le groupe entier, et s'arrêta net avec quelque complaisance sur la figure de Tiburcio.

— Que le diable emporte votre feu ! dit-il d'un ton brusque, mais qui n'excluait pas la bonhomie. Vous nous effrayez depuis deux heures les deux plus beaux tigres mouchetés qui aient jamais rugé dans ses solitudes.

— Effrayer ! interrompit Baraja ; caramba ! ils nous le rendent bien !

— Vous allez m'éteindre ça, j'espère, reprit le chasseur.

— Éteindre notre foyer, notre seule sauvegarde ! répéta l'Américain avec étonnement. . . Et il compta du doigt autour de lui. . . Quoi ! reprit-il, huit hommes n'ont qu'un feu pour sauvegarde contre deux pauvres tigres ! vous voulez vous moquer de moi.

— Qui êtes-vous ? demanda impérieusement don Estévan.

— Un chasseur, vous le voyez.

— Chasseur de quoi ?

— Mon compagnon et moi, nous chassons au castor, au loup, au tigre et à l'Indien, c'est selon le cas.

— C'est le ciel qui vous envoie pour nous délivrer ! s'écria Cuchillo.

— Pas du tout, reprit le chasseur, à qui la figure de Cuchillo déplaisait sans doute ; nous avons trouvé, mon camarade et moi, à environ deux lieues d'ici, un puma et un couple de jaguars qui se disputaient le corps d'un cheval mort. . .

— Le mien, interrompit Tiburcio.

— Le vôtre ! pauvre jeune homme ! reprit le chasseur d'un ton de rude cordialité ; eh bien ! je suis aise de vous voir ici, car j'ai pensé que le maître de ce cheval n'était plus parmi les vivants. Or, continua l'Américain, nous avons tué le puma, et suivi jusqu'ici la trace des deux tigres, que vous empêchez de venir se désaltérer à la Poza. Si donc vous voulez que nous vous en débarrassions, il faut nous éteindre ça, et promptement, et nous laisser faire.

— Et votre compagnon, demanda Estévan, qui se surprit à désirer attacher à son expédition deux recrues de cette espèce, où est-il ?

— Il va venir. Ainsi, à l'œuvre ; autrement, nous vous laissons vous tirer d'affaire comme vous pourrez.

Il y avait tant d'autorité, tant de conviction dans le ton du chasseur, et d'imperturbable assurance dans les assertions qu'il avança pour faire éteindre le foyer, que don Estévan dut céder à ses désirs. Les braises furent dispersées. Alors, l'Américain fit entendre un second cri de *coyote* (chacal), et une minute ne s'était pas écoulée, que le compagnon du chasseur arrivait à son tour près de l'Américain.

Quoique le dernier venu fût d'une taille assez élevée, il ne paraissait guère qu'un pygmée en comparaison du premier. Il n'était pas moins bizarrement accoutré que lui, mais l'obscurité empêchait de bien distinguer ses traits et son costume. Nous reparlerons de lui également plus tard.

— Enfin, votre diable de feu est éteint, dit-il, faute de bois sans doute, et nul de vous n'a osé aller en chercher.

— Non, dit le premier Américain ; j'ai obtenu de ces messieurs qu'ils voulussent bien s'en rapporter à nous pour les débarrasser de deux animaux qu'ils empêchaient humainement d'aller se désaltérer.

— Hum ! murmura le sénateur, je ne sais pas si nous avons agi prudemment. Et si vous les manquez ?

— Les manquer ! et comment cela ? reprit le dernier venu. Parbleu ! si je n'avais pas craint de faire fuir l'autre tigre en en tuant un, je l'ai eu plusieurs fois au bout de ma carabine, et j'allais céder à la tentation, quand le signal convenu avec mon associé, un glapissement de chacal, m'a fait accourir.

— J'espérais que je finirais par convaincre ces voyageurs, et je vous ai appelé près de moi, dit le grand chasseur.

— Vous saviez donc que nous étions là ? demanda Baraja.

— Sans doute : il y a deux heures que nous vous épions involontairement. Ah ! je connais des pays où les voyageurs qui ne prendraient pas plus de précautions que vous auraient bien vite le crâne dégarni de sa peau. Mais allons, Dormilon, à la besogne.

— Et si les jaguars tombent sur nous ? dit le sénateur.

(1) Expression de marin pour dire : nous approchons.

— Ils s'en garderont bien. Le premier de leurs besoins à satisfaire à présent est la soif ; vous n'allez pas tarder à les entendre hurler de joie de ne pas voir leur abreuvoir rougi par la flamme qui les effraye plus que la présence de l'homme. Ils ne songeront d'abord qu'à boire.

— Ces tigres sont bien exaspérés, je le crains, dit Baraja. Mais qu'allez-vous faire ?

— Ce que nous allons faire ? reprit le chasseur appelé Dormilon ou le Dormeur : une chose fort simple. Nous allons nous poster près de la citerne ; les deux jaguars arriveront ; mon associé, que voici, se chargera de l'un, moi de l'autre, et je vous réponds que, seulement le temps de les viser à la clarté de la lune, ils n'auront plus ni faim ni soif.

— Ah ! ça vous semble simple ! s'écria Cuchillo étonné en effet de la simplicité de cette combinaison.

— Simple comme bonjour, dit le Dormeur. Mais tenez, que vous disais-je ?

Deux rugissements égaux, et partant cette fois-là du même point, résonnèrent à la fois en notes stridentes qui semblaient arrachées aux plus puissants instruments de cuivre.

Le couple féroce saluait le retour des ténèbres d'un chant de joie sauvage. Les auditeurs de ce concert nocturne purent entendre, mêlé à cette terrible harmonie, le bruit des naseaux qui aspiraient avec délices les fraîches émanations de la citerne.

Les voyageurs jetèrent autour d'eux un regard d'angoisse, mais, pendant que les cavités du bois et de la plaine répétaient encore les rugissements des jaguars, les deux chasseurs s'étaient éloignés, et on n'aperçut bientôt que deux corps qui rampaient le long des arbres de la Poza. Les canons des carabines américaines jetèrent encore un éclair sous les rayons de la lune, puis tout disparut dans le creux de l'étroit vallon. C'est sans doute un fort beau spectacle qu'un combat de taureaux, quand un de ces animaux bondit dans le cirque sous le feu des banderillas, et que, les cornes baissées, les yeux étincelants et creusant la pierre du pied, il mugit à l'instant de se précipiter sur le matador ; mais si les spectateurs n'étaient séparés de l'animal en fureur que par une simple barrière, nul doute que ce spectacle ne perdît pour eux toute sa beauté.

Un combat de tigres et d'hommes devait être, pour les Romains, un spectacle plus attrayant encore qu'un combat de taureaux de nos jours. Mais qui peut douter que l'affluence des spectateurs au cirque n'eût été bien moins grande, si des barrières de fer et des gradins élevés n'eussent mis les assistants hors des chances du combat à mort des hommes et des tigres ?

Rien qu'un étroit espace, le tiers de celui que peut mesurer un jaguar dans son élan, et une ceinture d'arbres seulement, séparaient ici les voyageurs du théâtre de la lutte prochaine entre les deux chasseurs et le couple féroce. Qu'un des acteurs humains vint à manquer son rôle, et les spectateurs étaient obligés de le remplir à sa place. C'est une situation exceptionnelle, fertile en émotions, et dont nous pourrions

parler savamment et par expérience, si nous ne l'avions déjà fait ailleurs(2).

Au moment où les chasseurs disparaissaient dans le petit vallon au centre duquel se trouvait l'abreuvoir, les hurlements d'allégresse cessèrent ; c'était signe que les deux animaux altérés faisaient le tour de la clairière pour gagner la citerne. Les voyageurs retenaient leur souffle et le silence le plus profond régnait dans les bois, que la lune éclairait de sa lumière tranquille. Aussi purent-ils entendre au loin le moindre craquement des buissons que froissaient les deux bêtes féroces en rampant vers le vallon ; car, bien que le feu fût éteint, leur instinct les avertissait néanmoins de la présence de l'homme. Le chasseur américain ne s'était pas trompé en disant que, pour le moment, le plus impérieux besoin à satisfaire était pour elles une soif dévorante.

On sait jusqu'à quel point la petitesse des glandes salivaires enflamme la soif chez la race féline ; mais une prudence cauteleuse est aussi le trait distinctif de cette race ; et les deux jaguars, dévorés du besoin de boire, semblaient vouloir éviter le combat pour l'engager avec plus d'avantage une fois qu'ils auraient apaisé le feu qui brûlait leur gosier. Qu'ils essayassent après de satisfaire leur faim, c'était en effet un point qui n'admettait point de doute, et, malgré l'imperturbable assurance avec laquelle un des chasseurs étrangers avait affirmé que les deux tigres n'auraient bientôt plus ni faim ni soif, c'était une redoutable épreuve à subir.

Malgré cette position critique pour les spectateurs, nous devons cesser de nous occuper d'eux un instant pour reporter notre attention sur les deux chasseurs, bien plus exposés qu'eux et par conséquent plus dignes d'intérêt.

La lune n'était pas encore assez élevée dans sa course pour jeter ses rayons jusqu'au fond du petit vallon où ils étaient descendus, et, en comparaison de la vive lumière qui brillait tout alentour, ce fond ténébreux paraissait encore plus noir. A peine l'œil humain eût-il pu distinguer les deux chasseurs, la carabine à la main, le couteau entre les dents, un genou en terre, et adossés l'un à l'autre.

Cette posture, en élargissant la base du corps, leur donnait plus de solidité pour recevoir au besoin le choc impétueux d'un de leurs adversaires, quoique à vrai dire l'un des chasseurs parût d'une vigueur à recevoir debout, sans broncher, le choc d'un lion de l'Atlas. Puis, en se tournant le dos, leurs yeux pouvaient embrasser tout l'espace que les tigres pouvaient parcourir, et leur éviter ainsi une surprise dangereuse.

Au bout de quelques secondes, le groupe haletant des spectateurs put voir se glisser à travers les arbres deux corps élancés, aux prunelles flamboyantes, tantôt bondissant, tantôt rampant, et dont l'aspect, à moins d'y être accoutumé, devait causer un frisson de terreur à l'homme le plus brave. Souples comme les lianes des bois, les deux animaux présentaient en s'avancant quatre points lumineux, quatre globes

(2) *Voyage et aventures au Mexique*, chez Carpentier 1847.

de feu toujours en mouvement, semblables aux lucioles que la brise des forêts agite sur les feuilles des arbres d'Amérique.

Les chasseurs, cachés par le vallon, ne pouvaient rien voir encore ; le seul avertissement qu'ils reçurent de l'approche de leurs ennemis était un sourd gémissement de colère que les tigres laissaient échapper à la vue et à l'odeur des hommes, et des tressaillements de volupté qu'excitait en eux le voisinage de la source limpide de la Poza. En dépit du péril qui approchait, aucun des deux chasseurs ne fit de mouvement, et une couleuvrine de bronze sur son affût n'est pas plus ferme que le canon de leur carabine ne le paraissait entre leurs mains.

Et cependant il leur fallait un courage à toute épreuve, ou une aveugle confiance, dans leur adresse, pour leur faire accepter ainsi sans frémir, au fond d'un étroit espace resserré par des berges escarpées, un combat corps à corps, sans espoir de fuite, avec deux adversaires que la soif rendait furieux, et dont une blessure, si elle n'était mortelle, devait décupler la fureur.

Au fond de ce vallon, il fallait vaincre ou mourir

CHAPITRE X

DEUX TÉMOINS À CHARGE

Les spectateurs du terrible et prochain combat qui allait s'engager ne tardèrent pas à voir les jaguars s'arrêter brusquement comme des limiers qui tombent en arrêt. Un rugissement de désappointement s'échappa de leurs poitrines. Ils venaient d'éventer l'odeur des deux nouveaux ennemis qu'ils n'avaient pas flairés jusqu'alors.

Le couple féroce n'était plus qu'à quelques pas de la citerne.

Un instant, le mâle et la femelle s'arrêtèrent comme d'un commun accord, s'étirèrent en s'allongeant de toute leur longueur, battirent ensuite leurs flancs de la queue, puis, avec un rugissement retentissant, tous deux s'élevèrent à vingt pieds du sol. Pendant une seconde ils semblèrent planer au-dessus de la circonférence du vallon.

Une détonation suivie d'un rugissement d'agonie se fit aussitôt entendre. L'un des jaguars, tué pour ainsi dire au vol par la carabine d'un des chasseurs, tournoya dans l'air sur lui-même et retomba sans vie au fond du vallon. L'autre y bondit plein de rage et de vigueur.

Ce fut alors un bruit confus de voix humaines et de hurlements, comme si les deux chasseurs se roulaient corps à corps avec leurs ennemis ; puis une seconde détonation suivit la première, et un dernier rugissement, aigu d'abord, et qui expira graduellement, termina la courte scène que les auditeurs terrifiés ne pouvaient que deviner.

Ce ne fut que lorsque le plus grand des chasseurs montra sa haute taille sur le bord du vallon qu'ils accoururent tous avec empressement.

— Voyez, leur dit-il, ce que peuvent deux rifles du Kentucky et un bon couteau, entre des mains accoutumées à le manier.

Mais l'obscurité les empêcha d'abord de rien distinguer, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'ils purent voir les cadavres des jaguars étendus par terre, et le chasseur appelé Dormilon occupé à baigner d'eau froide une longue déchirure qui commençait derrière l'oreille, suivait l'épaule en un large sillon, et se terminait au delà de la poitrine.

— C'est égal, disait Dormilon, un couteau vaut mieux que les griffes les plus acérées ; je vous prie d'en juger.

En effet, l'estafilade qu'il avait reçue, quoique profonde, n'avait déchiré que les chairs, tandis que l'un des jaguars, étendu près de lui, perdait ses entrailles par une énorme ouverture de plus d'un pied de longueur. C'avait été le coup de grâce de l'animal qu'une balle n'avait pu tuer. Quant à l'autre, le plomb du chasseur l'avait atteint si près de la cervelle, que la mort avait été instantanée.

— N'y a-t-il pas, demande Dormilon, une hacienda près d'ici, où l'on peut vendre deux belles peaux de tigre et une troisième de puma ?

— Certes, reprit Benito, nous allons nous-mêmes à l'hacienda del Venado, qui n'est qu'à quelques lieues, et où indépendamment de cinq piastres qu'on vous donnera pour chaque peau, vous aurez encore une prime de dix autres piastres.

— Qu'en dites-vous, Canadien ? Poussons-nous jusque-là ?

— Oui, certes, quarante-cinq piastres en valent la peine ; et, quand nous aurons dormi un instant, nous nous mettrons en route pour cette hacienda. Mais nous y arriverons, je pense, plus vite que vous, à moins que vous ne remettiez la main sur vos chevaux, dont il n'est pas resté un seul à votre disposition.

— Soyez sans crainte sur nous, reprit l'ancien pâtre, ce n'est pas la première fois que j'ai vu des troupeaux de chevaux, frappés d'une terreur folle, se disperser ainsi dans les bois ; mais je n'ai pas oublié mon premier métier : demain, quand le soleil luira, j'espère les avoir ramenés, et, avec la permission du seigneur don Estévan, je vais prendre mes deux camarades et partir à leur recherche à l'instant même.

Rien ne s'opposait plus maintenant à ce qu'on rallumât les foyers pour le reste de la nuit, car les étoiles ne marquaient pas encore onze heures.

On reprit donc les derniers préparatifs du souper interrompu. Les feux rallumés lançaient de nouveau de joyeuses lueurs ; le mouton débouché répandait aussi un parfum appétissant, quand l'Espagnol et le sénateur firent mander près d'eux les deux intrépides chasseurs qui leur avaient rendu un de ces services qu'on n'oublie pas.

— Approchez, leur dit le sénateur, braves chasseurs dont nous avons si bien apprécié l'aide inespérée et l'intrépidité à toute épreuve ; un morceau de rôti et un coup de vin de Catalogne ne seront pas trop après la rude besogne que vous venez d'accomplir.

— Heu ! dit le plus âgé des chasseurs en présentant près du foyer sa taille athlétique, ce n'est pas grand-chose que d'avoir tué deux pauvres tigres. Si nous

sortions d'un combat contre une douzaine d'Indiens Comanches, Pawnies ou Sioux, cela pourrait valoir la peine qu'on en parlât. En tout cas, avant comme après le combat, un morceau de rôti est toujours le bienvenu. Allons, Dormilon, approchez aussi, achevait-il en s'adressant à son camarade.

— Et vous, jeune homme, dit à son tour l'Espagnol en faisant signe à Tiburcio qui se tenait à l'écart, ne voulez-vous pas partager l'hospitalité que nous pouvons vous offrir comme à ces braves chasseurs ?

Le jeune homme obéit à l'invitation du chef, et pour la première fois sa figure apparut dans la clarté rayonnante du foyer. Un instant les yeux de don Estévan semblèrent vouloir le dévorer de leur regard. C'était, en effet, une physionomie remarquable, que celle de Tiburcio Arellanos.

Bien qu'elle n'offrit alors que l'expression d'une mélancolie tranquille, un nez aquilin aux ailes mobiles, des yeux noirs légèrement enfoncés sous d'épais sourcils, un teint olivâtre, mais que la noirceur de la barbe rendait d'un blanc mat, et par-dessus tout l'extrême contractibilité de sa lèvre supérieure, indiquaient de fougueuses passions.

Une chevelure châtain foncé plutôt que noire ombrageait son front, il était grand et svelte ; mais ses larges épaules, ses reins étroits et cambrés, ses blanches et puissantes mains dénotaient une vigueur européenne, qui devait seconder, au besoin, les passions développées sous le ciel torride de la molle Amérique espagnole. La mélancolie qu'exprimaient ses nobles traits tempérant en ce moment l'énergie presque sauvage de ses yeux.

C'était bien là le fils d'une grande race, transplanté dans un pays à peine à moitié civilisé.

— C'est la figure et le port de Juan de Madiana, se dit à part soi don Estévan Arechiza.

Mais, comme il lui importait sans doute de ne pas révéler le secret qu'il venait de découvrir, il cacha sous un masque de froideur des pensées que nul ne devait soupçonner.

Il y avait aussi un autre homme qui, à l'aspect de Tiburcio, vivement éclairé par la flamme, tressaillit et ferma les yeux comme si un éclair l'avait ébloui. Il allait s'élancer vers lui quand un second coup d'œil le détrompa sans doute, car il se rassit en souriant de sa méprise.

Cet homme était le plus âgé et le plus robuste des deux chasseurs. Aux regards dont il l'enveloppait il était facile cependant de voir que le premier mouvement de sympathie que lui avait fait éprouver Tiburcio ne se démentait pas. Puis ses yeux allaient et venaient de l'un à l'autre des convives groupés autour du feu, avec une vivacité qui dénotait en lui une profonde habitude de scruter les hommes ou les objets dont il était entouré.

— Mais allons donc ! Dormilon, on dirait que vous avez honte d'approcher, cria le chasseur son associé ; montrez donc que vous savez vivre.

Le second chasseur avança tout en murmurant des mots sans suite dont on n'entendit que ceux-ci :

— Certainement... mais ce que... Diable... des figures...

Et, tout en s'approchant, il ramena sur son front un bonnet de fourrure qu'il portait, de manière à cacher ses yeux ; et, d'un mouchoir à carreaux presque en lambeaux, dont il avait entouré la blessure de son cou, il se fit un masque qui ne permettait pour ainsi dire de voir de sa figure qu'une bouche armée de dents de nature à promettre un rude convive. Ensuite, comme si ces précautions en suffisaient pas, ainsi qu'Ulysse chez Euryclée, il prit place au foyer de manière à rester caché dans l'ombre.

— Y a-t-il dans votre pays beaucoup d'hommes de votre force et de votre stature ? demanda le sénateur au robuste chasseur, qui mangeait et buvait comme deux hommes ordinaires.

— Au Canada, répondit celui-ci, personne ne me remarquerait ; demandez à mon camarade Dormilon.

— Sans doute, c'est la vérité, grommela son compagnon.

— Mais vous n'êtes donc pas du même pays ? reprit le sénateur.

— Dormilon est natif d'Es...

— De l'État de New-York, se hâta d'interrompre le chasseur, tandis que le Canadien le regardait d'un air étonné sans toutefois le démentir.

— Et quelle est votre profession ?

— *Coureur des bois*, répondit le Canadien. C'est-à-dire que notre vie se passe à courir les bois sans autre but que de ne pas nous trouver resserrés dans les villes. Mais c'est une profession qui se perd ! et, quand tous deux nous ne serons plus, la race des coureurs des bois s'éteindra en Amérique. Ni Dormilon ni moi n'avons de fils pour continuer la profession de leurs pères.

Il y avait, dans ces dernières paroles du Canadien, une nuance de mélancolie qui contrastait avec son rude parler. Ici, don Estévan se mêla à la conversation :

— C'est un triste métier, dit-il, et, si vous vouliez être des nôtres dans une expédition que nous allons entreprendre, je pourrais, pour votre part de butin, remplir vos bonnets de poudre d'or. Dites, le voulez-vous ?

— Non, répondit brusquement le compagnon du Canadien.

— Chacun son métier, reprit ce dernier ; nous ne sommes pas des chercheurs d'or. Puis nous aimons à aller où il nous plaît, sans chef, sans contrôle, à être libres, en un mot, comme le soleil ou le vent dans les savanes.

Cette réponse fut faite d'un ton si péremptoire que l'Espagnol dut renoncer à combattre une résolution qui paraissait inébranlable, et chacun ne songea plus qu'à s'installer le plus commodément pour passer la nuit.

Tous, à l'exception de Tiburcio, ne tardèrent pas à s'endormir. Mais Tiburcio était bien jeune ; depuis vingt-quatre heures à peine, il se trouvait orphelin d'une femme qu'il aimait comme sa mère,

et Tiburcio était amoureux : triple raison pour ne pas dormir et pour rêver.

Ce fut d'abord une tristesse profonde qui s'empara de ses sens. Il se trouvait dans une situation exceptionnelle, où le passé était pour lui aussi impénétrable à ses yeux que l'avenir.

— Oh ! ma mère, se dit-il dans son cœur, oh ! ma mère, qui m'apprendra maintenant qui je suis ?

Et il semblait prêter l'oreille, comme si les soupirs du vent dans les feuilles eussent dû prendre une voix pour lui répondre. Tiburcio était loin de soupçonner que, parmi ces hommes couchés au clair de lune ou près du foyer, il y en avait un qui aurait pu lui dire le nom qu'il devait porter.

Mais, en mourant, la veuve d'Arellanos lui avait du moins révélé un secret peut-être plus intéressant que celui de sa naissance.

La révélation d'un trésor caché ouvrit tout à coup devant les yeux de Tiburcio une échappée lumineuse sur le monde des rêves ; un rêve lui-même brillant comme l'étoile qui se détache du brouillard vint luire à ses yeux. Une vision que, dans sa condition première, il n'osait caresser que comme une chimère, prit tout à coup les proportions de la réalité. Une distance infranchissable sembla se combler comme par un pont jeté par la main des fées sur un abîme.

L'or fait de ces miracles quotidiens. N'avait-il pas en perspective la possession d'un riche placer ? Tiburcio alors osa reprendre un rêve interrompu, se rappeler ce qu'il savait de son passé et dominer l'avenir.

Il reprit ce rêve depuis le commencement. En se reportant de deux ans en arrière, les barrières élevées par le doute et le découragement s'écroulèrent devant lui, comme une sombre décoration au sifflet du machiniste ou devant la baguette d'un enchanteur.

De même que, dans cette nuit où il rêvait aujourd'hui, une vaste forêt ouvrait à ses yeux ses arcades assombries par le crépuscule. Un homme, une jeune fille, des serviteurs à cheval se présentaient à lui, inquiets, égarés dans un dédale inextricable de lianes et de broussailles, et le saluaient comme l'ange protecteur qui devait les guider vers le but qu'ils cherchaient. L'homme, les serviteurs ne lui apparaissaient plus que confusément ; mais les joues pâles, les yeux noirs, les cheveux d'ébène de la jeune fille brillaient de tout l'éclat merveilleux qui l'avait alors frappé. Comme deux ans auparavant, Tiburcio les rassurait, les remettait dans le chemin perdu, et cheminait avec la cavalcade pendant deux jours trop vite écoulés.

Il se rappela une halte dans la forêt, pendant une nuit de délices et d'angoisses. Tous dormaient, les hommes sur la mousse, la jeune fille sur une peau de tigre : lui seul veillait. Un chêne consumé ne jetait plus qu'une lueur mourante. La nature était silencieuse, mais non muette. Il aspirait, au milieu du silence, les émanations virginales qui semblaient monter doucement vers le ciel avec les parfums, ravivés par la nuit, des mousses, des feuilles et des sassafras. Il écoutait le souffle à peine formé d'une respiration de jeune fille qui se mariait aux harmo-

nies des bois, éternel concert que la terre donne chaque nuit au monde étoilé.

Puis tout cela disparaissait aux yeux de Tiburcio : la jeune fille rentrait dans son habitation. C'était là qu'il passait une semaine entière, ivre d'amour, mais n'osant élever ses vœux jusqu'à celle qu'il aimait. Dans les fêtes des villages voisins de sa demeure, il l'avait revue cent fois sans être plus hardi, car il était pauvre ; mais aujourd'hui . . .

Tiburcio se voyait puissant et riche et il espéra ; puis, à son tour, ses yeux s'appesantirent, et il s'endormit au milieu de ses beaux rêves. Était-il besoin de dire que la jeune fille que lui retraçaient ses souvenirs était celle de don Augustin Pena, et que l'habitation en question était l'hacienda del Venado ?

Au point du jour, tous les dormeurs furent éveillés par le bruit d'une clochette et le retentissement sur la terre des sabots d'une *cavallada* (3). C'était Benito qui ramenait la troupe effrayée des chevaux, selon qu'il l'avait promis. Tous les voyageurs furent promptement sur pied ; mais ce fut en vain qu'ils cherchèrent les deux chasseurs : ils n'étaient plus là, et s'étaient éloignés sans que personne les eût entendus.

Les chevaux sellés, les mules chargées, la cavalcade continua sa route vers l'hacienda. Le sénateur et don Estévan prirent les devants, tandis que Tiburcio, forcé de remonter en croupe derrière Cuchillo, car, cette fois, il ne restait pas de selle disponible pour lui, les suivait avec Baraja ; puis, enfin, venaient les trois domestiques. Les deux cavaliers cheminaient donc ensemble de nouveau : l'un, se rappelant qu'il avait acheté la révélation du val d'Or par la promesse solennelle de venger Arellanos ; l'autre, rêvant aux moyens de se défaire de Tiburcio à la première occasion.

Le jour allait faire place à la nuit, quand, après une journée de marche, les bâtiments de l'hacienda del Venado se dessinèrent dans le lointain, assombris déjà par une demi-obscurité. Pendant quelque temps encore, la cavalcade suivit un chemin tracé dans les bois qui couvraient la plaine à droite et à gauche.

Au moment où la cavalcade quittait les bois pour entrer dans la plaine au milieu de laquelle s'élevait l'hacienda, deux hommes sortaient des fourrés, la carabine à la main. C'étaient les deux chasseurs qui avaient si brusquement pris congé le matin

— Vous avez été dupe de quelque ressemblance, dit le plus âgé des deux chasseurs, c'est-à-dire le Canadien, à Dormilon.

— Je suis sûr que c'est lui, vous dis-je ; quinze ans n'ont rien changé à son air et à sa tournure. Le son de sa voix est resté le même qu'à l'époque où j'étais le miquelet Pepe le Dormeur. Mais, depuis quinze ans, mon oreille ni mes yeux n'ont rien oublié non plus. Ainsi, Bois-Rosé, vous pouvez être sûr de ce que je vous affirme.

— Au fait, dit Bois-Rosé (peut-être n'a-t-on pas oublié ce nom), on rencontre plus souvent l'ennemi l'on fuit que l'ami que l'on cherche.

En achevant ces mots, le chasseur canadien

(3) Troupe de chevaux.

s'appuya d'un air mélancolique et pensif, sur le long canon de sa carabine, et continua de suivre de l'œil les voyageurs, qui ne tardèrent pas à disparaître sous les murs de l'hacienda.

Le soleil couchant enveloppait l'occident d'une brume de pourpe. Les collines, un instant illuminées, se confondirent dans la teinte égale du crépuscule, et les deux chasseurs, regagnant le couvert du bois, disparurent à leur tour sous son ombre épaissie par la nuit.

CHAPITRE XI

L'HACIENDA DEL VENADO

L'hacienda del Venado, comme tous les bâtiments de cette espèce situés sur les frontières indiennes, et, par conséquent, exposés aux incursions des bordes errantes de ces déserts, était une espèce de citadelle aussi bien qu'une maison de campagne. Bâtie en briques et en pierres de taille, couronnée d'une terrasse crénelée, fermée de portes massives, elle pouvait soutenir un siège de la part d'ennemis plus experts en stratégie que les tribus d'Apaches voisines.

A l'un de ses angles, s'élevait un clocher en pierres de taille également, mais à trois étages, et qui couronnait la chapelle attenante à l'hacienda. Ce clocher pouvait offrir encore, au cas où le principal corps de logis eût été forcé, un asile presque imprenable.

Enfin, de fortes estacades, composées de pieux et de troncs de palmiers, entouraient le bâtiment tout entier, ainsi que les communs destinés à servir d'habitation aux gens et aux serviteurs de l'hacienda aux vaqueros et aux hôtes subalternes qui, sur leur passage, venaient de temps à autre demander une hospitalité passagère. En dehors de cette enceinte privilégiée, une trentaine de huttes composaient une espèce de petit village habité par les travailleurs à gages (*peones*) et leurs familles, inféodés à l'hacienda, et qui, dans les jours de danger, pouvaient venir, en renforçant sa garnison habituelle, y chercher asile et protection.

Telle était l'hacienda où nous allons précéder les voyageurs que nous avons laissés sur la route.

Don Augustin Pena, le propriétaire, était un homme opulent. Outre une riche mine d'or qu'il exploitait à peu de distance de là, d'innombrables troupeaux de grand et petit bétail, de chevaux, de mules, de taureaux, bondissaient et mugissaient en pleine liberté, au milieu des vastes savanes ou des forêts profondes qui couvraient les vingt lieues de terrain annexées à l'hacienda. Une pareille étendue de territoire n'est rien moins que rare dans un pays où certaines propriétés sont aussi grandes qu'un département français.

Cependant, il n'était bruit, depuis Guymas jusqu'à ces frontières, que de l'opulence du seigneur don Augustin et de l'immense héritage que sa fille, dona Rosario(4), ou plus gracieusement Rosarita, apporterait à celui qu'elle prendrait pour époux.

Aussi, la jeune fille, était-elle le but de bien des ambitions. Sa beauté, du reste, eût suffi, sans la fortune qu'elle devait apporter, à la mort de son père, pour justifier toutes ces prétentions.

Dans ces provinces reculées, le type andalou s'est généralement affaibli ; mais il n'avait rien perdu chez elle de sa distinction, et, par un heureux contraste, la pureté de ce type se joignait à la fraîcheur des filles du Nord. Les joues roses de la fille de don Augustin prêtaient plus d'éclat encore à ses yeux noirs, à la couronne de cheveux d'ébène qui ornait sa tête, et le soleil torride n'avait rien ôté à la blancheur de son teint. En un mot, ses mains, ses pieds, sa taille et cette tournure qui, selon l'expression andalouse, *derama sal y perdona vidas*(5), s'alliaient chez elle à la richesse du sang européen. Après un tel éloge, toute description deviendrait superflue. Elle était donc au fond de ces déserts comme la fleur du cactus, qui, selon une tradition, s'épanouit et meurt de onze heures à minuit, sous l'œil de Dieu seul, sans qu'il soit donné à aucun œil humain d'admirer ses couleurs, sans que l'odorat puisse se délecter à son parfum.

La plaine immense au milieu de laquelle était située l'hacienda del Venado avait un double aspect. Le côté de la plaine qui regardait la façade du bâtiment offrait seul des traces de grande culture. Des champs de maïs à perte de vue, de vastes plantations d'oliviers révélaient la présence et les travaux de l'homme.

Derrière l'hacienda, à quelques centaines de pas du mur de clôture, le défrichement cessait, et des forêts encore vierges s'étendaient dans leur sombre et primitive majesté.

La partie cultivée était arrosée par un assez large cours d'eau. Pendant la saison sèche, il coulait lentement, quoique en bouillonnant contre les pierres arrondies qui obstruaient son lit ; mais, dans la saison des pluies, ce cours d'eau se changeait en torrent impétueux, qui roulait ces pierres énormes comme la lame roule les galets sur la plage, inondait parfois la plaine et reculait chaque année les berges qui l'encaissaient.

Le plus puissant des chefs arabes, le plus riche des patriarches de l'ancien temps, ne compta jamais de plus superbes et de plus nombreux troupeaux que don Augustin Pena dans les immenses pâturages.

Une heure avant le coucher du soleil, deux hommes traversaient la plaine pour gagner l'hacienda, l'un monté sur un cheval, l'autre sur une mule. Le cheval et la mule étaient, chacun dans son genre, un des plus beaux échantillons de l'espèce ; l'un avec sa fière encolure, son large poitrail et son cou de cygne, l'emportait à peine sur la mule aux fines jambes, aux flancs arrondis et à la croupe luisante, qui marchait à ses côtés.

Le premier cavalier était le maître de l'hacienda ; son costume se composait d'un chapeau de paille de Guayaquil, d'une chemise de fine et blanche batiste,

(5) Locution intraduisible, mot à mot : répand du sel et épargne la vie. Cela vient du mot *salero*, qui sert à exprimer la superbe allure des Andalouses en marchant.

(4) Abréviation de Maria del Rosario, Marie du Rosaire.

sans veste, et d'un pantalon de velours à bouton d'or, serré sur les hanches. Le second, monté sur la mule, était le chapelain de l'hacienda, un révérend moine franciscain au froc bleu, à la ceinture de corde de soie, à la robe cavalièrement retroussée au-dessus de ses bottes de cheval armées de longs et sonores éperons ; un large feutre gris, posé de côté, achevait de donner au franciscain une tournure plus soldatesque que monastique.

L'hacendero(6) semblait jeter un regard d'orgueil sur ces immenses richesses qui l'entouraient et qui, selon lui (et nous sommes fort de son avis), étaient bien supérieures à des lingots d'or entassés dans un coffre-fort. Quant au moine, il paraissait absorbé dans une préoccupation trop puissante pour faire attention au spectacle d'opulence grandiose que lui présentait la plaine.

— Par saint Julien, patron des voyageurs, disait don Augustin, depuis vingt-quatre heures que vous êtes absent, je craignais, révérend père, que quelque jaguar ne vous eût engloûti, vous et votre mule.

— L'homme propose et Dieu dispose, reprit le moine : je n'étais parti, il est vrai, que pour quelques heures, afin de donner la sépulture chrétienne au pauvre Joaquin, éventré par un taureau, et j'avais béni la terre où on l'avait enterré, quand un jeune homme à cheval arriva comme un éclair, la figure bouleversée et les traits en désordre, pour me prier de pousser jusque chez lui entendre la confession de sa mère mourante ; dix lieues de plus qu'il me fallait faire. J'eus beau prétexter des occupations, pour me dispenser d'accompagner ce jeune homme, je dus enfin céder à ses instances. Savez-vous qui c'était ?

— Comment le saurais-je ? reprit l'hacendero.

— Tiburcio, le fils adoptif du gambusino Marcos Arellanos.

— Comment ! sa mère est morte ! j'en suis fâché, c'est un brave jeune homme, et je n'ai pas oublié que sans lui, nous serions peut-être morts de soif, ma fille, mes gens et moi. Lui avez-vous dit que, s'il se trouvait sans ressources, il serait le bienvenu à l'hacienda del Venado ?

— Non ; car ce garçon nourrit une passion insensée pour votre fille, s'il faut vous le dire.

— Eh ! qu'importe, si ma fille ne l'aime pas ? reprit don Augustin ; mais l'eût-elle aimé, je me serais cru assez riche pour ne rien chercher chez l'homme qu'elle eût distingué par les qualités morales ou physiques que possède Tiburcio. Je n'avais rêvé pour gendre qu'un homme intelligent, assez brave pour défendre ces frontières contre les hordes d'indiens, et j'aurais trouvé tout cela chez lui. Mais aujourd'hui j'ai pour Rosarita, de plus hautes visées.

— Et peut-être n'auriez-vous pas eu tort, reprit gravement le moine. Ce que j'ai deviné... ce que j'ai... compris... pourrait faire de Tiburcio un gendre plus précieux encore que vous ne l'imaginez.

— Il est trop tard, dit l'hacendero ; ma parole est donnée, et je ne la retirerai pas.

— C'est cependant de lui que j'ai à vous entretenir, répliqua le moine, et, quoi qu'il en soit, peut-être ne serez-vous pas fâché de m'entendre.

En ce moment, les deux cavaliers, après avoir dépassé l'estacade, étaient arrivés au pied d'un perron qui conduisait à un large vestibule, et de là au salon de l'hacienda.

C'était une vaste salle dans laquelle un courant d'air, pratiqué selon l'usage des pays chauds, entretenait une fraîcheur perpétuelle. De fines nattes de Chine, curieusement travaillées, couvraient le carreau, composé de larges pierres de liais, et d'autres nattes, plus richement peintes, servaient de stores aux croisées.

Les murs, blanchis à la chaux, étaient rehaussés de quelques rares gravures enluminées dans leurs cadres dorés : des *butcas*(7) en cuir, des tablettes d'encoignure sur lesquelles des *braseros* en argent offraient aux fumeurs des charbons couverts d'une cendre blanche, des chaises et un canapé en rotin de fabrique anglo-américaine, en composaient tout l'ameublement.

Sur une table d'un bois de *balsamo* poli, des jarres poreuses servaient à rafraîchir l'eau qu'elles contenaient. De larges tranches de pastèques offraient sur un vaste plat d'argent leur chair incarnadine, qu'un jus savoureux perlait de gouttelettes rosées. Des *pitallas*(8) épanouissaient la pourpre foncée de leurs graines à côté des pastèques et des grenades entr'ouvertes. Enfin, des oranges, des grenadilles, des limons doux, tous les fruits des pays chauds, réunis pour tenter et apaiser la soif, témoignaient des intentions hospitalières du seigneur don Augustin.

— Attendez-vous donc des hôtes ? demanda le moine à l'aspect de ces préparatifs.

— Don Estévan Arechiza m'a fait prévenir de son arrivée pour ce soir avec une suite assez nombreuse, et je me mets en mesure de bien accueillir un hôte de son importance. Mais, voyons, Fray Jose Maria, j'écoute ce que vous avez à me dire.

Chacun s'assit sur un des fauteuils de cuir à bascule dont on a parlé et tandis que l'hacendero s'y balançait mollement, le cigare à la bouche, le moine commença en ces termes :

— Je trouvai la vieille femme couchée sur un banc de pierre à la porte de sa cabane ; car elle avait pu se traîner jusque-là pour attendre mon arrivée.

— Béné soyez-vous, mon père, me dit-elle ; vous arrivez encore à temps pour recevoir ma dernière confession. Mais, si vous le permettez, pendant que vous vous reposerez un peu, vous assisterez à ce que je vais dire à celui que j'ai toujours regardé comme mon fils, et à qui j'ai une vengeance à léguer quand je ne serai plus."

— Eh quoi ! mon père, interrompit don Augustin vous avez permis cette infraction à la loi de Dieu, qui dit : " La vengeance n'appartient qu'à moi ! "

(7) Grands fauteuils à bascules.

(8) Fruits d'une variété de cactus-vierge.

(6) Propriétaire d'hacienda.

— Pourquoi pas ? dit le moine ; dans ces déserts où nous n'avons pas de tribunaux, chacun ne doit-il pas les remplacer ?

Après cette courte apologie, le moine continua :

— Je m'assis donc et j'écoutai :

— Ton père n'a pas été la victime des Indiens comme nous l'avons cru, reprit la malade en s'adressant à Tiburcio ; c'est son associé qui l'a égorgé pour s'emparer d'un secret que je te dirai tout à l'heure, mais à toi seul.

— Dieu seul aussi, ma mère, reprit Tiburcio, pourrait nous faire retrouver cet homme, qui nous est inconnu.

— Dieu seul ! s'écria la veuve d'un air de dédain. Est-ce là le langage d'un homme ? Quand les Indiens viennent dérober le bétail du vaquero, dit-elle, *Dieu seul pourrait m'apprendre ce qu'il est devenu ?* Non ; il cherche, et son œil sait trouver sa trace. Aujourd'hui que je n'ai plus besoin de toi, tu feras comme le vaquero, et tu retrouveras l'assassin : c'est le dernier vœu de la femme qui a pris soin de ton enfance, et tu n'y manqueras pas.

— J'obéirai, ma mère, répondit le jeune homme.

— Écoute ce qui me reste à te dire, continua-t-elle. Le meurtre d'Arellanos n'est pas une supposition, c'est une réalité ; et voici ce que m'apprit un vaquero qui revenait d'au delà du Tubac. Quelques jours auparavant, il avait rencontré deux voyageurs : l'un était ton père, l'autre lui était inconnu. Le vaquero, ayant eu à suivre la même route qu'eux, avait été amené, par l'inspection de leurs traces, à une conviction dont il me fit part : près d'un endroit où les deux voyageurs avaient bivouqué, l'herbe foulée et inondée de sang indiquait le théâtre d'une lutte horrible. Les empreintes sanglantes se continuaient jusqu'à une rivière, où probablement la victime avait été précipitée. Cette victime était Marcos ; car plus loin le vaquero avait reconnu la direction suivie par le meurtrier à la marque imprimée sur le sable par le pied de son cheval, le cheval que montait cet homme bronchait parfois de la jambe gauche de devant ; en outre, dans la lutte, le meurtrier avait dû être blessé à la jambe, car une empreinte de pied plus lourde que l'autre indiquait évidemment qu'il boîta un peu."

L'hacendero écoutait avec attention cette preuve de la merveilleuse sagacité de ses compatriotes, dont il avait tous les jours tant d'occasions de se convaincre. Le moine continua son récit :

— Écoute, reprit la mourante, jure de venger Arellanos, et tu seras assez riche pour faire agréer tes vœux de la plus fière et de la plus riche, fût-ce de la fille de don Augustin Pena, pour laquelle ta passion en m'a pas échappé. Aujourd'hui, tu peux y penser sans folie, car tu peux être aussi riche que son père. Dis, jures-tu de poursuivre partout le meurtrier d'Arellanos ?

— Je le jure, reprit Tiburcio.

— Alors, acheva le franciscain, la vieille femme remit à son fils un papier sur lequel Arellanos, en partant, avait tracé l'itinéraire de la route qu'il comptait suivre lui-même.

— Avec les trésors que te fera trouver ce papier, reprit la mourante, tu auras de quoi corrompre, si tu le veux, la fille d'un vice-roi. Maintenant, mon enfant, que j'ai ton serment, laisse-moi me confesser à ce saint homme ; un fils ne doit jamais entendre la confession de sa mère."

Le moine fit alors en quelques mots le récit de la mort de la veuve d'Arellanos ; puis il termina en disant :

— Voilà, seigneur don Augustin, ce qui me préoccupait et ce qui me faisait vous dire que Tiburcio Arellanos, pour être d'une race inconnue, n'en était pas moins un parti fort sortable pour la belle dona Rosario.

— J'en conviens, reprit don Augustin ; mais je vous l'ai dit, ma parole est donnée à don Estévan Arechiza.

— Quoi ! ce Espagnol, demanda le moine, serait votre gendre ?

L'hacendero sourit d'un air mystérieux.

— Lui ! non, dit-il, mais un autre ; don Estévan ne voudrait pas de cette alliance.

— Peste ! s'écria le moine, il est difficile !

— Peut-être en a-t-il droit, reprit don Augustin en souriant du même air.

— Mais quel est donc cet homme ? demanda de nouveau le moine étonné.

Au moment où don Augustin allait répondre, un serviteur entra dans la pièce où cette conversation avait lieu.

— Seigneur don Augustin, dit l'homme, il y a deux voyageurs qui viennent à la porte d'entrée solliciter l'hospitalité pour la nuit. L'un d'eux prétend être connu de vous.

— Qu'ils soient les bienvenus, dit l'hacendero, et qu'on les fasse entrer ; deux hôtes de plus, connus ou inconnus, ne seront pas de trop ici.

Quelques secondes après, deux cavaliers arrivaient près du perron, sur le haut duquel les attendait le maître de l'hacienda.

L'un était un homme d'une trentaine d'années, dont le visage ouvert et le front haut indiquaient autant d'audace que d'intelligence. Il était leste bien découplé et vêtu avec élégance, quoique avec simplicité.

— Ah ! c'est vous, Pedro Diaz ! s'écria don Augustin ; y a-t-il donc quelques Indiens à exterminer près d'ici, que vous vous trouviez dans nos solitudes ?

Pedro Diaz était en effet célèbre par sa haine pour les Indiens, son audace à les combattre et son adresse à se tirer du plus mauvais pas.

— Avant de vous répondre, permettez-moi, dit-il, de vous présenter le roi des gambusinos et le prince des musiciens, le seigneur don Diego Oroche, qui flaire l'or comme un chien flaire le gibier, et qui joue de la mandoline comme lui seul.

L'individu présenté sous le nom d'Oroche salua gravement l'hacendero.

Il y avait cependant probablement longtemps que le tact si subtil dont parlait son interlocuteur n'avait eu l'occasion de s'exercer, ou les cartes avaient été bien défavorables au seigneur Oroche, car son

extérieur n'était rien moins que confortable. Pour porter la main à son feutre, il n'eut pas besoin de déranger les plis du manteau dans lequel il était artistement drapé. Il lui suffit de choisir parmi les trous de ce manteau pour passer à l'aise sa main armée d'ongles durs et pointus, et dont la prodigieuse longueur indiquait un joueur de mandoline. Effectivement, il en portait une en sautoir.

Pendant qu'il s'inclinait courtoisement devant le riche propriétaire, de longues mèches d'une chevelure inculte tombèrent sur son visage, droites et roides comme les roseaux dont la mythologie couronne la tête des dieux qui président aux fleuves.

Quand ils furent assis dans le salon, Diaz prit la parole :

— Nous avons entendu dire qu'il était question à Arispe d'une expédition dans l'intérieur de l'Apacheria, et ce cavalier et moi nous nous sommes mis immédiatement en route pour y prendre part. Notre chemin nous a conduits à votre hacienda, seigneur don Augustin, et nous venons vous demander l'hospitalité jusqu'à demain. Au point du jour, nous nous remettrons en route pour Arispe.

— Vous n'irez pas si loin, répondit en souriant l'hacendero ; l'expédition est prête, et j'en attends le chef ici ce soir même : il agréera vos services, j'en suis garant, et vous épargnera ainsi quelques jours de route.

— C'est à merveille, reprit Diaz, et je rends grâce à Dieu de cette coïncidence.

— La soif de l'or vous a donc aussi gagné ! demanda don Augustin à Pedro Diaz.

— Non pas, Dieu merci ! Je laisse le soin de chercher de l'or à un gambusino expérimenté, tel que le seigneur Oroche. Pour moi, vous le savez, je n'ai d'autre souci que d'user de représailles envers les Indiens pour tout le mal qu'ils m'ont fait, et c'est pourquoi j'ai saisi avec empressement l'occasion d'aller porter une fois de plus chez eux le fer et le feu qu'ils ont si souvent promenés parmi nous.

— C'est bien, reprit l'hacendero, qui, comme tous les habitants des frontières exposées aux incursions de ces ennemis implacables de la race blanche, nourrissait dans son cœur une haine égale à celle de Pedro Diaz. J'approuve de tels sentiments, et, si vous voulez me le permettre, je vous offrirai comme gage des miens un de mes meilleurs chevaux de selle : l'Indien que vous poursuivrez sur ce noble animal devra être monté sur les ailes du vent si vous ne l'atteignez, quelque avance qu'il ait sur vous.

— Ce sera mon cheval de bataille, reprit Diaz les yeux brillants de joie, et j'ornerai sa crinière de chevelures indiennes, en mémoire de celui qui me l'aura donné.

La conversation roula ensuite sur les expéditions du genre de celle que commandait don Estévan, ainsi que sur plusieurs autres sujets qui défrayaient d'ordinaire l'entretien des fermiers mexicains ; et comme il était déjà nuit, et que l'hôte attendu n'arrivait pas, don Augustin donna l'ordre à deux domestiques de se munir de torches et d'aller à cheval au-devant de lui.

— Je ne sais quel accident peut avoir retardé la marche de don Estévan, dit l'hacendero quand ses ordres eurent été exécutés. S'il a couché, comme c'est probable, à la Poza, il devrait être ici depuis près de deux heures.

On sait comment le temps perdu à ramener les chevaux fugitifs avait retardé le départ de la cavalcade, et pourquoi don Estévan n'était pas encore arrivé.

Don Augustin achevait ces mots, quand une gracieuse et soudaine apparition eut lieu dans la salle ; c'était la fille de l'hacendero, la belle Rosarita. Comme si la cavalcade n'eût attendu que sa présence, un bruit de chevaux dans l'enceinte de l'hacienda et la lueur des torches qui brilla au milieu de l'obscurité annoncèrent la venue des hôtes qu'attendait don Augustin Pena.

CHAPITRE XII

DONA ROSARIO

Pendant tout le trajet de la Poza jusqu'à l'hacienda del Venado, le silence avait été rarement rompu entre les deux cavaliers qui chevauchaient de compagnies.

Bien que Cuchillo n'eût pas renoncé à ses projets de vengeance contre Tiburcio, il avait dissimulé ses desseins sous un aspect de bonhomie qu'il savait prendre au besoin. Il avait essayé plusieurs fois de lire au fond de l'âme de son compagnon de cheval ; mais celui-ci se tenait sur la défensive, cherchant lui-même à pénétrer Cuchillo : car il n'oubliait pas que l'assassin d'Arellanos avait été blessé à la jambe dans la lutte suprême qui mit fin aux jours de son père adoptif. Cuchillo toutefois s'était défendu avec plus d'habileté qu'il n'en mettait dans l'attaque, et, en définitive, leur conversation à bâtons rompus n'avait été qu'une joute d'adresse dans laquelle aucun des deux champions n'avait été ni vainqueur ni vaincu.

Cependant il en était résulté qu'une défiance instinctive s'était mutuellement enracinée dans le cœur des deux compagnons de route, et chacun pressentit dans l'autre un ennemi mortel. Cuchillo résolut plus que jamais de se défaire du sien, sans examen préalable : car un crime de plus n'était que peu de chose pour lui ; et Tiburcio, plus loyal, se rappelant le serment qu'il avait fait à sa mère adoptive, en différa l'exécution jusqu'à parfaite connaissance de cause. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que dans ce dernier cas, le vengeur de Marcos Arellanos n'envisageait l'accomplissement de son vœu que dans une lutte à mort, mais à visage découvert.

Tiburcio était aussi absorbé dans d'autres réflexions : chaque pas qu'il faisait le rapprochait de celle en qui se concentraient ses plus tendres pensées ; et, s'il est dans le cœur de l'homme d'espérer ce qu'il ne désire que médiocrement, il ne peut s'empêcher de voir toujours des obstacles insurmontables se dresser entre lui et la possession des objets qu'il

convoite le plus ardemment. C'est là le secret des résolutions héroïques.

Dans le trajet, l'exaltation de Tiburcio était tombée petit à petit et il entrevoyait alors des impossibilités que ses rêves à la couchée de la Poza ne lui avaient pas permis d'apercevoir. Aussi prit-il une résolution désespérée : celle de savoir à quoi s'en tenir dès le soir même.

Quand, servi par le hasard, Tiburcio avait rencontré dona Rosario au fond des bois, égarée avec son père et les domestiques qui l'accompagnaient ; quand, assez heureux pour voyager deux jours avec elle, il avait rendu à la beauté de la jeune fille cet hommage qui, dans le cœur ardent d'un jeune homme, est un amour rapide et profond, il s'était bercé de bien doux rêves, jusqu'au moment où, ayant appris que c'était la fille de l'opulent don Augustiu Pena, il avait compris toute la folie de ses espérances en mesurant la distance qui le séparait d'elle.

Si donc il avait saisi avec tant d'ardeur l'espoir qu'avait fait naître la révélation du secret qu'il avait reçu, si l'angoisse des richesses le torturait, ce n'était pas pour la richesse elle-même, c'était dans le but plus noble, plus conforme à son caractère plutôt poétique que positif, de se faire un pont d'or pour arriver jusqu'à la fille de don Augustin. Malheureusement, il ne pouvait plus se dissimuler qu'il ne fût pas le seul à connaître l'existence et la position du mystérieux placer.

Tout d'un coup l'expédition à laquelle il se trouvait involontairement joint ne put avoir d'autre but à ses yeux que la conquête de ce trésor, et l'homme qui partageait ce secret avec lui devait être parmi ceux enrôlés sous les ordres de celui qu'il avait entendu appeler don Estévan. Les questions ambiguës de Cuchillo, son signalement, son cheval qui bronchait comme celui du compagnon et de l'assassin de son père adoptif, avaient commencé à faire luire un jour douteux dans l'obscurité de ses idées ; mais ce n'était pas assez. Comment arriver à s'éclairer complètement ?

Une autre incertitude plus douloureuse encore faisait battre son cœur. Quel accueil lui réservait dona Rosarita, à lui, pauvre campagnard, sans ressources, sans famille, soldat obscur d'une expédition hasardeuse, confondu dans la foule des aventuriers sans aveu que la cupidité poussait au milieu des déserts ? De tristes pressentiments de toute nature surgissaient dans son âme, quand la cavalcade dont il faisait si modestement partie atteignit les palissades de l'hacienda.

Les barrières étaient ouvertes pour les recevoir, et don Augustin lui-même vint au-devant des hôtes qu'il attendait. Il était encore dans la force de l'âge, et sa figure basannée respirait toute la franchise campagnarde et cet air de résolution habituel chez l'homme qui vit au milieu des dangers. Il avait revêtu une veste de batiste de Chine écrue, et sa chemise brodée, s'épanouissant sur une large poitrine, laissait deviner sous sa transparence une peau velue et d'un ton presque aussi foncé que sa figure. Avec l'aisance de manières particulière à ses compa-

triotés, il reçut respectueusement don Estévan et le sénateur, et la cordialité de son accueil envers Tiburcio sembla d'un heureux augure à ce dernier.

Les voyageurs avaient tous mis pied à terre ; Cuchillo, resté dehors par respect pour son chef et aussi pour s'occuper de son cheval, se fit indiquer la chambre des deux aventuriers qui l'avaient précédé, et gagna les écuries.

Quant à Tiburcio, qui n'avait pas les mêmes raisons pour agir ainsi, il entra dans la salle commune avec le sénateur Tragaduros et don Estévan, la pâleur sur le front et le cœur palpitant.

Le salon dans lequel il fut introduit par son hôte était la vaste salle dans laquelle nous avons déjà fait pénétrer le lecteur.

Mais tout disparut aux yeux de Tiburcio. Il y avait là une créature dont les lèvres faisaient pâlir l'incarnat des grenades servies à profusion sur la table, et dont les joues éclipsaient la teinte rosée des *sandias* ; c'était dona Rosarita elle-même. Son voile de soie jeté sur sa tête laissait entrevoir les nattes luisantes de sa chevelure et entourait de ses plis l'ovale enchanteur de son visage. Le voile étroit cachait ses épaules, mais ne descendait pas jusqu'à sa taille, dont les riches contours étaient dessinés par sa ceinture écarlate, et, sous ses plis chatoyants, des bras étincelants de blancheur empruntaient un nouveau lustre à l'azur du *rebozo*.

Tout gracieux que fût le sourire qu'elle adressa à Tiburcio, il y avait quelque chose de hautain dans le compliment de bienvenue qu'elle lui fit sur l'heureux hasard qui l'amenait chez son père, reconnaissant comme elle de ses bons offices.

Tiburcio soupira en pensant que ce hasard était produit par la mort de sa mère adoptive, et que cette politesse froide était bien éloignée de l'abandon de leurs premières relations ; puis il porta ses regards sur ses vêtements délabrés, qui formaient à ses yeux un pénible contraste avec l'élégant costume des deux autres voyageurs. Pendant que don Estévan entretenait son hôte avec cette distinction de manières qui le caractérisait, le sénateur dévorait des yeux la fille de don Augustin, et ne tarda pas à mêler ses compliments prétentieux aux propos pleins d'urbanité et de bon goût que lui adressait le seigneur Arechiza, en homme qui savait bien son monde.

Ce fut avec un sourire bien différent de celui qu'elle venait d'accorder à Tiburcio que la jeune fille accueillit ce concert de galanteries. Aussi ce dernier observait-il avec angoisse l'air d'aisance et de supériorité de ceux qu'il regardait déjà comme des rivaux, et surtout les vives couleurs des joues de Rosarita et le pétilllement de ses yeux. Elle semblait éprouver toute la joie naïve d'une coquette de village aux compliments d'un grand seigneur, alors qu'une voix intérieure l'avertit qu'ils sont mérités. De son côté, don Estévan lisait sur les traits expressifs de Tiburcio les sentiments de son cœur, et plus d'une fois il compara involontairement la mâle beauté de celui-ci avec la figure ordinaire du sénateur ; et comme s'il eût redouté de voir contrarier ses projets secrets, plusieurs fois ses sourcils se froncèrent avec humeur et ses yeux brillèrent d'un feu sombre.

Petit à petit, il cessa de prendre part à la conversation et parut plongé dans une méditation profonde. Insensiblement aussi, un air de mélancolie se peignit sur la figure de Rosarita. Quant au sénateur et à don Augustin, ils paraissaient goûter l'un et l'autre une imperturbable satisfaction.

En ce moment, Cuchillo, accompagné de Baraja, vint également présenter ses hommages aux maîtres de l'hacienda. Cette entrée produisit durant un moment une certaine confusion. Tiburcio parut alors prendre un parti désespéré, et, profitant du moment de trouble, il s'approcha de Rosarita.

— Je donnerais ma vie, lui dit-il d'une voix basse et suppliante, pour vous entretenir, ne fût-ce qu'un moment, de choses de la plus haute importance.

La jeune fille le regarda d'un air étonné, quoique peut-être d'anciennes relations et la liberté des mœurs mexicaines pussent excuser une pareille prétention. Elle fit un mouvement dédaigneux des lèvres et parut réfléchir. Tiburcio lui jeta un regard suppliant, et, comme tout semblait spontané chez elle, la réflexion ne fut pas longue ; elle répondit brièvement :

— Ce soir, à dix heures, je serai derrière les grilles de ma fenêtre.

Tandis que le timbre exquis de sa voix vibrait délicieusement à l'oreille de Tiburcio, on vint annoncer que le souper était prêt. On passa dans une autre salle.

Une table splendidement servie en occupait le milieu, et la flamme de nombreuses bougies, que l'air frais de la nuit faisait vaciller dans leurs vitrines de cristal, éclairait l'antique et massive argenterie qui étincelait partout. Bien que, selon l'usage, toute la prodigalité culinaire qui chargeait la table n'eût été, pour un palais européen, qu'une parodie extravagante de tous les principes gastronomiques, elle parut à tous les convives, à l'exception de don Estévan, le *nec plus ultra* du luxe et de la délicatesse.

Le haut de la table était occupé par don Augustin, sa fille, don Estévan, le sénateur et le chapelain de l'hacienda. Tiburcio, Cuchillo, Pedro Diaz et Oroche étaient relégués à l'autre extrémité. Le chapelain dit le *Benedicite*.

Sa voix réveilla dans le cœur de Tiburcio les tristes souvenirs que des impressions plus récentes avaient pour un moment assoupis.

La gaieté ne tarda pas à régner parmi les convives.

On parla de l'expédition, on fit des vœux pour sa réussite, puis on apporta d'énormes verres d'eau comme ceux des temps antiques, et qui passèrent successivement des mains à la bouche de chaque convive.

— Avant de vous retirer, messieurs, s'écria l'hôte, j'ai l'honneur de vous inviter demain à une chasse aux chevaux sauvages, qui aura lieu à la pointe du jour.

Chacun des convives accepta avec l'abandon de gens qui ont bien soupé, et qui croient, en conséquence, que le lendemain leur appartient.

Quant à Tiburcio, la jalousie le rongea ; à peine avait-il touché à ces mets qu'on avait servis devant

lui. Il jeta du côté de don Estévan, qui lui-même n'avait cessé de l'observer avec une certaine défiance pendant le souper, un regard de haine pour toutes les attentions dont il avait accablé Rosarita, et faisant en cela seulement comme tous les convives, il gagna la chambre qu'on lui avait assignée.

Bientôt les derniers bruits s'éteignirent peu à peu, les valets eux-mêmes regagnèrent leurs communs, et ce vaste bâtiment naguère si bruyant, devint silencieux comme si tous ceux qui l'habitaient étaient ensevelis dans le sommeil.

Cependant tout le monde ne dormait pas.

CHAPITRE XIII

OÙ, QUOIQUE COMPTANT AVEC SON HÔTE, TRAGADUROS EST EXPOSÉ A COMPTER DEUX FOIS

Retiré dans sa chambre, Tiburcio attendait avec impatience l'heure du rendez-vous que lui avait accordé Rosarita. De sa fenêtre il jetait un regard distrait sur la campagne endormie. La lune brillait en éclairant comme un long ruban la route qu'il avait suivie et qui serpentait dans la plaine et allait se perdre au milieu de la forêt environnante. La forêt elle-même était plongée dans le plus profond silence, et la brise en agitait les cimes argentées. Les sources qu'elle abritait étaient livrées aux hôtes des bois, et de temps à autre un sourd mugissement décelait l'angoisse de quelque taureau qui éventait l'acre odeur des rôdeurs de nuit. Ces sons, joints aux accords d'une mandoline qui se faisaient entendre dans l'intérieur de l'hacienda, troublaient seuls le mélancolique silence de la nuit.

L'heure était aussi propice aux méditations amoureuses qu'aux pensées graves, et les unes et les autres se présentaient en foule à l'esprit de Tiburcio.

Comme tous ceux qui ont vécu dans la solitude, il avait dans le cœur un fond de poésie rêveuse qui s'alliait chez lui à l'énergie d'action de l'homme pour qui cette solitude a été peuplée de dangers. Sa situation présente était donc en rapport avec cette double disposition. Son amour était menacé, la froideur de dona Rosarita le lui disait assez ; un secret pressentiment l'avertissait aussi qu'il était entouré d'ennemis.

Au milieu de la triste méditation de son esprit, un fait matériel attira son attention. Une lueur brillait au loin sous le couvert de la forêt. Cette lueur, en partie éclipsée par la clarté de la lune, tremblait mystérieusement à travers le feuillage agité par la brise, mais de fait elle était stationnaire. Elle indiquait donc une halte de voyageurs.

— Si près de cette hacienda ! se dit-il en faisant trêve, à cet aspect, à ses propres réflexions. Que veut dire cela ? Pourquoi ne pas venir ici demander l'hospitalité ? Ces voyageurs ont-ils donc quelque raison de se tenir éloignés ? Sont-ce des amis inconnus que quelquefois le ciel envoie à celui qui en a besoin ? Cuchillo, don Estévan, ce sénateur présomptueux, sont autant d'ennemis pour moi ! tous sont abrités sous ce toit ; pourquoi ces hommes, qui lui préfèrent

la voûte des arbres, ne seraient-ils pas plutôt des amis ?

Cependant le temps s'avancait ; Tiburcio prit son zarape dont il se couvrit, mit son couteau à sa ceinture, c'était la seule arme qu'il possédât, et se disposa à sortir sans bruit, livré à la plus cruelle agitation comme un homme dont le sort va se décider dans quelques minutes. Avant de quitter sa chambre, il jeta encore un coup d'œil sur la clarté qui brillait toujours à la même place.

Pendant que Tiburcio, l'œil aux aguets, le pied prudent, l'oreille aux écoutes, traversait doucement la cour silencieuse et longeait le bâtiment principal derrière lequel se trouvait la chambre de dona Rosarita, d'autres scènes se passaient ailleurs, dont il est nécessaire de rendre compte.

Depuis son arrivée à l'hacienda del Venado, don Estévan, en présence de tous les hôtes qu'elle avait reçus, avait à peine eu le temps, dans un court entretien avec l'hacendero, de lui dire brièvement le résultat de son traité avec Cuchillo. Au mot de placer d'or, don Augustin avait fait un geste de désappointement ; mais dans l'impossibilité d'en dire davantage, il avait prié l'Espagnol de remettre au soir même la suite de leurs confidences.

Arechiza avait donc attendu que chacun, au sortir du souper, eût gagné la chambre qui lui était destinée, puis il conduisit le sénateur dans l'embrasement d'une croisée, et, lui montrant la voûte du ciel étincelant d'étoiles :

— Vous voyez, lui dit-il, le *Chariot* qui déjà s'incline vers l'orient.

— Vous voyez à côté de cette constellation brillante cette étoile qui rayonne à peine, perdue dans le brouillard de l'éloignement. C'est l'emblème de votre étoile, pâle à présent, et qui demain peut-être se lèvera plus radieuse qu'aucune de celles qui composent le lumineux cortège du *Chariot*.

— Que dois-je donc faire, seigneur Arechiza ?

— Je vous le dirai ce soir, et peut-être le moment est-il moins éloigné que vous ne le pensez, où vous serez le maître de cette hacienda, par une union avec la charmante fille qui en sera l'héritière. Allez m'attendre dans ma chambre ; la conversation que je vais avoir avec don Augustin sera décisive, et je m'empresserai de vous en faire part.

En disant ces mots, l'Espagnol congédia le sénateur dont le cœur battait à la fois d'espoir et de crainte ; puis il fut rejoindre l'hacendero qui l'attendait de son côté.

Le propriétaire de l'hacienda del Venado avait, nous l'avons dit, fait à l'Espagnol la réception la plus distinguée. Il y avait toutefois dans son accueil devant témoins quelque chose de moins respectueux que quand il se vit tête-à-tête avec lui. De son côté, don Estévan parut recevoir les hommages de don Augustin comme une chose qui lui était due. Il y avait dans la condescendance polie du seigneur Arechiza envers le riche propriétaire, et dans la déférence pleine de respect de celui-ci, quelque ressemblance avec les rapports entre un haut et puissant suzerain et un noble vassal.

Ce ne fut que sur les instances réitérées, nous avons presque dit les ordres de l'Espagnol, que don Augustin consentit à s'asseoir, tandis que le premier s'était jeté sur un fauteuil en cuir avec un laisser-aller d'accord toutefois avec le grand air de sa personne.

L'hacendero attendit en silence que don Estévan prit la parole.

— Que vous semble de votre gendre futur, dit l'Espagnol, car vous ne l'aviez jamais vu, je pense ?

— Jamais ! répondit don Augustin ; mais eût-il encore été moins favorisé de la nature qu'il ne l'est, vous savez qu'entre nous ce n'eût pas été un obstacle à nos projets.

— Je le sais, car il faut le reconnaître, il y a dans tout rustre l'étoffe d'un gentilhomme, à plus forte raison dans la personne d'un sénateur de l'illustre congrès d'Arispe, ajouta l'Espagnol avec une légère nuance de dédain. Mais l'obstacle n'est pas là ! l'important est que votre fille trouve l'époux à son gré.

— Ma fille n'agira que d'après mes conseils, dit l'hacendero.

— Quand même son cœur ne serait pas libre ?

— Le cœur de Rosarita est libre, seigneur don Estévan, repartit don Augustin. Comment en serait-il autrement ? son enfance et sa jeunesse se sont écoulées au fond de nos solitudes.

— Et ce jeune homme en haillons, ce Tiburcio Arellanos que vous semblez déjà connaître, reprit don Estévan, il aime votre fille.

— Je le sais depuis ce matin.

— S'il n'y a que quelques heures que vous avez appris le secret de son amour, celui de dona Rosario ne peut-il vous avoir échappé ?

— Il est vrai, répondit don Augustin en souriant que je saurais mieux suivre la trace d'un Indien, lire sur son visage astucieux ses plus secrètes pensées, que déchiffrer le fond du cœur d'une jeune fille : mais, je le répète, j'ai lieu de croire que celui de Rosario est libre de toute affection passée. Il y a un obstacle plus sérieux, seigneur don Estévan, je ne dis pas à l'union projetée entre nous, mais à l'expédition que vous allez guider au fond du désert.

L'hacendero fit part à don Estévan des particularités que lui avait confiées le moine franciscain sur le secret d'un immense placer laissé au jeune Tiburcio.

Toutefois, nous nous taisons pour le moment sur l'impression que causa cette confiance à l'Espagnol.

La conversation continua longtemps encore entre l'hacendero et lui. Que se dirent-ils, c'est ce que nous saurons plus tard. En attendant, il est nécessaire d'aller rejoindre le sénateur, qui, le cœur plein d'anxiété, compte les minutes jusqu'au retour de don Estévan dans la chambre réservée de celui-ci.

La chambre destinée au seigneur don Estévan de Arechiza était sans contredit la plus riche de l'hacienda, et cependant le luxe mobilier a fait si peu de progrès dans l'État de Sonora, que cette richesse approchait du dénûment.

C'est là que nous retrouvons l'Espagnol et Tragaduros. Assis sur un sofa de paille, don Estévan suivait de l'œil le sénateur, qui allait et venait dans la chambre, en proie à une vive émotion.

— Eh bien ! que vous semble de la fille de notre hôte, seigneur don Vicente ? dit Arechiza qui semblait se faire un jeu de l'impatience de son protégé ; vous avais-je exagéré sa beauté ?

— Oh ! mon ami ! s'écria le sénateur avec la vivacité de la pantomime méridionale, la réalité est au-dessus de l'imagination, c'est un ange ! Dans notre pays, si renommé pour la beauté de ses femmes, dona Rosaria est certes la plus belle.

— Et la plus riche, ajouta l'Espagnol en souriant.

— Qui eût pu deviner qu'au fond de ce désert se cachât une beauté si accomplie ! Tant de fraîcheur, de charmes, de jeunesse sont faits pour briller sur un plus noble théâtre.

— A la cour du roi, par exemple, fit négligemment Arechiza.

— Oh ! seigneur don Estévan, s'écria le sénateur, ne me tenez pas davantage en suspens ; la divine, la riche dona Rosarita doit-elle être ma femme ?

— Un mot de moi, une promesse de vous feront l'affaire. J'ai la parole du père. Dans quinze jours, vous pouvez être l'époux de sa fille.

— C'est aussi doux que facile.

— Plus tard, vous serez riche.

— Cela ne gêne rien.

— Plus tard, vous serez grand seigneur.

— Oh ! c'est magnifique, corbleu ! seigneur de Arechiza, c'est une cascade de félicités ; on ne saurait plus doucement commencer pour mieux finir. C'est un rêve ! c'est un rêve ! s'écria le sénateur en continuant à parcourir la chambre à grands pas.

— Hâtez-vous d'en faire une réalité, répliqua don Estévan.

— Est-ce donc si pressé ? demanda le sénateur en s'arrêtant tout à coup.

— Pourquoi cette question ? Peut-on trop s'empresser d'être heureux.

Le sénateur était devenu pensif. Un accès de défiance parut définitivement tarir la source de son ivresse, et ce fut d'un air soucieux, et embarrassé qu'il reprit :

— J'étais résigné, je vous l'avoue, à épouser une héritière dont la laideur, comme c'est l'usage, compensât l'opulence, et vous me voyez confondu de la beauté de celle-ci.

— En êtes-vous fâché, par hasard ?

— Non, mais ce bonheur m'effraie. Il me semble que quelque raison que je ne veux pas pénétrer, vous le dirai-je ? quelque triste désappointement se cache sous cette séduisante perspective.

— C'est bien là le cœur de l'homme, répondit don Estévan ; j'aurais prévu cette objection de la part de tout autre, mon cher sénateur, mais je n'aurais pas pensé que vous puissiez vous inquiéter du passé quand on vous fait le présent et l'avenir si beaux. Ah ! ah ! ce pauvre Despilarro, continua l'Espagnol en riant, je l'aurais cru plus avancé, sur mon honneur !

— Au fait, reprit le sénateur en croyant donner une haute preuve de capacité diplomatique, pourquoi entre nous, prodiguer aux autres ce trésor de beauté, sans parler des richesses matérielles dont cette séduisante créature peut disposer, quand vous-même...

— Quand moi-même je pourrais l'épouser, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, je n'ai pas de goût pour le mariage. J'ai eu cette velléité, jadis, comme tout le monde. Mon histoire a été celle de bien des gens, ma maîtresse en a épousé un autre. Il est vrai que je m'en suis bien... que je m'en suis bien vite consolé, dit Arechiza en se reprenant. Mais qui croyez-vous que je suis ?

— Qui vous êtes ? Eh parbleu ? vous êtes don Estévan de Arechiza.

— Voilà qui fait honneur à votre pénétration ; eh bien ! comme j'ai demandé la main de dona Rosario pour l'illustre sénateur Tragaduros y Despilarro, je ne puis maintenant prendre sa place.

— Mais enfin, reprit le sénateur, pourquoi ne pas avoir fait cette demande pour vous ?

— Pourquoi ? Parce que dona Rosario, fût-elle trois fois plus belle et trois fois plus riche, ne serait ni assez riche ni assez belle pour moi.

Despilarro bondit d'étonnement.

— Eh ! qui êtes-vous donc, vous demanderai-je à mon tour, s'écria-t-il, pour dédaigner un semblable parti ?

— Mais, comme vous dites, don Estévan de Arechiza, répondit simplement l'Espagnol.

Le sénateur fit trois fois le tour de la chambre avant de pouvoir rassembler ses idées ; mais, fidèle au système de défiance qui s'était soudainement éveillé chez lui, il reprit :

— Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne m'explique pas, et, quand je ne m'explique pas les choses, je ne les comprends pas.

— C'est logique, répondit don Estévan d'un ton railleur ; mais me serais-je trompé sur votre compte, mon cher sénateur ? Je vous faisais l'honneur de vous croire au-dessus de certains préjugés ; et quand il y aurait dans le passé de la belle Rosarita, comment dirais-je ?... quelque... quelque préjugé à fouler aux pieds, est-ce à dire qu'un million de dot et trois millions d'espérances ne seraient à vos yeux d'aucun poids ? continua-t-il comme s'il voulait sonder la moralité d'un homme ou plutôt la force et la portée d'un instrument dont il devait se servir.

Despilarro ne répondit rien.

— Voyons, j'attends une réponse, reprit don Estévan, qui semblait se faire un véritable plaisir de l'embarras du sénateur.

— Vous êtes cruel, en vérité, don Estévan, reprit Despilarro, de mettre ainsi les gens au pied du mur ; je... je... Caramba ! c'est fort embarrassant...

Don Estévan l'interrompit. Cette hésitation lui disait ce qu'il voulait savoir ; un sourire ironique effleura sa bouche, puis, quittant le ton de la plaisanterie :

— Écoutez, Tragaduros, dit-il plus sérieusement, il serait indigne d'un gentilhomme de continuer plus longtemps un badinage dont l'honneur d'une femme

fait les frais ; le passé de dona Rosario est pur comme son front.

Le sénateur respira.

— D'ailleurs, reprit don Estévan, j'ai besoin que vous ayez en moi une confiance sans limite ; je vous donnerai donc, le premier, l'exemple d'une franchise sans bornes ; le succès de la noble cause que j'ai embrassée en dépend. Sachez donc d'abord qui je suis. Arechiza, reprit-il en souriant, n'est que mon nom d'emprunt ; quant à celui que je porte véritablement et que je vous dirai tout à l'heure, j'ai fait serment, depuis ma jeunesse, que nulle femme, fût-elle plus belle et plus riche que dona Rosario, ne le partagerait avec moi. Maintenant que mes tempes commencent à blanchir, irais-je manquer à un serment que tout me fait une loi de respecter ? car, si parfois une femme peut être, comme celle que je vous propose, un marche-pied à l'ambition, plus souvent encore elle est un obstacle.

En parlant ainsi, don Estévan se promenait à son tour d'un air agité, tandis qu'un reste de défiance se lisait encore sur la figure de son interlocuteur. Arechiza reprit :

— Vous voulez des explications plus précises, vous les aurez.

Don Estévan ferma la fenêtre pour que rien de ce qui allait être dit ne pût s'entendre au dehors dans le silence de la nuit. Il engagea le sénateur à s'asseoir et resta debout devant lui. Tragaduros le regardait avec une vive curiosité ; mais il baissa bientôt les yeux devant les regards de feu de l'Espagnol.

Don Estévan avait semblé se transfigurer et grandir tout à coup.

— Je vous ai parlé de secrets dont la connaissance donne le vertige à celui qui les écoute, dit-il.

Le sénateur tressaillit.

— Quand le tentateur transporta le Fils de l'homme au sommet d'une montagne et lui fit voir tous les royaumes de la terre, en les lui promettant s'il voulait l'adorer, reprit l'Espagnol, à peine offrait-il plus au maître des mondes que je ne veux offrir au sénateur d'Aríspe ; comme le tentateur, je vais mettre à vos pieds les honneurs, la puissance et les richesses, si vous voulez vous incliner devant mes conditions. Écoutez-moi donc, sans que votre cœur se trouble, sans que le vertige éblouisse vos yeux.

CHAPITRE XIV

QUI MONTRE EN EFFET TRAGADUROS TRANSPORTÉ

La solennité de cet exorde, l'air imposant de don Estévan succédant tout à coup au ton de raillerie que l'Espagnol avait conservé jusque-là frappèrent le sénateur d'une impression pénible. Il y eut un moment où il regretta presque de s'être tant avancé, et où la dot d'un million, les lèvres roses et les yeux noirs de dona Rosario perdirent quelque peu du prestige qui l'avait fasciné.

— Il y a vingt ans, poursuivit l'Espagnol, je me suis un instant mépris sur ma vocation dans ce

monde, je me suis cru fait pour la vie du foyer, pour ces pastorales ridicules que rêvent certains jeunes cœurs. Une illusion détruite... un... accident m'ont fait voir que je m'étais trompé moi-même ; je n'étais qu'ambitieux, et rien de plus. J'ai donc cherché dans la carrière des honneurs la satisfaction de mes désirs, et les honneurs sont venus à moi.

— J'ai conquis le droit de rester couvert devant le roi d'Espagne. Chevalier de l'ordre de Saint-Jacques de l'Épée, j'ai porté dans les cérémonies, royales le manteau blanc et l'épée rouge de l'ordre et pour moi le vœu du célibat n'a pas été d'obligation illusoire. Chevalier de Charles III, je partage avec les princes de la famille royale le titre de grand'croix, puis successivement les ordres de Saint-Ferdinand, de Saint-Herménégilde, de la Toison d'Or et de Calatrava ; ces distinctions enviées de tous n'ont été cependant pour moi que de stériles consolations.

Cette énumération, faite sans faste, éblouit le sénateur, qui jeta sur son interlocuteur un regard de respectueux étonnement. Don Estévan poursuivit :

— Les richesses n'ont pas tardé à suivre les honneurs. Les riches apanages ajoutés à la fortune de mes ancêtres ont laissé bien loin derrière moi le temps où, simple cadet de famille, j'avais tout à désirer, et, vous le dirais-je ? je n'étais pas encore satisfait ; et cependant, obscur gentilhomme par le hasard de la naissance, mes efforts m'avaient fait comte de Villamares, marquis de Casareal et duc de l'Armada.

— Oh ! seigneur duc, dit humblement Despillarro, permettez... mais... je...

— Je n'ai pas fini, dit tranquillement le seigneur espagnol ; quand j'aurai tout dit, vous ne douterez plus.

— Sans la défiance injurieuse que vous m'avez témoignée, je n'aurais toujours été pour vous que l'agent secret d'un prince, qui aurait puisé toute son illustration dans la confiance dont il est honoré ; j'eusse continué à n'être à vos yeux qu'un simple gentilhomme, don Estévan de Arechiza et rien de plus. Il est urgent que le retour de cette défiance ne se manifeste plus désormais ; pour cela vous apprendrez encore le but que je poursuis, vous saurez le fond de mes secrètes pensées."

Le seigneur espagnol fit une pause, et le sénateur se prépara à l'écouter dans le plus respectueux silence.

— Je viens de vous dire que depuis vingt ans j'ai cherché les joies de l'ambition pour l'ambition elle-même ; j'ai trahi la vérité ; j'ai usé vingt ans de ma vie à tuer un souvenir en même temps qu'à satisfaire mon ambition, reprit le duc de l'Armada, que nous continuerons à appeler don Estévan. Un instant, j'ai espéré qu'au milieu des agitations d'une vie turbulente, ce souvenir, atténué, finirait par s'éteindre. C'est donc presque à mon insu que, dans ces tentatives incessantes, les richesses et les honneurs sont venus me trouver. J'avais un double but : l'ambition à assouvir, un jour de ma vie à oublier.

“ Favori d'un prince qu'un roi caduc, qu'un faible enfant séparent seuls d'un des premiers trônes de la chrétienté, comblé d'honneurs et de richesses, assez haut placé pour avoir mille ennemis, trop puissant pour en redouter un seul, j'ai cru triompher un instant, j'ai cru avoir mis entre mes souvenirs et moi une incommensurable distance : vain espoir ! comme ces horizons dont un ciel pur et sans nuages permet de suivre de l'œil tous les contours, malgré l'éloignement, les moindres événements d'un passé détesté se dessinèrent aussi nettement à mes yeux qu'avant le temps de ma grandeur.

“ Rien ne tue le remords ! ajouta le grand seigneur espagnol d'une voix sombre, car, hélas ! l'épée sanglante de Saint-Jacques n'avait pas été un vain symbole dans ma main. Quand le remords ne tue pas, il donne à l'ambition une effrayante activité ; c'est la voix qui crie : “ Marche, marche toujours ! ”

Don Estévan se tut pendant que le sénateur le considérait d'un œil presque intimidé, tant l'Espagnol avait dans l'expression de sa figure de dignité sombre et imposante.

— Mais où marcher ? continua l'Espagnol, quel but poursuivre encore ? Par quelle issue précipiter ce torrent d'activité qui bouillonnait en moi ?

“ Enfin, un événement vint m'offrir une fois encore la lutte et le combat, et j'espérai, car pour moi, lutter, combattre, c'est oublier.

“ Nos commotions politiques n'arrivent pas jusqu'à vous, don Vicente. L'Europe peut trembler sur ses bases sans que, dans ce coin reculé de l'Amérique, vous vous aperceviez de nos secousses ; vous n'avez donc rien appris de ce que je vais vous dire.

“ Il y a bientôt deux ans, le roi d'Espagne, par une violation de la loi salique importée dans le royaume par ses ancêtres, vint arracher à don Carlos de Bourbon, son frère, à qui j'étais tout dévoué la couronne qu'il attendait, et préparer ainsi le foyer d'une guerre civile que vous verrez éclater plus tard.

“ L'infante Isabelle fut déclarée héritière présumptive du trône de Ferdinand VII, à l'exclusion de don Carlos, son oncle. J'essayai, mais en vain, de calmer la douleur mortelle de mon auguste protecteur.

“ Parmi les consolations que je lui offris, parmi les plans que je lui proposai, un projet gigantesque se présenta tout d'un coup à mon imagination ; ce projet m'ouvrait une vaste perspective de dangers à braver, de difficultés presque insurmontables à vaincre : ce fut ce qui me le fit adopter.

“ Je rêvai de conquérir pour mon maître un royaume aussi beau, aussi vaste que celui qu'il perdait ; je rêvai de lui rendre un des beaux fleurons de la couronne transatlantique que ses ancêtres avaient si glorieusement portée. Je voulus conquérir un trône, et ce trône une fois conquis, je rêvai, moi obscur gentilhomme il y a vingt ans, aujourd'hui rassasié d'honneurs et de richesses, d'en faire l'aumône à l'héritier déchu de la monarchie espagnole ? Maintenant, croirez-vous, ajouta-t-il avec le sourire rayonnant d'un orgueil tranquille, qu'Estévan

Arechiza peut prodiguer aux autres, sans en rien regretter les trésors de beauté, les richesses enviées de la fille d'un hacendero mexicain ?

Le sénateur américain aux vues étroites, aux plans égoïstes, demeurant anéanti, écrasé par cette audace de langage de l'inflexible Européen, comme devant ce projet gigantesque, ne put que s'écrier en pressant avec respect la main que lui tendait le fier Espagnol :

— Oh ! seigneur don Estévan, vous me permettez de continuer à vous donner ce modeste titre, je rougis de mes soupçons, et, pour le bonheur que vous m'offrez, pour la perspective que vous daignez m'offrir, ma vie, mon cœur vous appartient, mais...

— Encore quelque soupçon ? dit don Estévan en souriant.

— Non, mais une crainte. Avez-vous remarqué ce jeune homme que le hasard nous a fait rencontrer ? Un secret pressentiment m'avertit que dona Rosarita est peut-être éprise de lui ; il est jeune, il est beau, et depuis longtemps ils semblent se connaître.

— Quoi ! interrompit don Estévan, ce jeune rustre déguenillé vous porte ombrage ?

— Je l'avoue, dit le sénateur, je n'ai pu m'empêcher de surprendre les yeux de dona Rosarita fixés parfois sur lui d'une manière étrange.

— Rassurez-vous, je sais d'une manière certaine par don Augustin que le cœur de sa fille est libre de toute affection, et que sa vanité se complait à l'idée d'accepter pour mari un jeune drôle qui semble avoir toute la fierté d'un mendiant castillan ; il sera surveillé, et ce ne sera qu'un faible obstacle à écarter, en supposant qu'il ait eu l'imprudence de porter si haut ses prétentions.

En disant ces mots, la physionomie de don Estévan parut un moment soucieuse, et il ne put s'empêcher d'ajouter :

— Je l'avais également remarqué. Une ressemblance singulière a rouvert chez moi la source de bien des douleurs... mais ne pensons plus à des craintes chimériques, et laissez-moi vous expliquer plus catégoriquement que je ne l'ai fait jusqu'à présent le but où je tends, nos moyens d'action, ce que j'attends de vous dans la voie où vous vous engagez, et les faveurs qu'une main auguste et puissante, en s'ouvrant peut répandre sur vous.

“ Vous ne voyez encore, sans doute, seigneur Tragaduros, ni sur quels secours je puis compter, ni quel royaume je veux conquérir ?

— Je l'avoue, répondit Tragaduros.

— La province que je veux transformer en un royaume pour mon maître et votre futur souverain, c'est la Sonora.

— Quoi ! c'est notre État républicain que vous voulez convertir en monarchie ! s'écria le sénateur ; mais tenter un pareil effort, c'est jouer sa vie.

— Je le sais ; mais ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure : “ Ma vie, mon cœur vous appartiennent ? ” et c'est le prix de cet enjeu que je veux vous payer par votre union avec la fille de don Augustin, et la fortune qui sera votre partage. Lorsque je vous disais tout à l'heure qu'il ne tiendrait qu'à vous de rendre votre étoile pâlie plus radieuse qu'elle n'a

jamais été, vous imaginez-vous que le seul effort à faire était d'accepter une jeune et jolie femme avec une immense dot, et des espérances incalculables ?

— Non, sans doute, répondit Tragaduros avec hésitation. Cependant...

— Je vous l'ai dit, je cherche un homme fort, qui préfère une mort prompte et glorieuse peut-être, avec la perspective des honneurs et des richesses, à l'agonie lente d'une vie sans richesses et sans honneurs. C'est donc à la condition de pouvoir compter sur votre courage, sur vos efforts pour arriver à atteindre notre but, que je veux faire de vous le plus riche propriétaire du nouveau royaume. Si je me suis trompé, si vous n'êtes pas cet homme que je cherche, si le péril vous effraye, peut-être trouverai-je quelqu'un à votre place qui se rira d'un danger que doit payer une immense fortune.

— Voyons donc, répliqua le sénateur après avoir fait quelques pas dans la chambre pour calmer son agitation, ce que vous attendez de moi et sur quelles ressources vous pouvez compter.

— Il y a dix ans, j'ai combattu l'indépendance de votre pays dans ces provinces. J'en connais les ressources, les richesses incalculables, et quand je les quittai, un secret pressentiment m'avertissait que j'y reviendrais encore.

— Le hasard m'avait fait rencontrer don Augustin, alors occupé à se créer la magnifique opulence dont il jouit aujourd'hui. Je pus lui rendre un service signalé en préservant sa maison du pillage, en sauvant même sa vie, car il n'avait pas assez caché sa sympathie pour la cause espagnole. J'entretenais avec lui des relations secrètes. Je savais que la Sonora, mécontente, tentait aussi de secouer le joug de la république fédérale. Je fis goûter au prince déhérité la hardiesse de mon projet, et je vins ici. Don Augustin fut un des premiers à qui je m'ouvris. Son ambition fut flattée des promesses que je lui prodiguai au nom de mon maître, et il se mit tout entier à ma disposition.

— Malgré les grandes ressources pécuniaires dont je puis disposer, je cherchai à les augmenter encore : le hasard me seconda. J'avais connu, à l'époque où je combattais dans cet État, un jeune drôle qui trahissait tour à tour les Espagnols et les insurgés ; ce jeune homme s'appelle aujourd'hui Cuchillo. Mes relations avec lui furent d'une autre espèce.

— Je m'aperçus qu'il conduisait le régiment que je commandais dans une embuscade d'insurgés ; j'ordonnai de le pendre au premier arbre que nous rencontrerions. Heureusement pour lui, on avait pris mes ordres trop au pied de la lettre, nous étions au milieu de vastes savanes sans arbres d'aucune espèce, et l'ordre n'était pas facile à exécuter. Dans les marches et contremarches que je fus obligé de faire, l'ordre de son exécution ne put donc être accompli de suite, il s'évada. Cuchillo n'en avait pas conservé de rancune.

— Vous m'avez vu, au village de Huerfano, renouer connaissance avec lui pour lui acheter, à beaux deniers comptants, le secret d'un immense placer,

celui vers lequel je vais diriger l'expédition qui s'est formée sous mes ordres.

— Cuchillo seul, vous et moi, — l'Espagnol taisait le nom de Tiburcio, — connaissons maintenant le motif de cette tentative dont le but ostensible n'est qu'une nouvelle expédition du genre de celles qu'on a déjà plus d'une fois entreprises. Vous, seigneur sénateur, vous resterez ici avec la tâche bien douce de faire accueillir vos vœux par la belle Rosarita ; pour moi, je me réserve les dangers sans nombre des pays inconnus où je veux pénétrer. Quant à Cuchillo, s'il me trahit, je lui infligerai cette fois de ma main un châtement aussi mérité que le premier mais plus prompt, car je ne sais qui me dit que le traître n'a pas changé.

— Le produit de cette expédition, dont ma qualité de chef m'assure la plus riche part, sera joint encore aux ressources dont je puis disposer. Les hommes sous mes ordres pourront même, au besoin, se convertir en partisans dévoués, au cas probable où il faudrait en venir aux mains avant les secours qui me sont promis d'Espagne, car l'Europe en ce moment regorge de population et cherche de toutes parts à verser son trop-plein ; les aventuriers viendront en foule se ranger sous nos bannières et conquérir le nouveau royaume dont l'Europe mettra encore la couronne sur la tête d'un de ses fils."

L'Espagnol se promenait à grands pas dans la chambre, animé d'un enthousiasme fougueux, comme s'il eût tenu entre ses mains le sceptre et le manteau royal que son orgueil rêvait d'octroyer à son maître. Une ardeur belliqueuse brillait dans ses yeux, et il paraissait avoir oublié la présence du sénateur. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il se souvint que, dans un projet comme le sien, l'intrigue devait être le précurseur, le soutien de la force et de l'audace, et ce fut avec une légère nuance de dédain qu'il s'adressa à celui qui devait faire jouer ces ressorts cachés, dont les hommes de sa trempe rejettent le maniement personnel.

— Maintenant, dit-il, votre tâche doit être plus pacifique. A nous le combat en plein jour ; à vous les menées dans l'ombre. Votre fortune, reconstruite par la riche alliance que je vous ai ménagée, va vous rendre l'influence que vous avez perdue. Des deux cent mille piastres dont se composera la dot de votre femme, vous en emploierez cent mille à vous faire des partisans dans le Sénat et dans ce que vous appelez votre armée. Cette somme vous sera payée avec usure, et dussiez-vous la perdre, vous feriez encore une excellente affaire ; mais il n'en sera rien.

— Le but apparent que vous vous proposerez sera de détacher l'État de Sonora de l'alliance fédérale : les motifs ne vous manqueront pas ; à peine la Sonora a-t-elle plus de privilèges qu'un simple territoire. Vos intérêts ne sont pas les mêmes que ceux des États du centre. Chaque jour des lois, d'utilité locale pour ces États, deviennent pour vous des lois tyranniques. Un président qui gouverne vos finances, vos douanes, à sept cents lieues de distance, est une dérision. L'argent répandu à propos fera lever l'étendard de l'indépendance aux soldats désœuvrés

que le pouvoir ne peut solder. Avant que la nouvelle du *grito*(9) soit parvenu à Mexico et que le pouvoir exécutif ait pu disposer du nombre d'hommes nécessaires pour marcher contre vous ; avant que ces troupes soient arrivées à moitié chemin, et alors la désertion en aura infailliblement enlevé le plus grand nombre, l'insurrection aura déjà eu le temps de pousser de profondes racines.

“ Des lois émanées du Sénat que vous dirigerez, lois appropriées à vos mœurs, à vos usages, auront fait déjà oublier celles qui vous gouvernent aujourd'hui. Alors les officiers et les soldats arrivés pour vous soumettre seront rachetés par l'or dont je disposerai. L'insurrection sera consommée, la Sonora sera devenue un État libre. Le premier pas, le pas décisif, sera fait, et la corruption opérera la seconde transformation. Le Sénat l'armée appelleront, pour les gouverner, un prince européen, qui parle la même langue, qui professe la même religion.

“ Écoutez-moi maintenant, don Vicente. Il y avait, avant mon retour dans cette province, un sénateur devenu pauvre, de riche qu'il était, et qui n'avait d'autre perspective que celle de vivre dans la gêne au milieu des vains regrets de son opulence passée. Je rends cette opulence au sénateur, je lui donne une femme dont la beauté ferait l'orgueil d'un prince. Le sénateur Despilfarro sera fait comte, grand d'Espagne ; un emploi lucratif attachera à la personne du nouveau roi son sénateur éprouvé, et il n'aura plus qu'à monter, monter toujours jusqu'au moment où ses désirs les plus ambitieux seront satisfaits. Avais-je tort de dire que le tentateur n'offrit pas plus au maître des mondes, à qui tout appartient, que ce que vous promet par ma bouche, à vous qui n'avez plus rien, votre futur souverain, le roi Charles Ier ? ”

En achevant ces mots, l'Espagnol se tut, et le sénateur, fasciné par l'espérance des honneurs et des richesses, pressa la main de l'audacieux conspirateur, et s'écria avec enthousiasme : “ Vive le roi Charles Ier ! ”

Don Estévan l'entretint encore de mesures préparatoires à prendre, lui démontra la facilité d'exécution de ce projet, ses chances de réussite, et finit par ajouter en riant :

— Vous le voyez, le roi don Carlos compte déjà un partisan dans ce pays ! Mais il se fait tard, seigneur don Vicente, et je dois, avant la fin de cette soirée, réfléchir à des choses trop importantes pour les remettre à demain ; vous m'excuserez donc si je vous congédie.

Le sénateur sortit de la chambre pour regagner la sienne, au milieu des rêves dorés de son opulence et de sa grandeur futures.

CHAPITRE XI

LE GUET-APENS

Dans la partie la plus reculée des communs, se trouvait la chambre que don Augustin avait donnée

(9) Cri, sous-entendu, de révolte ; c'est l'expression consacrée.

aux quatre aventuriers : Pedro Diaz, Oroche, Cuchillo et Baraja. La connaissance s'était rapidement faite entre eux à table et se continuait au moment où nous les retrouvons.

A la clarté douteuse d'une longue et mince chandelle dont la mèche se charbonnait dans un chandelier de fer, assis sur un banc de chêne autour d'une large table, Cuchillo et Baraja, oublieux de tous leurs serments, avaient repris leur partie commencée la veille au matin.

Pedro Diaz ne semblait accorder au jeu qu'une attention machinale, tandis qu'assis à l'angle de la table massive, Oroche, la jambe droite relevée sur la jambe gauche, le coude appuyé sur son genou, attitude favorite des joueurs de *vihuela*, s'accompagnait sur la sienne en chantant les *boleros* et les *fandangos* les plus en vogue parmi la population du littoral.

Oroche, comme toujours, soigneusement enveloppé de son manteau à jour, semblait, en véritable artiste, s'élever sur les ailes de la musique au-dessus des considérations vulgaires de la toilette et du confortable.

Une bouteille de *mesca*(10) à moitié vide complétait pour les deux joueurs les douceurs du souper auquel ils avaient fait largement honneur. Malgré ses rasades fréquentes, Cuchillo semblait en proie aux passions les plus violentes, et ses sourcils contractés donnaient à sa physionomie un air plus sinistre encore que d'habitude.

Il taillait en ce moment avec un soin tout particulier. Il ne jouait pas de bonheur avec son ami Baraja, car une partie de l'or qu'il avait reçu de don Estévan était passée du côté de son adversaire, et le bandit espérait que l'attention qu'il apportait au maniement des cartes ferait changer sa mauvaise veine.

Tout à coup, en découvrant la carte qui emportait la somme qu'il avait jouée, Cuchillo jeta violemment tout le jeu sur la table.

— Que le diable emporte votre musique ! s'écria-t-il d'un ton de fureur, et moi aussi, de m'être exposé comme un sot à gagner à crédit et à perdre au comptant !

— Vous m'offensez, répliqua dignement Baraja ; ma parole a toujours valu du comptant.

— Surtout quand vous ne perdiez pas. . .

— Ce que vous dites là n'est pas délicat, interrompit Baraja en ramassant les cartes. Fi donc ! seigneur Cuchillo, vous vous fâchez pour si peu ! Moi, j'ai perdu la moitié d'une hacienda, après m'être vu voler l'autre, et je n'ai rien dit.

— Eh bien ! moi, je dis ce qui me plaît, seigneur Baraja, et je le dis haut, reprit Cuchillo en portant la main à son couteau.

— Oui, vous dites des mots qui font mourir vos amis ; mais ces mots n'atteignent pas à distance, reprit gravement Baraja, et j'ai une langue aussi affilée que la vôtre.

Et il tira un couteau de sa ceinture : Cuchillo en fit autant.

(10) Liqueur forte, extraite de la racine cuite au four et distillée d'une variété d'aloès.

Oroche, reprenait tranquillement son instrument qu'il avait déposé un instant lors de l'interruption de Cuchillo, et comme un barde des anciens temps, il s'apprêtait à chanter le combat dont il allait être témoin, quand Diaz s'interposa brusquement entre les deux champions.

— Fi donc ! seigneurs cavaliers, dit-il, des gens faits pour s'estimer mutuellement, — Cuchillo et Baraja gardèrent leur sérieux, — s'égorger pour quelques quadruples, à la veille d'aller en conquérir dix fois plus ! N'ai-je pas entendu dire, seigneur Cuchillo, que vous deviez être le guide de notre expédition ? Vous ne vous appartenez donc plus, et vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie dans une querelle particulière. Et vous, seigneur Baraja, vous n'avez pas le droit non plus d'attenter à celle de notre guide. Ainsi, remettez vos couteaux dans leurs gaines, et qu'il ne soit plus question de rien.

Cuchillo, rappelé à lui, songea qu'il était plus intéressé que personne au succès de l'expédition, et qu'il jouait trop gros jeu dans un combat à mort, comme le sont la plupart de ceux au couteau.

De son côté, Baraja songea aussi que les quadruples qu'il avait empochés pouvaient être mieux employés qu'à ses frais d'enterrement en cas de malheur.

— Soit, dit Cuchillo, je sacrifie ma rancune au bien de tous.

— Moi, dit Baraja, je tiens à cœur d'imiter un si noble exemple, et je désarme... mais je ne joue plus.

Les deux couteaux rentrèrent dans leur fourreau, et les deux adversaires se tendirent la main. Puis, pour écarter toute allusion à la querelle passée :

— Quel est ce jeune homme, demanda Diaz, avec qui je vous ai vu partager votre cheval, seigneur Cuchillo ? J'ai, si je ne me trompe, malgré cette amitié apparente, surpris entre vous des regards d'inimitié et de défiance.

Cuchillo raconta comment ils avaient trouvé Tiburcio à moitié mort sur la route ; il dit son nom et ce qu'en sait déjà le lecteur ; mais cette question avait rembruni encore la figure du bandit, en lui rappelant que son astuce avait échoué devant la prudence d'un jeune homme qu'il avait eu la prétention de deviner, et que ce même jeune homme l'avait fait un instant trembler sous son regard. Ramené à ses projets sinistres contre l'auteur de cette double déconvenue, projets de mort dont il avait été distrait un instant, il résolut d'associer des complices à sa vengeance.

— Vous est-il arrivé parfois, demanda-t-il en s'adressant à Diaz et à Oroche, de sacrifier, comme je l'ai fait tout à l'heure, vos passions au bien commun ?

— Sans doute, répliqua Diaz.

— Eh bien ! moi, s'écria le gambusino aux longs cheveux, emporté par la franchise la plus honorable pour son caractère, ma mauvaise étoile a voulu que je me trouvasse toujours dans la nécessité de faire le contraire.

— On est honnête ou on ne l'est pas, continua l'orateur, et quand on s'est donné corps et âme à une cause quelconque, on doit, comme moi, imposer

silence à ses affections, à ses intérêts et même à tous les scrupules de conscience qui pourraient s'élever dans une âme délicate.

— Tout le monde sait cela, dit Baraja.

— Eh bien ! seigneurs, cette délicatesse de conscience s'alarme facilement chez moi, et j'ai besoin de votre opinion pour la rassurer.

Les deux drôles à qui il s'adressait gardèrent encore cette fois un sérieux imperturbable.

— Supposons, poursuivit le bandit, qu'il y ait de par le monde un homme que vous aimassiez tendrement, mais dont la vie pût compromettre le succès de notre expédition, quel parti doit-on prendre à son égard ?

— Vive Dieu ! s'écria Oroche, je serais heureux de trouver enfin une occasion de sacrifier l'intérêt privé à la réussite de tous.

— Mais quel est cet homme ? demanda Diaz.

— C'est une histoire, répliqua Cuchillo, dont les détails n'importent qu'à moi ; mais le fait existe et l'homme aussi.

— Caramba ! le fait est déjà de trop, dit Oroche.

— Et l'homme, par conséquent ! C'est votre avis à tous ? demanda Cuchillo.

— Sans doute, dirent simultanément Oroche et Baraja.

Diaz gardait le silence et se tenait pour ainsi dire, hors de cause ; puis, sous prétexte de prendre l'air, il sortit.

— Eh bien ! seigneurs, reprit Cuchillo resté seul avec ses deux acolytes, fort de votre opinion, je vous dirai donc que cet homme est mon ami Tiburcio.

— Tiburcio ! s'écrièrent les deux futurs complices de Cuchillo.

— Lui-même, et, quoique mon cœur en saigne horriblement, je déclare que sa vie peut faire avorter tous nos plans.

— Mais, dit Baraja, demain dans cette chasse aux chevaux sauvages, il y a mille occasions pour un de s'en défaire honnêtement.

— C'est vrai, dit Cuchillo d'un air sombre. Eh bien ! il faut qu'il n'en revienne jamais. Puis-je compter sur vous ?

— Aveuglément, reprirent les deux aventuriers.

L'orage grondait, comme on voit, sur la tête de Tiburcio ; mais il allait grossir encore. Un coup frappé à la porte vint interrompre ce sinistre conseil.

Cuchillo fut ouvrir, et introduisit dans la chambre commune un homme qu'ils reconnurent pour appartenir à don Estévan. Il venait avertir Cuchillo que son maître l'attendait dans le jardin. Cet incident fit ajourner au retour de ce dernier la discussion sur les moyens d'exécution que tous trois comptaient mettre en usage contre un seul homme. Cuchillo se leva et accompagna le serviteur de don Estévan. Celui-ci le guida vers une allée de grenadiers dans laquelle un homme se promenait enveloppé de son manteau.

A la clarté de la lune qui perçait le feuillage, la figure de l'Espagnol semblait avoir repris le masque de hautaine impassibilité qui cachait d'habitude la fougue de ses pensées. Au bruit des pas de Cuchillo

qui arrivait, l'air farouche, l'œil brillant du feu de la vengeance, don Estévan interrompit ses méditations.

Si Cuchillo n'avait pas été préoccupé de ses propres pensées, il aurait pu voir à son arrivée le visage de l'Espagnol, empreint d'une expression railleuse.

— Vous m'avez fait mander ? dit-il à Estévan.

— Vous ne pouvez, je crois, commença celui-ci, que vous applaudir jusqu'à présent de ma discrétion. Je vous ai laissé le temps suffisant pour sonder ce jeune homme... le fils de Marcos... vous savez qui je veux dire. Eh bien ! vous l'avez sans doute pénétré de fond en comble, vous avez fouillé jusqu'au moindre repli de son cœur, vous dont la perspicacité est aussi difficile à mettre en défaut que la conscience est prompte à s'alarmer...

Cuchillo commença à se sentir mal à l'aise sous la parole acerbe de l'Espagnol, qui aigrissait encore les blessures de son amour-propre. On a vu déjà qu'il a essayé d'exciter les soupçons d'Arechiza contre Tiburcio, en lui faisant craindre qu'il n'eût reçu quelque révélation au lit de mort de sa mère adoptive ; alors il ne pouvait compter sur que lui-même pour s'en défaire, et son astuce lui faisait chercher un allié. Mais à présent qu'il était assuré de la complicité des deux bandits de son espèce, ou peu s'en faut, il crut de sa dignité de plaider la cause contraire et de laisser croire à l'Espagnol qu'un jeune homme n'était pas de taille à lui en donner à garder.

— Eh bien ! qu'avez-vous appris ? continua don Estévan.

— Rien, reprit Cuchillo.

— Rien, répéta l'Espagnol.

— C'est-à-dire que le jeune homme ne pouvait rien m'apprendre, ne sachant rien lui-même. Son cœur n'a pas de secrets pour moi.

— Quoi ! il ne soupçonne pas l'existence du val d'Or ?

— Pas plus que l'emplacement du paradis terrestre, répondit impudemment Cuchillo.

— Et que vient-il faire à l'hacienda, car il était sur la route qui y conduit, et il s'y dirigeait sans doute dans un but quelconque ?

— Il vient y demander du service à don Augustin, la moindre chose, un emploi de pâtre.

— On voit, en effet, que vous avez pénétré bien avant dans ses confidences.

— Je m'en flatte, ma perspicacité...

— Est à la hauteur de votre conscience, dit l'Espagnol gravement.

Cuchillo s'inclina à tout hasard.

— Et, reprit Arechiza, dans une longue route comme celle que vous avez faite ensemble, quand on inspire autant de confiance que ce jeune homme vous en a témoigné si... spontanément, on cause de mille choses indifférentes ou sérieuses, d'affaires de cœur, par exemple. Eh bien ! ne vous a-t-il pas confié d'autres projets, quelque amour de jeunesse ?

— Et de qui diable serait-il devenu amoureux dans ces déserts ? Ce pauvre Tiburcio met un cheval bien au-dessus de la plus jolie femme.

— Ah ! dit l'Espagnol, sans contenir plus longtemps un sourire moqueur qui donna le frisson à Cuchillo. Eh bien ! votre jeunesse promettait mieux, ami Cuchillo.

— Est-ce que je baisserais, par hasard ? demanda le bandit confus de ce reproche.

— Je le crains, et si, ce dont Dieu vous préserve, votre conscience est aussi calleuse que votre perspicacité est obtuse, une peccadille ne doit pas troubler votre sommeil.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Cuchillo, quoiqu'il sentit qu'il jouait évidemment le rôle d'un sot.

— J'entends que, dans la seule bonne action que vous ayez commise, vous avez eu la main malheureuse.

— Une bonne action ! répéta Cuchillo embarrassé de savoir à quelle époque de sa vie il devait remonter pour en trouver une.

— Oui, en sauvant ce jeune homme.

— Mais c'est vous qui l'avez commise cette bonne action ; car, pour moi, elle n'était que lucrative.

— Soit. Je voulais vous prêter celle-là en dépit du proverbe qui dit qu'on ne prête qu'aux riches. Eh bien ! voilà ce que j'ai appris, moi, qui ne me pique ni de tant de scrupules ni de tant de clairvoyance que vous ! Ce jeune homme a dans sa poche l'itinéraire du val d'Or ; il aime passionnément dona Rosario, pour laquelle il donnerait le val d'Or en question et tous les magnifiques chevaux du père de celle qu'il aime ; en outre, il vient à cette hacienda pour s'en faire le propriétaire futur !

— Mort et sang ! s'écria Cuchillo en bondissant.

Puis, ramené à plus de calme par le regard railleur de l'Espagnol :

— Cela ne peut être, dit-il, je n'aurais pas été joué de cette manière par un enfant...

— Cet enfant est un géant près de vous, Cuchillo, dit froidement Arechiza.

— C'est impossible, reprit Cuchillo exaspéré.

— Voulez-vous des preuves ?

— Certes, il me les faut, répondit-il en dissimulant sa rage.

— Vous les voulez, Cuchillo ? continua solennellement l'Espagnol ; songez qu'elles sont de nature à faire courir le frisson depuis vos pieds jusqu'à la peau de votre tête !

— Je les veux, quelles qu'elles soient, dit Cuchillo d'une voix étouffée.

— Je ne parle pas de votre conscience, notez bien, celle-là ne frissonne jamais ; je ne veux parler que de ce frisson d'angoisse matérielle que la vue du jaguar produit sur l'homme, vous savez...

Don Estévan s'arrêta ; il était bien aise, dans ses propres intérêts, d'écraser de sa supériorité un homme dont il avait mille raisons pour suspecter la fidélité. Il continua :

— Tiburcio est d'une race... il paraît être, veux-je dire, d'une race qui a l'intelligence et la force en partage, et vous êtes son ennemi mortel. Commencez-vous à comprendre ?

— Non, dit Cuchillo.

— Eh bien ! vous allez comprendre maintenant par quelques questions bien simples. Voici la première : Dans votre expédition avec Arellanos, n'aviez-vous pas un cheval qui bronchait de la jambe gauche ?

— Ah ! dit Cuchillo en pâlisant.

— Sont-ce bien les Indiens qui ont égorgé votre compagnon ?

— Ce serait moi, peut-être ! répéta le bandit avec un hideux sourire.

— N'avez-vous pas reçu, dans une lutte mortelle, une blessure à la jambe ? N'avez-vous pas porté sur vos épaules le cadavre d'Arellanos ?

— Oui, pour le soustraire aux profanations indiennes.

— Et c'est dans ce but que vous précipitâtes dans une rivière voisine ce cadavre... qui n'en était peut-être pas encore un ?

Les clartés de la lune jetaient à travers le feuillage des grenadiers un reflet livide sur la figure du bandit qui, les yeux hagards, écoutait sans pouvoir comprendre d'où venaient ces preuves d'un meurtre qu'il croyait à jamais ensevelies dans le désert.

Il est facile de penser qu'en vendant à don Estévan la connaissance de son merveilleux secret, Cuchillo n'avait pas mis d'amour-propre à se vanter de la manière dont il s'en était rendu maître. Il avait glissé légèrement sur sa première expédition du val d'Or, au moins en ce qui concerne son associé, pour s'appesantir uniquement sur les détails les plus propres à convaincre le seigneur espagnol de l'importance de la découverte. On peut se faire une idée de sa stupéfaction, quand il vit que le désert avait parlé.

— Tiburcio sait-il cela ? demanda Cuchillo avec une angoisse mal dissimulée.

— Non ; mais il sait que l'assassin de son père avait un cheval comme le vôtre, qu'il a été blessé à la jambe, qu'il a jeté à l'eau le cadavre de son père : seulement il ignore le nom du meurtrier. Mais que je conçoive sur votre loyauté... à mon égard, le moindre soupçon et je livre à l'instant même ce secret à ce jeune homme, qui vous écrasera comme un scorpion... Bon sang ne saurait mentir. Ainsi je vous le répète, pas de trahison, Cuchillo, pas de perfidie, ou votre vie m'en répondra.

— Jusqu'à ce que la tienne paye ce secret-là, se dit Cuchillo. Quant à Tiburcio, demain, à pareille heure, on pourra le confier à ses oreilles, qui déjà n'entendront plus.

Cependant Cuchillo était de ces gens qui se remettent promptement d'un choc semblable à celui qu'il venait de recevoir.

— Quoi qu'il en soit, dit-il impudemment, Votre Seigneurie ne m'a pas prouvé que ce jeune homme aimât dona Rosario, et jusqu'à nouvel ordre je douterai que ma pénétration...

— Chut ! dit l'Espagnol, il me semble entendre ici près des voix qui se répondent.

Tous deux se turent. En avançant dans le jardin, ils étaient parvenus non loin d'un pavillon qu'occupait la fille de l'hacendero, et telle était la tranquillité

de la nuit, qu'à une assez grande distance le bruit confus des voix arrivait jusqu'à eux, sans cependant que les paroles fussent distinctes.

CHAPITRE XVI

L'AMOUR DERRIÈRE LES GRILLES

Au moment où le plus profond silence succédait au bruit du jour, où la brise de nuit fraîche et parfumée murmurait à peine dans le vaste jardin de l'hacienda, il n'y avait pas à se méprendre sur les voix qu'on entendait.

Tel était le calme de l'atmosphère que, bien loin de là, dans la forêt derrière l'habitation de don Augustin, les notes retentissantes du *cuitlacoche* sauvage, qui se balance la nuit sur les lianes au dessus des cascades, arrivaient jusqu'aux oreilles des promeneurs nocturnes.

— C'est la voix de Tiburcio et celle de dona Rosario ! dit le bandit.

— Tenez, Cuchillo, voici déjà, ce me semble, un commencement de preuve.

Une réflexion vint à l'Espagnol comme un coup de foudre.

— Et si cette jeune fille l'aimait, par hasard, se dit-il ; il faudrait donc renoncer à un mariage, dont j'ai fait la pierre angulaire d'un vaste édifice politique !

Bien que don Estévan fût le seul qui n'ignorât pas la condition et le nom véritable de Tiburcio, et qu'à ses yeux le dernier des Mediana ne fût pas indigne de la fille de l'hacendero, cependant il n'avait pu supposer un seul instant que dona Rosario pût répondre à l'amour d'un jeune homme qui, à ses propres yeux comme à ceux des autres, n'était qu'un enfant sans nom et sans famille.

L'idée que néanmoins la fille de don Augustin ne voyait pas de trop mauvais œil l'audace de ce jeune rustre deguenillé, comme il l'appelait, le frappa tout à coup quand il entendit, la nuit, sans autre témoin que les étoiles du ciel, la voix de Tiburcio alterner avec celle de Rosarita.

Une semblable entrevue, sous l'œil de Dieu, n'était elle pas déjà une faveur signalée ?

Le cœur de l'Espagnol s'émut de colère à cette pensée, et son ambition, qui lui avait suggéré de si vastes projets, fut prompt à s'alarmer. C'était là un obstacle qu'il n'avait jamais pu prévoir.

Le front du duc de l'Armada devint soucieux, il se trouvait inopinément en face d'une de ces exigences impérieuses devant lesquelles la politique ne sait pas reculer, et qu'absolvent, dit-on, les raisons d'État. L'Espagnol avait derrière lui un bras prêt à frapper la victime qu'il lui désignerait ; mais déjà vingt ans d'expiation avait pesé sur sa tête sans pouvoir laver un meurtre dont il s'était accusé. Devait-il donc, au moment où il avait dépassé le milieu de sa carrière, s'exposer encore à empoisonner le temps qui lui restait à vivre ?

Don Estévan se promenait d'un air soucieux sous l'influence d'un combat violent que sa conscience

livrait à son ambition. Si près du but qu'il poursuivait, allait-il lui falloir reculer ou se décider à passer outre ?

C'est ainsi que les ambitieux roulent sans cesse le lourd rocher de Sisyphe.

— La Providence, me disait l'Espagnol — et à ce mot de Providence un sourire amer errait sur ses lèvres — m'offrait l'occasion de restituer à ce jeune homme le nom, les honneurs et les biens qu'il a perdus. La bonne action de mon âge mûr eût compensé peut-être le crime de ma jeunesse. J'ai dédaigné, je méprise encore cette occasion, n'est-ce pas assez déjà sacrifier à la cause que je sers !

L'Espagnol revint du côté de Cuchillo qui l'observait attentivement ; mais l'ombre des grenadiers avait dérobé sa figure à l'investigation du bandit.

— L'heure est venue, reprit-il à demi-voix en s'adressant à Cuchillo, où nos doutes vont peut-être se dissiper ; mais rappelez-vous que si je m'abaisse à épier un homme au moment où son cœur ne doit pas avoir de secrets, c'est que des intérêts majeurs me forcent à le faire, et que ce n'est nullement pour vous convaincre d'un fait dont vous ne pouvez nier la réalité. Rappelez-vous aussi que vos projets de vengeance doivent rester subordonnés à ma volonté.

En achevant ces derniers mots exempts de cette raillerie qui déconcertait Cuchillo, don Estévan prit les devants, et le bandit murmura en le suivant :

— Que mon ami Baraja ne soit jamais pendu s'il n'y a pas de quoi dégoûter des bonnes actions, un homme qui aurait pour ces fadaises une vocation plus déterminée que la mienne !

On se rappelle que don Augustin, dans sa conversation avec don Estévan, avait rapporté à ce dernier les confidences de Fray José Maria relativement à Tiburcio Arellanos.

L'Espagnol n'avait eu qu'à rapprocher les incidents relatifs au meurtrier de Marcos de la révélation que Cuchillo s'était fait payer, pour trouver le meurtrier dans l'ex-associé du gambusino. C'était une circonstance favorable d'un côté, en ce qu'elle mettait encore plus étroitement le bandit sous sa dépendance ; mais, d'autre part, elle n'empêchait pas que l'amour de Tiburcio pour dona Rosarita ne pût être un obstacle sérieux aux projets du noble Espagnol.

L'orage qui menaçait Tiburcio devenait donc de plus en plus formidable. Selon toute apparence, il était à la veille d'éclater, car à l'amour-propre humilié, à la cupidité alarmée, dont les voix grondaient dans le sein de Cuchillo, allait se joindre aussi, suivant le résultat de l'entrevue du jeune homme avec Rosarita, l'ambition déçue du duc de l'Armada.

Tiburcio était sorti de sa chambre avec assez de précaution pour se flatter d'avoir échappé à toute observation, surtout au moment où tous les hôtes de l'hacienda étaient retirés chez eux ; mais, comme on vient de le voir, le hasard l'avait trahi.

Quoique la nuit ne fût pas aussi obscure qu'eussent pu le désirer Cuchillo et don Estévan pour s'avancer sans être vus, ils pouvaient se glisser le long du mur de clôture vers un petit bois d'orangers

et de citronniers, assez épais pour les cacher à tous les regards.

Marchant avec précaution et sans bruit, ils gagnèrent le massif sans être aperçus. En y arrivant, ils entendirent déjà le murmure vague des demandes et des réponses. Redoublant de précaution, ils se rapprochèrent petit à petit du lieu de la scène, et il leur fut alors facile de saisir les moindres paroles, grâce au calme de la nuit.

— Quoi que vous entendiez, murmura don Estévan à l'oreille de Cuchillo, restez impassible comme moi.

— Bon, se dit Cuchillo, c'est moi que cela regarde seul à présent, c'est mon injure que j'ai à venger et non la tienne, et, de par tous les diables, je suis curieux de savoir si, en effet, je ne suis plus qu'un sot.

Tous deux s'arrangèrent pour entendre et pour voir. Un espace qu'un homme agile pouvait franchir en deux bonds, une frêle barrière de menues branches et de feuilles les séparait seulement de celui qu'il venaient épier, et qui était loin de soupçonner le danger qu'il allait courir.

Pendant un certain temps d'abord, et le temps parut long fort aux deux écouteurs, ils n'entendirent que ces éternels lieux communs échangés entre un amant malheureux dont la douleur s'exhale en plaintes tendres, en doux reproches, qui s'épuise en arguments qu'il croit invincibles, et la femme qui se fait un jeu de les repousser avec cette logique nette, précise et serrée, dont elle use avec tant d'avantages envers l'homme qu'elle n'aime pas. Tiburcio était-il précisément dans le cas où l'oreille de la femme est sourde parce que son cœur est muet ? C'est ce que la suite va nous apprendre ; voici d'abord quel était l'aspect de la scène qui se passait sous les yeux d'Arechiza et de Cuchillo.

Une faible clarté venait mourir sur le sable du jardin en s'échappant de la croisée ouverte de dona Rosarita. Derrière de forts barreaux de fer, la jeune fille vêtue de blanc et debout, dans une attitude pleine de grâce et de laisser-aller, se détachait de la baie lumineuse de la fenêtre comme une mystérieuse et charmante apparition.

Au milieu du calme d'une nuit embaumée, elle était plus séduisante encore, s'il était possible, que dans le salon de l'hacienda ; car c'est à travers les grilles de leur balcon que les femmes d'origine espagnole semblent exercer le charme le plus puissant.

Un rebozo de soie voilait sa tête, et ondulait en replis moelleux sur son cou et sur ses épaules, comme les plumes de la colombe, au gré de ses mouvements. La fenêtre, de plain-pied, ne cachait rien de sa taille élégante et laissait voir jusqu'au soulier mignon qui chaussait son joli pied. Tiburcio, le front appuyé contre les grilles, paraissait ployer sous la rigueur d'un arrêt irrévocable ou d'une conviction désespérante.

— Ah ! disait-il, je n'ai pas oublié comme vous, Rosarita, ce jour où je vous vis pour la première fois dans la forêt. Le crépuscule alors était si sombre que je ne pouvais distinguer de votre personne qu'une ombre séduisante comme celle du génie de ces bois.

Déjà votre voix aussi me semblait doué d'un charme que n'avaient pas les voix que j'avais entendues jusqu'alors.

— Je n'ai pas oublié le service que vous nous rendîtes, Tiburcio, dit la jeune fille ; mais à quoi bon rappeler le temps qui n'est plus ?

— Le temps qui n'est plus ! Appelez-vous ainsi celui d'où me semble dater ma vie ? Mais ce temps n'est pas passé pour moi, il me paraît que c'était hier.

Puis, effeuillant mélancoliquement tous ses souvenirs comme on effeuille un bouquet donné par une infidèle, et dont cependant on regrette chaque fleur qu'on détruit :

— Quand la flamme du foyer, continua Tiburcio, éclairait petit à petit votre figure, quelque radieuse que fût la beauté qui m'apparut, je l'avais déjà devinée au son de votre voix, au frisson qu'elle m'avait causé.

Si, au lieu de baisser les yeux en parlant, Tiburcio les eût fixés sur dona Rosario, il eût vu dans son regard, sur son front, ce trassaillement dont le cœur n'est pas atteint peut-être, mais qu'excite chez la femme une voix émue, passionnée, qui chante un hymne à sa beauté.

Tout entier à de doux et amers souvenirs que lui seul paraissait se rappeler, tel que l'homme qui cherche à recomposer dans le cristal troublé d'un ruisseau les gracieuses images que reflétait jadis son eau limpide, Tiburcio reprit d'une voix plus douce et plus émue :

— Je n'ai pas oublié non plus ces fleurs de lianes que je cueillais pour vous, et qui me semblaient plus fraîches, plus odorantes quand elles s'étaient imprégnées du parfum de vos cheveux ! Ce doux parfum n'était-il donc qu'un poison subtil qui s'infiltrait dans mes veines et y faisait naître un amour incurable ? Fou que j'étais ! Ces campanules me disaient : " Enivre-toi, mais espère ! " Moi, je m'enivrais en espérant ! Est-il possible, Rosario, que vous ayez oublié les souvenirs qui m'ont fait vivre jusqu'à présent ?

Il est certaines dates indiscreètes que les femmes ne daignent pas toujours se rappeler, quelque précision qu'on mette à les indiquer. Dona Rosario se tut un instant comme si sa mémoire rebelle eût oublié les particularités que citait Tiburcio.

— Non, dit-elle enfin à voix basse pour ne pas trahir peut-être un léger tremblement, mais nous étions deux enfants alors... Aujourd'hui...

— Aujourd'hui tout cela est oublié, parce qu'un galant venu d'Arispe a daigné vous comprendre dans ses projets d'ambition.

La voix mélodieuse de Rosario vibra dans le silence de la nuit avec une pureté de timbre égale à celle du cristal de roche, tandis qu'une légère expression de dédain gonflait ses narines rosées, car, au lieu de poursuivre l'avantage que d'anciens souvenirs lui donnaient, Tiburcio venait de blesser son orgueil.

— Me comprendre, dans ses projets d'ambition ! dit-elle. Et qui vous dit que ce n'est pas moi, au

contraire, qui daigne le comprendre dans les miens ?

— Cet étranger, reprit Tiburcio, ce don Estévan que je déteste plus encore que ce sénateur, vous a parlé, dites-vous, des plaisirs de Madrid, de ces pays fabuleux qu'on dit exister au delà de la mer, et vous désirez en juger par vos yeux.

— Je l'avoue, dit Rosario, quoique née dans ces déserts, la vie m'y apparaît bien triste dans l'avenir. Une voix me crie que je ne suis pas faite pour mourir sans avoir pris ma part des splendeurs d'un monde qu'on m'a fait entrevoir. Hélas ! que n'aviez-vous à offrir... à mon père...

— Je comprends, Rosario, qu'être pauvre, orphelin, malheureux, n'est pas un titre à l'amour des femmes, dit Tiburcio avec amertume.

— Vous êtes injuste, Tiburcio ; c'est presque toujours, au contraire, vers ceux-là que leur instinct les pousse ; mais les pères ne partagent que rarement les idées des enfants.

Il y avait dans ces derniers mots comme un aveu tacite que Tiburcio ne comprit pas sans doute, car il continua de se jeter à corps perdu dans des récriminations amères qui arrachèrent à la jeune fille un soupir, aussitôt étouffé, de regret de ne pas se voir comprendre à demi-mot ; il y a certains cas où les femmes gémissent et s'étonnent de ne pas être devinées, elles qui devinent si juste et si vite. Un moment de silence s'établit entre les deux interlocuteurs.

— Vous l'aimez sans doute ce sénateur ! reprit Tiburcio avec son intrépide gaucherie de novice. Ne me parlez donc pas de la violence qu'on veut exercer sur vous...

— Qui vous parle de violence ? dit la jeune fille en riant de cette supposition à propos d'un homme qu'elle avait vu pour la première fois ce soir même. Je n'ai parlé que d'une volonté déjà manifestée par mon père, et devant laquelle les espérances que vous avez pu concevoir deviennent des chimères et de vains rêves.

— Cette volonté seule vous jette-t-elle dans les bras d'un prodigue ruiné qui ne voit dans la possession de votre personne qu'une occasion de refaire sa fortune dissipée, de satisfaire ses désirs ambitieux ? Dites, Rosario, dites, votre cœur n'est-il pas complice de cette volonté ? Ah ! si la violence seule vous contraignait, avec quel bonheur je vous disputerais à ce rival ! Mais vous ne répondez pas, oh ! Rosario, vous l'aimez !... et moi... oh ! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir, il y a quelques heures, consumé par la fièvre et par la soif ?

Tiburcio en était là de ces reproches que tout homme se croit en droit d'adresser à la femme dont il n'a pas su se faire aimer, quand, derrière le massif d'orangers qui cachait don Estévan et Cuchillo, un frémissement presque imperceptible du feuillage se fit entendre, la jeune fille s'écria :

— Chut ! n'ai-je pas entendu quelque bruit ?

Tiburcio se retourna vivement, l'œil enflammé, heureux de verser sur quelqu'un la sourde colère qui grondait en lui ; mais les rayons de la lune n'éclairaient que les feuilles des orangers ; tout était tran-

quille. Il reprit donc bientôt son attitude morne et pensive ; la douleur avait aussi repris possession de son âme que la colère n'avait traversée que comme un éclair unique dans un ciel sombre.

— C'est peut-être l'esprit de quelque pauvre amant mort de désespoir qui soupire dans ces arbres, dit-il mélancoliquement.

— Jésus ! vous me faites peur, s'écria la jeune fille en tirant de dessous son rebozo son bras nu pour faire un rapide signe de croix. Croyez-vous donc qu'on en meure ? demanda-t-elle naïvement.

Un sourire triste effleura les lèvres de Tiburcio.

— Peut-être, dit-il.

— Puis il reprit :

— Écoutez, Rosarita, vous êtes ambitieuse, dites-vous, en bien ! si tout ce qui vous a été promis, je pouvais vous le donner, moi ? Écoutez, continua-t-il, j'aimais à ne plaider jusqu'à présent que la cause de Tiburcio pauvre et orphelin ; je vais plaider à présent celle de Tiburcio Arellanos à la veille de devenir riche et puissant ; noble, je le deviendrai, car je veux avoir un nom illustre à vous offrir.

En disant ces mots, Tiburcio levait vers le ciel un front confiant où semblait revivre l'orgueil d'une race antique.

Pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, Tiburcio avait cessé de déraisonner ; la jeune fille prêta plus particulièrement l'oreille.

(A suivre.)

LA NOUVELLE BONNE

Louise, apportez-moi des biscuits.

Bientôt Louise arrive et présente les biscuits, tenus délicatement entre le pouce et l'index.

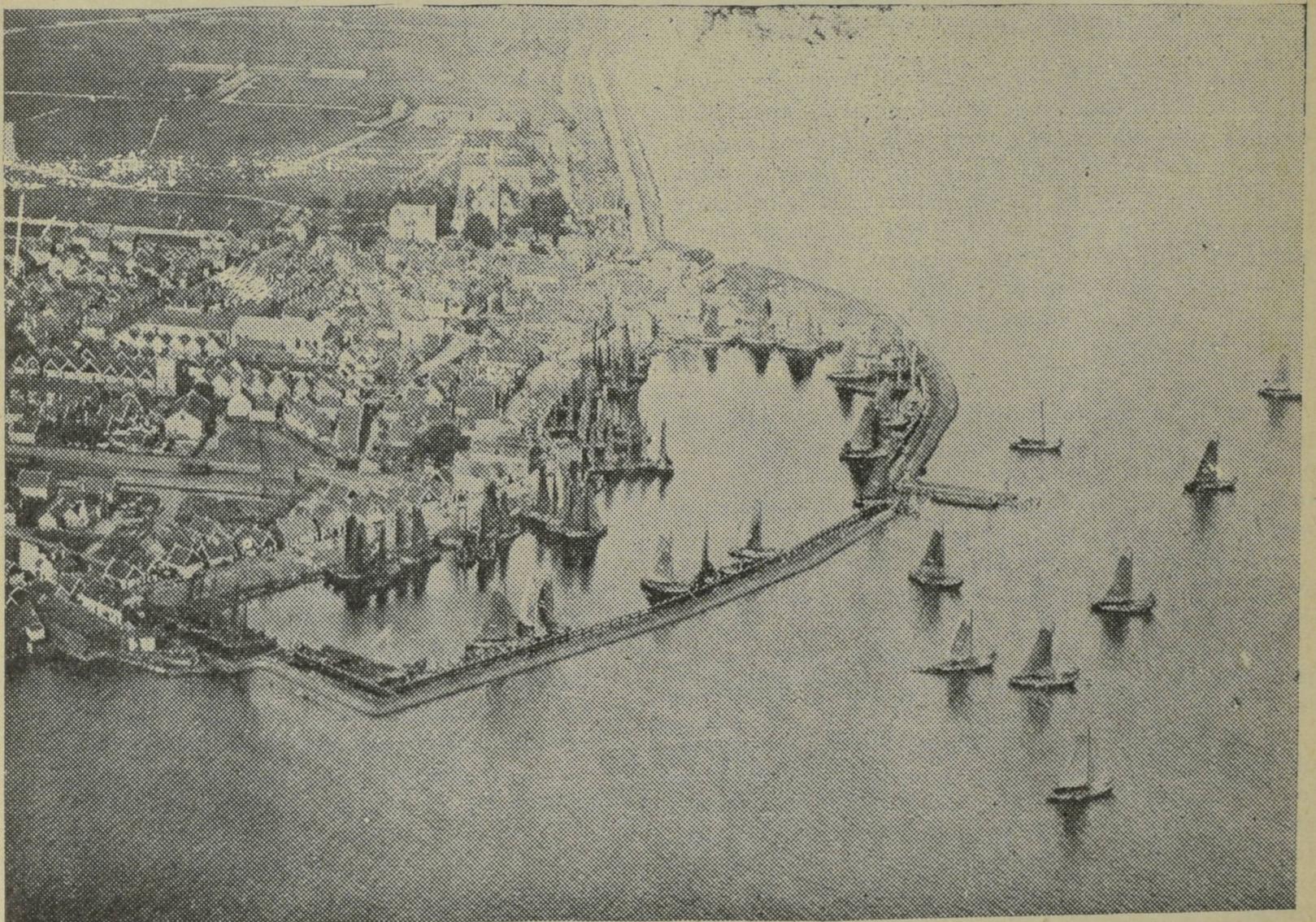
— Quand je demande quelque chose, fait remarquer le maître de maison, il faut me l'apporter sur une assiette.

Quelques heures plus tard, la bonne s'entend appeler.

— Louise, mes pantoufles !

— Voici, Madame !

Et ce disant, Louise apporte triomphalement les pantoufles sur une belle assiette blanche.



VOLENDAM, UN DES PLUS BEAUX PORTS DE PÊCHE DE HOLLANDE